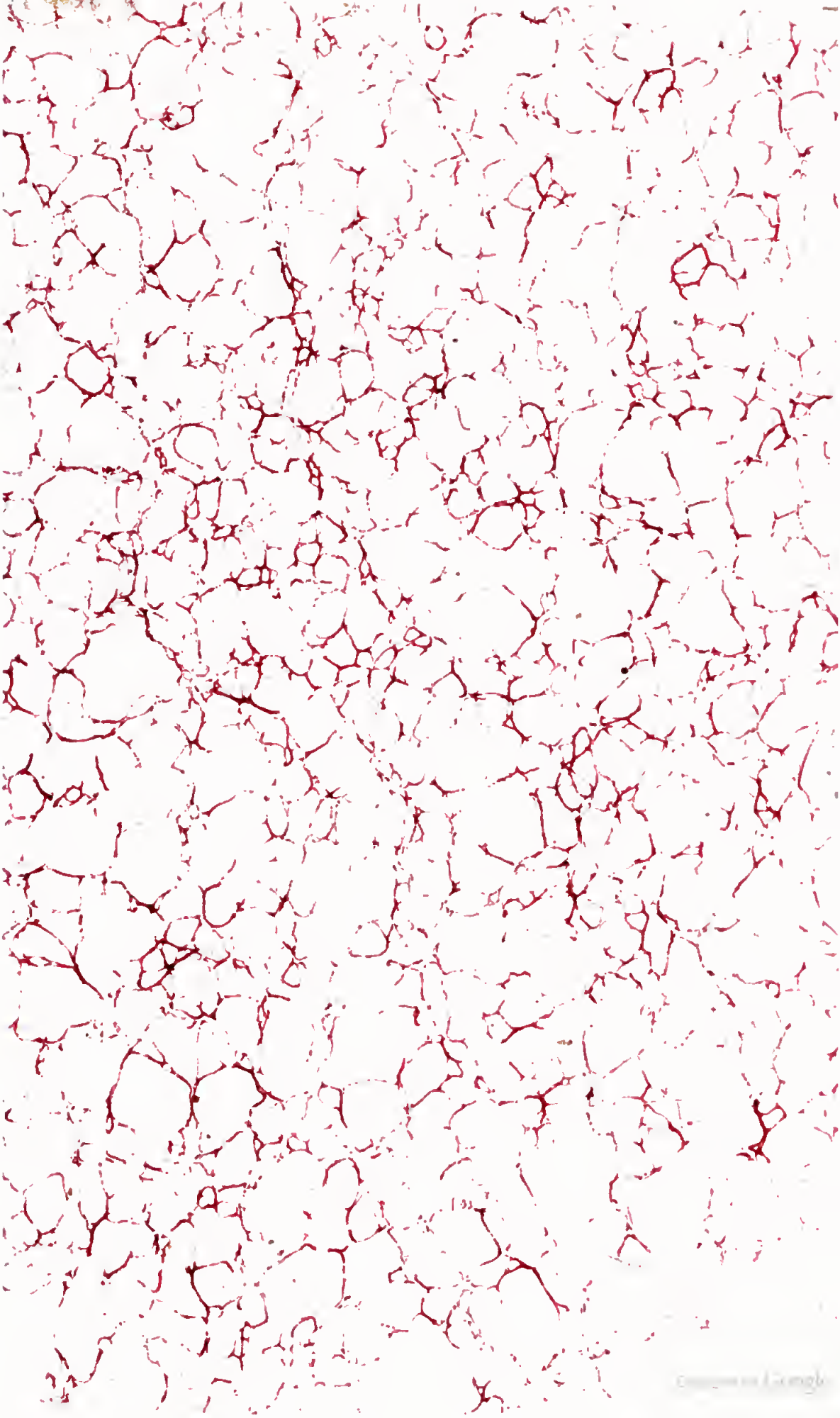
Digitized by Google

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Gr: Sala O. S. 4 - VII - 12



Digitized by Google

III 4 VIII 12

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA DAME

DU

CHATEAU MURÉ

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2	volumes
LES BALS MASQUÉS	1	—
LA CHAINE D'OR	1	—
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1	—
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1	—
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1	—
LA DERNIÈRE EXPIATION	2	—
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1	—
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3	—
LE FRUIT DÉFENDU	1	—
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4	—
LA RÉGENCE	1	—
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1	—
LES MAITRESSES DU ROI	1	—
LE PARC AUX CERFS	1	—
LE JEU DE LA REINE	1	—
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1	—
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1	—
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1	—
LA MARQUISE SANGLANTE	1	—
LE NEUF DE PIQUE	1	—
LA POUDRE ET LA NEIGE	1	—
LE SALON DU DIABLE	1	—
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2	—
LES SUITES D'UNE FAUTE	1	—

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

17862

LA DAME

DU

CHATEAU MURÉ

PAR

LA COMTESSE DASH

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

Digitized by Google

LA DAME

DU

CHATEAU MURÉ

PROLOGUE

I

UNE VIEILLE FEMME

Je venais d'arriver à mon château de Marcuil, près du Mont-Dor, en Auvergne, et je n'avais pas encore eu le temps d'en parcourir les environs. Un beau soleil d'automne m'engageait pourtant à revoir ces lieux témoins des scènes de ma jeunesse, mais je ne sais de quelle tristesse je me laissais prendre malgré moi. Je ne me sentais pas le courage d'affronter les souvenirs que cinquante ans changeaient en regrets. Je tremblais de retrouver les mêmes objets, et je craignais pourtant qu'on n'en eût altéré l'aspect. C'était une émotion tout

à la fois douce et pénible. Enfin un dimanche, après la messe, je me décidai à franchir les limites du parc.

Cette nature sauvage de l'Auvergne a quelque chose de saisissant au premier coup d'œil; il faut s'y accoutumer. J'ai visité toutes les montagnes de l'Europe, je n'ai retrouvé nulle part ce caractère volcanique de la chaîne du Puits : ni les Alpes, ni les Pyrénées, ni les Vosges, ni les Cévennes, pas même les montagnes de la Bohême ne présentent de semblables phénomènes. Là sont tous les restes d'un grand bouleversement. Les flancs déchirés des rochers, les immenses cratères, les lacs sans fond et tourbillonnant se rencontrent à chaque pas. La végétation est rare, même dans les endroits les plus favorisés. Le Mont-Dor et ses alentours sont de ce nombre; on rencontre encore des traces de ce grand déluge ignoré de l'histoire et de la tradition. Les eaux sulfureuses sont très-communes; les sources les plus bienfaisantes viennent on ne sait d'où. L'enfer a sans doute quelque soupirail inconnu dans ces gouffres.

Je marchais appuyée sur ma canne. A mon âge il faut toujours un soutien; je songeais à ces choses et à bien d'autres encore, lorsque j'entendis des cris et des rires d'enfants dans un chemin qui longeait la montagne.

— Qu'est-ce que cela? dis-je à mon vieux valet de chambre, compagnon inséparable de toutes mes courses.

— Je crois que c'est une folle dont les enfants se jouent, madame la comtesse.

— Une folle... et on la laisse libre?

— Oh! madame, elle n'est pas dangereuse; personne ne voit ses accès, elle s'enferme.

— Et pourquoi est-elle folle?

— On croit que c'est le chagrin, madame la comtesse, elle a un si vilain mari?

— Que fait-il, son mari?

— C'est un commerçant retraité, il vit comme un ours et maltraite sa femme.

— Et cette femme est-elle jeune?

— Elle a quarante ans à peu près, mais elle est belle à miracle : du reste, madame la comtesse pourra la voir, elle s'avance de notre côté.

J'aperçus en effet sur la route la plus étrange figure que j'aie rencontrée en ma vie. C'était une femme assise sur un âne marchant au pas, et qu'elle touchait machinalement avec une houssine, sans paraître se soucier de le faire aller plus vite. Les traits de cette femme, réguliers et beaux comme ceux d'une statue antique, étaient pâles et inanimés. Ses longs cheveux bruns retombaient droits et mêlés sur ses épaules; une espèce de souquenille noire, à moitié détachée, laissait voir les formes de ses bras et de sa poitrine. Jamais marbre ne fut plus blanc et plus poli; son pied nu, sa jambe d'un contour admirable, se devinaient à travers ses vêtements déchirés. Tout cela était d'une couleur mate et uniforme. On aurait dit un cadavre. Seulement, lorsqu'elle leva les yeux, je découvris un regard pro-

fond, plein de vie et de désespoir, toute l'âme de cette infortunée était là!

Lorsqu'elle me rencontra, une légère rougeur monta à ses joues, elle arrêta son âne, les enfants l'apostrophèrent. Je continuai à marcher, je la saluai en passant et elle me le rendit d'un air à la fois humble et fier. Le silence continua quelques instants, puis, ayant été plus vivement impressionnée de la vue de cette femme que je ne l'avais pensé d'abord, je m'adressai de nouveau à Beauvielle, mon valet de chambre.

— Y a-t-il longtemps que cette femme demeure dans le pays?

— Elle l'habite depuis son mariage, madame la comtesse.

— Alors, combien y a-t-il de temps qu'elle est mariée? repris-je impatiemment.

— Quinze ans, à peu près, à ce qu'on m'a dit.

— Et elle se nomme?

— Madame Belmont, madame la comtesse.

— Madame Belmont! répliquai-je en cherchant dans ma mémoire; il me semble que ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu... Belmont... Oui, je crois qu'on nommait ainsi mon fournisseur de harnais et de voitures... Il faut que ce soit ou son fils ou quelqu'un de sa famille.

— Justement, madame la comtesse aura deviné : on dit, en effet, qu'il était carrossier dans le grand genre, mais, qu'ayant été à peu près ruiné par un crédit im-

mense qu'il fit à un prince étranger, il lui resta fort peu de chose, et qu'il épousa cette belle personne à cause d'une dot qu'elle avait.

— Est-il bien, physiquement, cet homme?

— Il est d'une laideur repoussante, au contraire!

— Comment se fait-il alors qu'elle l'ait épousé?

— Oh! madame la comtesse m'en demande plus que je n'en sais... On prétend que l'existence de cette femme a dû être mystérieuse.

— Mystérieuse! repris-je.

Et voilà que ce mot, la vue de cette femme pâle, l'incohérence de tout ce que m'avait dit Beauvielle, avaient ouvert un vaste champ à mon imagination, et, comme si je n'avais eu que quinze ans, elle courait, de conjectures en conjectures, tandis que mes jambes, alourdies par l'âge, gravissaient lentement les montagnes que j'avais voulu explorer.

Enfin, distraite de ma promenade, qui m'ennuyait maintenant, je rebroussai chemin et je rentrai; Beauvielle ne comprenait rien à mon caprice, apparemment il n'est permis d'en avoir qu'au temps où on est jeune et jolie.

Je regagnai mon cabinet aux méditations, je promenai mes yeux sur ma tenture de damas violet, couleur en harmonie avec l'âge et les pensées d'une vieille femme, et là, demi-couchée dans ma bergère de la même étoffe, je sentis se rembrunir encore la teinte déjà sombre de mon âme. Je sonnai.

— Beauvielle, dis-je, ouvrez la chambre verte, et préparez-y tout ce qu'il faut pour m'y recevoir.

— Est-ce que madame la comtesse ne se trouve pas bien ici?

— Non... j'ai besoin de changer de chambre... celle-ci me rend malade aujourd'hui.

J'entendis Beauvielle qui, en sortant, grommelait entre ses dents... Lui ordinairement si soumis, si respectueux! Et bientôt il ouvrit, avec fracas et humeur, tous les volets rouillés, fermés qu'ils étaient depuis un long temps.

Mes pieds, enveloppés de mules noires à talons rouges, s'agitaient avec impatience sur le coussin qui leur servait d'appui; ces pieds qu'on avait autrefois tant admirés... Mais *sic transit gloria mundi*... Je trouvais Beauvielle d'une lenteur extrême...

— Il n'en finira pas... ces vieilles gens sont insupportables, m'écriai-je...

En prononçant ces mots, mes yeux se portèrent machinalement sur une glace de Venise inclinée vis-à-vis de moi... et y apercevant mon visage comme une chose nouvelle et bouffonne... je me pris à éclater de rire... je trouvai qu'il me seyait assez mal d'apostropher les autres de l'épithète de vieilles gens, et que j'étais moi-même absolument et parfaitement dans cette catégorie si bien prohibée par la jeunesse. Malgré mes nœuds couleur du ciel, sur mon bonnet de point d'Angleterre, je n'en étais pas moins une très-vieille femme,

à la vérité passablement conservée (ceci soit dit dans l'intimité et toute vanité à part), car mes cheveux blancs ne vieillissaient pas mon visage assez frais encore... et ma main... Allons, ne voilà-t-il pas qu'il me prend comme une velléité de coquetterie... oh! les femmes seront donc toujours femmes quel que soit leur âge!...

Beauvielle revint enfin m'annoncer que la chambre était prête; nous nous y acheminâmes tous les deux. Cette chambre, que je n'avais pas vue depuis une époque fort reculée, sembla rajeunir mes idées, et les colorer du prisme printanier dont elle était revêtue elle-même.

— Apportez-moi mon pupitre, dis-je à Beauvielle, je veux écrire.

— Oui, et puis madame la comtesse va encore se fatiguer et se rendre malade.

— Je vous ai demandé mon pupitre et non des conseils.

Beauvielle sortit; et je sentis que j'avais été dure et impolie envers ce vieux serviteur, que j'affectionne beaucoup, et que je crois rempli de dévouement pour moi. Je résolus de réparer ma faute; car je suis d'avis que celui qui convient d'un tort, tel qu'il soit, et vis-à-vis de qui que ce soit, au lieu de s'abaisser s'agrandit aux yeux des autres et aux siens.

— Beauvielle, lui dis-je quand il rentra, je vais écrire à cette dame; elle a l'air si affligé, que j'ai envie de faire

connaissance avec elle et de voir s'il n'y aurait pas quelques moyens de la consoler, peut-être de la guérir... Elle m'intéresse... je ne sais pourquoi.

Beauvielle, flatté de cette déférence de ma part, s'apaisa comme par enchantement et me répondit...

— Madame la comtesse est si bienfaisante, que cela ne m'étonne pas. Une bonne œuvre de plus... il y en a déjà tant dans sa vie... que moi-même je ne les saurais pas compter; il n'y a que les obligés qui ne peuvent pas les oublier, et...

— Vous me flattez, mon cher Beauvielle, repris-je avec le même ton, restez-là, et vous porterez cette lettre vous-même, car je ne connais que vous capable de remplir ce message... Allons, Beauvielle, asseyez-vous.

— Oh! je n'oserais pas... ce n'est pas ma place devant madame la comtesse.

— Mon cher Beauvielle, de vieux serviteurs qui nous ont consacré une partie de leur vie avec zèle et dévouement, deviennent en quelque sorte nos amis, liés et initiés qu'ils sont à tous les événements qui se déroulent autour de nous... Je vous regarde donc comme tel, croyez-moi... et soyons indulgents l'un pour l'autre: moi, pour votre lenteur et le cercle des habitudes dont vous n'aimez point à vous départir; vous, pour mes impatiences et mes caprices de jeune fille... alors tout ira pour le mieux.

Beauvielle s'assit enfin, trop ému pour trouver une parole de plus; j'avais touché juste; ce que je lui avais

dit lui avait été droit au cœur. Je me mis à écrire au curé, pensant qu'il devait connaître cette femme, et voulant à tout prix trouver un moyen de m'introduire dans son intérieur. J'avais changé d'avis, je pensai que par l'intermédiaire du curé j'arriverais plus sûrement et plus rapidement à mon but. Je l'engageais à venir de suite partager mon dîner de pauvre vieille veuve, et je savais qu'il résisterait peu à cet appel. Je donnai la lettre à Beauvielle, qui courut presque, pour mieux me témoigner son empressement à m'être agréable ; et, quatre heures après, nous étions, le curé et moi, au dessert d'un excellent dîner.

J'avais eu assez de diplomatie pour réserver ce que je brûlais de lui dire et de lui demander, comme le *post-scriptum* d'une lettre, où sont cachés, presque toujours, les pensées et les sentiments les plus intimes ; enfin, en lui offrant un petit verre d'anisette de Bordeaux, excellente pour la digestion, j'entamai mon chapitre.

— Dites-moi un peu, mon cher monsieur Bulmer, qu'est-ce que c'est que cette femme que j'ai rencontrée aujourd'hui sur un âne, et que Beauvielle m'a dit être folle?

— Ah! c'est sans doute la pauvre Arabelle dont vous voulez parler, comtesse, dit le curé en avalant avec délices la liqueur parfumée dont il regardait la limpidité sous un rayon du soleil couchant.

— Ne se nomme-t-elle pas madame Belmont?

— Oui, Arabelle Belmont; la pauvre créature! elle est bien à plaindre!

— Comment est-ce possible, cher pasteur, habitant le même lieu que vous? vous qui consolez tant de douleurs et séchez tant de larmes!

— C'est que, noble châtelaine, il y a des douleurs que nul ne peut adoucir... il y a des larmes qu'aucune main ne peut essuyer... la source en est renaissante... il y a des plaies qui, quoique sondées, restent inguérissables.

— En vérité vous piquez singulièrement ma curiosité, mon vieil ami, ou, pour mieux m'exprimer, vous me donnez une grande envie de connaître cette femme par moi-même. — Qui sait si je ne pourrai pas verser un peu de baume sur ses plaies? — N'allez pas croire, au moins, que ce soit le démon de l'orgueil qui se soit glissé dans mon cœur et me fasse parler ainsi?... Non, c'est tout simplement parce que souvent une femme s'entend mieux qu'un homme à deviner ou à guérir des angoisses féminines; nous nous comprenons entre nous, voyez-vous, et toutes, plus ou moins, notre pauvre cœur a saigné par de semblables blessures. Et moi, qui suis beaucoup plus âgée que vous, et moi qui suis femme, je dois nécessairement avoir plus d'expérience des chagrins de mon sexe.

— Il est fort difficile de vous introduire chez elle, chère comtesse, car elle est devenue bien sauvage.

— Voyons, tentez un moyen, une fois que je serai dans la forteresse...

— Oh! je ne doute pas plus de votre esprit fin et pénétrant, que je ne doute de la bonté de votre âme; il y a longtemps que j'ai été à même de les apprécier.

— Trêve de compliments, cher curé, ces phrases doivent être hors de votre formule.

— J'annoncerai que vous possédez une eau merveilleuse qui pourrait calmer ses douleurs, car elle a les intestins brûlés, et que vous ne voulez point administrer cette précieuse recette sans vous être rendu compte par vous-même de l'état de la malade.

— Admirablement trouvé, mon cher monsieur Bulmer; puis qu'on dise que les curés n'ont pas de ruses, en voilà une et des mieux ourdies. Eh bien, allez-y ce soir, et préparez-la à ma visite pour demain, visite dans laquelle vous m'accompagnerez, c'est entendu.

— Ce sera fait ainsi que vous le désirez; mais, croyez-moi, comtesse, sa vue vous attristera.

— Qu'importe ! si je puis la soulager.

Et pour me complaire, le digne curé prolongea peu sa séance après le dîner : il partit. Et voulant lui prouver, néanmoins, tout le plaisir que j'avais à être avec lui, je sonnai Beauvielle, et nous l'accompagnâmes jusqu'au bout du parc; puis, ayant refermé la grille sur lui, nous nous dîmes — à demain.

Le lendemain j'étais si préoccupée, que je me levai à la pointe du jour, ignorante de l'heure, et quand je

sonnai, personne n'était encore levé dans le château.

— Décidément, je redeviens jeune, me dis-je à moi-même, en ouvrant ma fenêtre aux premières lueurs du soleil qui venait me saluer. Il n'y a point de rendez-vous tendre qui eût autrefois pu m'empêcher de dormir ainsi : c'est qu'apparemment à mon âge, âge où on touche de près les limites de la vie, les dernières impressions sont aussi vives que les premières, surtout quand on a toujours été impressionnable. La meilleure preuve que je ne ressemble point aux autres vieillards de ma connaissance, c'est que les années n'ont pu me rendre égoïste ainsi qu'ils le sont tous, en évitant toutes les émotions qui pourraient user et abréger leur existence.

Je m'étais assise devant ma fenêtre, et je contemplais avec plaisir la cime ondoyante des sapins, des bouleaux et des mélèzes dont se compose le parc du château; je pensais qu'on pourrait peut-être arracher Arabelle à ses malheurs, et que s'il était besoin de la loger chez moi, je lui donnerais cette chambre, la plus propre de toutes à rassainir une âme attristée, et à rafraîchir les idées brisées par la souffrance. Je fis des réflexions à perte de vue sur la couleur verte et son influence immense sur le cerveau, les yeux et le cœur, Il serait possible que l'on en fît le texte d'un livre; et d'ailleurs, si je me suis prise à raffoler de cette teinte, c'est peut-être par la sympathie qui m'unit à la baronne Green, mon amie; à moi, simple esprit féminin, il m'est bien permis de traiter de l'influence de la cou-

leur verte. Ma plume n'est point, comme celle des premiers écrivains, arrachée aux ailes d'un aigle... mon ambition ne ressemble point à son vol... ma plume est aussi modeste que l'oiseau qui la portait à son aile: c'est une colombe, et voilà tout. Et ma main, inhabile à faire résonner l'instrument aux vingt cordes, n'en a essayé qu'une, celle du cœur; heureuse si quelquefois ses vibrations ont trouvé un écho au cœur de ceux qui m'ont lue!

Je finis par prendre la détermination de faire arranger, dans mon hôtel à Paris, ma chambre et mon cabinet de travail en vert. On m'appellera la dame du palais vert, comme la sage Luthfalla, cette bonne fée à laquelle on demandait toujours que *fait la lance de Géan?* où est son bouclier? On dira ce qu'on voudra, peu m'importe! à mon âge, quand on n'a pas trouvé le secret de la fontaine de Jouvence, on peut, au moins, essayer de tous les moyens possibles pour rafraîchir et rajeunir ses pensées.

Enfin Hélène entra dans ma chambre en se frottant les yeux. Hélène, je crois vous l'avoir dit, c'est ma vieille camériste.

— Est-ce que madame la comtesse veut prendre un bain ce matin, qu'elle a sonné de si bonne heure? me dit-elle.

— Non, ma bonne; je veux que vous m'habilliez, parce que je sortirai.

— Mais pas à cette heure, madame?

— Mais quelle heure est-il donc, Hélène?

— Il n'est encore que huit heures du matin, madame.

— Donnez-moi ma robe de damas vert, dis-je à Hélène, ayant fait du vert une idée fixe pour le moment, puis mon mantelet de velours noir et ma capote de satin blanc. Voilà qui est bien, ma bonne... Maintenant, que je suis habillée, apprêtez vous-même mon chocolat, il n'y a que vous qui le sachiez faire, puis faites-le-moi monter par Beauvielle.

— Toujours Beauvielle, murmura Hélène en sortant, elle n'aime que son Beauvielle!

Depuis plus de cinquante ans cette jalousie existe entre Hélène et Beauvielle, parce que l'un est plus ancien de date chez moi que l'autre: Beauvielle est depuis cinquante ans à mon service, et Hélène n'y est que depuis quarante. Cela prouve qu'ils tiennent à mon amitié, voilà tout.

Midi sonnait, et je m'impatientais déjà cruellement, lorsque je vis entrer M. Bulmer.

— Allons donc, allons donc, mon vieil ami, il y a longtemps que je suis prête et que je vous attends, moi et ma bouteille d'eau incomparable...

— Ma noble amie, vous oubliez le service de l'Église, que je ne puis abandonner; mais enfin me voilà à vos ordres, et de plus attendu fort impatiemment par la malade.

— A merveille! me voici posée en médecin de cam-

pagne, portant lui-même les drogues... N'importe! pourvu que je la voie!... Beauvielle, ma canne à pomme d'or, et toi, et nous partirons tous les trois ensemble.

Le chemin me paraissait long, j'avais hâte d'arriver. Le curé, qui connaissait les êtres de la maison, m'introduisit sans autre préambule dans la chambre d'Arabelle, qui se leva et nous avança des siéges de la manière la plus gracieuse. Je remarquai avec plaisir qu'elle devait être mieux qu'au moment où je la rencontrai sur la route. Ses beaux cheveux noirs étaient relevés élégamment derrière sa tête, en une tresse à la grecque, et deux longues boucles, nommées *repenties*, serpentaient de son visage jusque sur son col. Une robe blanche aux plis flottants, et seulement retenue par une ceinture unie, entourait et dessinait admirablement sa taille; ses bras et ses mains, qui étaient nus, me parurent le beau idéal. Son visage, dont chacun des traits était d'une régularité parfaite, quoique pâle et abattu, portait l'empreinte d'une douce résignation. J'étais absorbée à la regarder.

Pourtant je revins à moi, et lui dis en m'asseyant:

— Merci, madame, c'est l'offre la plus agréable que l'on puisse faire à mes vieilles jambes, que de les engager à se reposer.

— J'ai beaucoup à vous remercier, madame la comtesse, de la peine que vous avez bien voulu prendre de vous déranger pour me visiter, j'en suis extrêmement reconnaissante.

— Je suis d'abord venue ici, ma belle dame, lui répondis-je en souriant, avec les insignes de médecin; donnez-moi votre bras, que je tâte le pouls. Il est assez régulier... bien... mais la peau a une certaine chaleur fébrile... Vous devez toujours avoir trop chaud, n'est-il pas vrai?

— Oui, quand ces redoublements de fièvre me prennent, en effet, on dirait que je brûle... pourtant j'ai des instants de trêve, et je suis convaincue que des visites de vous, madame, auraient plus de pouvoir pour me calmer, que toute la pharmacie des médecins, souvent bien inquiétante!

— Mettez quelques gouttes de cette eau sur du sucre pour le dissoudre, dis-je en sortant ma bouteille de dessous mon mantelet d'un air tout à fait capable, puis buvez cela... et j'espère que vous vous en trouverez mieux.

Elle m'obéit, et m'assura, qu'en effet, il lui semblait sentir dans son estomac une fraîcheur inaccoutumée. J'entamai la conversation sur des sujets généraux, et pourtant je tâchai d'y semer quelques phrases intéressantes, de ces phrases adroites qui doivent laisser à celui qui les a entendues, un vif désir de revoir celui qui les a dites. Je ne parus pas deviner qu'il pût y avoir un secret dans sa vie. Je voulais d'abord la familiariser avec moi, convaincue que plus tard, et tout naturellement, elle m'ouvrirait son âme. Je prolongeai peu ma visite, et elle me supplia de revenir bientôt,

Digitized by Google

ce que je lui promis. J'exigeai qu'elle ne sortît pas de la chambre, prétextant que cette espèce de boisson qu'elle avait prise, nécessitait le repos complet pendant au moins une heure.

En haut de l'escalier, j'aperçus deux enfants charmants, on me dit que c'étaient les siens.

— Pourquoi donc ne sont-ils pas auprès de leur mère, m'écriai-je?

— Je vous conterai cela plus tard, me répondit M. Bulmer.

Et comme nous franchissions le seuil de la porte, nous rencontrâmes un individu qui salua le curé; je le regardai, il me sembla que j'avais devant les yeux pour le moins le prince Marcassin. C'était une véritable encolure de sanglier méchant, des yeux rouges comme un Albinos, des traits durs, grossiers et enluminés; des sourcils et une bouche mi-partie rouge et bleue, dont tous les poils étaient hérissés comme le quadrupède lorsqu'il est furieux ; la vue de cet homme me causa une telle impression d'effroi, que je poursuivis lentement mon chemin sans attendre le curé, qui, du reste, ne tarda pas à me rejoindre.

— Quel est ce monstre, m'écriai-je?

— C'est M. Belmont lui-même.

— Pauvre femme! pauvre femme! hélas! combien je la plains et comme je devine facilement une partie des angoisses qui doivent la torturer. Assurément, ce

sera ma protégée. Elle a besoin de moi, cette malheureuse Arabelle!

Nous rentrâmes, et le curé passa le reste de la journée chez moi. Il m'apprit que les enfants, effrayés de leur mère lorsqu'il lui prenait des accès de folie, ne l'aimaient pas et la fuyaient de tout leur pouvoir, ce qui désolait beaucoup cette infortunée.

— Elle n'a pas un dédommagement, pas une consolation, excepté vous, mon cher monsieur Bulmer, lorsque vous y allez. Oh! j'irai souvent aussi, je vous le promets.

Pourtant, ne voulant pas fatiguer le curé de mon idée dominante, nous fîmes une partie de piquet, je le laissai gagner complétement. Il était ravi; et, avant de me quitter, nous convînmes qu'il irait, le lendemain, voir Arabelle, et que moi j'y retournerais le jour suivant.

— Elle est mieux, chère comtesse, me dit de loin le curé en arivant chez moi après avoir été visiter madame Belmont. Décidément votre présence a fait un miracle. Elle attend demain avec une folle impatience.

J'entraînai le curé dans mon jardin fruitier, et là, orgueilleuse comme le sont tous les propriétaires, je lui fis admirer mon espalier de pêches, choisissant les plus belles pour les lui offrir. Je lui dis que mon intention était d'en porter à notre malade, à qui ces fruits seraient très-bienfaisants. Il m'approuva tout en dévorant les pêches qu'il trouvait délicieuses.

Nous passâmes la soirée à discourir philosophiquement, et je regagnai ma chambre verte, où j'eus des rêves couleur d'espérance.

Les heures qui devaient s'écouler jusqu'à ma nouvelle visite, passèrent enfin, et j'arrivai, moi, Beauvielle et le panier de pêches, chez madame Belmont, qui regardait à la fenêtre en m'attendant. Elle courut à ma rencontre jusqu'au bas de l'escalier, et m'offrit le bras pour le monter. Elle paraissait tout heureuse de me revoir. Elle me remercia mille fois de mes pêches, mais elle voulait, disait-elle, les garder pour ses enfants.

— Non, non! m'écriai-je avec vivacité, il y en aura d'autres pour vos enfants, je veux que vous mangiez celles-ci.

Puis la voyant s'apprivoiser de minute en minute, je l'engageai à venir passer deux ou trois jours auprès de moi, lui assurant que la position de mon château en rendait l'air plus vif, et par conséquent plus salutaire. Elle me dit qu'elle en demanderait la permission à son mari.

— N'êtes-vous donc pas libre, pauvre femme, m'écriai-je en lui prenant la main?

— Oh! non, madame, reprit-elle douloureusement avec un soupir qui me fendit le cœur.

— Eh bien, si j'écrivais une lettre à M. Belmont pour obtenir de lui qu'il vous laissât venir chez moi?

cela flatterait peut-être son amour-propre et sa dignité masculine.

— Je crois que vous avez une bien excellente idée, madame la comtesse; ce sera le meilleur moyen. Et d'ailleurs j'ai besoin d'épancher toutes les douleurs de mon âme dans une autre atmosphère que celle-ci. Ici, il me semble que non-seulement les murs ont des oreilles, mais des réseaux pour me retenir captive, si je disais une parole indiscrète...

— Je me hâte de vous quitter, ma chère Arabelle; c'est pour vous revoir plus vite, je l'espère. Je vais écrire à votre mari, et vous attendre avec toute mon impatience et de tout mon cœur; car je vous aimais avant de vous connaître, je ne sais quelle secrète et instinctive sympathie m'attachait à vous. Sans adieu, ma chère enfant.

Et je la quittai, pressée que j'étais d'écrire à M. Belmont.

Je mis tout mon esprit à composer cette lettre, et je la fis voir à M. Bulmer, convaincue qu'elle ne pouvait manquer son effet. Il le jugea ainsi que moi ; il se chargea de la porter lui-même, et je restai à en attendre le résultat. Pour me distraire, j'allai herboriser dans ma prairie; assise au bord d'un étang fort limpide qui me fournit de délicieux poisson, je me mis à effeuiller des marguerites comme au temps où j'y cherchais l'oracle de mes amours, et les blanches fleurs me disaient : passionnément. Passionnément! je jetai les pétales aux

vents en leur répondant à mon tour : allez, menteuses. Est-ce à mon âge qu'il y a de la passion?

Je fus bientôt arrachée à mes réflexions fleuries et tristes en même temps par l'arrivée du curé qui me rapportait la réponse de M. Belmont.

« Madame la comtesse,

» C'est un si grand honneur pour moi que la faveur d'une lettre de votre noble main, que je ne sais par quels termes ni en quelle langue vous en exprimer ma reconnaissance. Je suis presque aussi fier de cet écrit que si, en le recevant, on m'avait anobli moi-même. »

— Pas mal, pas mal du tout, dis-je à M. Bulmer en m'interrompant, pour un carrossier...

— Peut-être sa femme l'aura-t-elle aidé, car, entre nous, cela me semble hors de sa portée, du moins de celle que je lui connais, à moins qu'il ne cache son esprit de manière à ce qu'il ne perce jamais... Poursuivez donc, comtesse, cette belle œuvre.

Je repris :

» Je suis trop heureux de l'intérêt que vous voulez bien porter à ma femme pour ne pas accepter avec empressement l'offre que vous daignez lui faire. Elle et moi nous attendons le jour et l'heure qu'il vous plaira de nous indiquer, et je réclamerai la faveur de vous la conduire moi-même. Nous vous prions tous les deux, madame la comtesse, de nous croire, etc., etc. »

— Voilà qui est parfait, mon cher ami; mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il consent à ce que je puisse essayer de ranimer cette pauvre plante séchée. Du reste, je trouve qu'il est inutile d'écrire une seconde fois à M. Belmont; il faut que cette lettre lui demeure dans les mains, comme la rose unique qui, dans un parterre, a beaucoup plus de prix; c'est vous, cher pasteur, qui leur direz de vive voix que je les attends demain tous les deux pour dîner; l'un partira après le repas et l'autre me restera enfin... J'attends cette heure de solitude avec impatience!... Il est entendu, une fois pour toutes, que vous dînez avec moi, tête à tête, ou avec des convives... Je suis toujours heureuse de vous recevoir...

— Madame la comtesse, je m'émerveille de la rapidité de vos pensées et de l'éloquence, rapide aussi, au moyen de laquelle vous nous les formulez. Vous êtes pour moi un mystère... des plus inexplicables... Voilà trois ans que je ne vous avais vue...

— Eh bien, me trouvez-vous fort cassée?...

— Au contraire, je vous trouve rajeunie. Vous êtes la plus vivante preuve que le cœur ne vieillit jamais, puisque son souffle puissant semble vivifier ce qui l'entoure et l'y retremper lui-même, c'est comme une incessante réaction du magnétiseur et du magnétisé.

— Est-ce que vous avez beaucoup étudié le magnétisme, monsieur Bulmer?

— Beaucoup, madame, et à ce sujet je pourrai vous raconter un jour une histoire fort curieuse.

— Oh! dites-moi tout de suite ce que sera cette histoire, je suis toujours impatiente, vous le savez.

— Quand l'hiver arrivera, que les soirées seront longues, au coin du feu... (si toutefois vous passez l'hiver avec nous.)

— C'est ce que je ne sais pas encore; mais si vous me disiez seulement le titre de votre histoire, cela pourrait faire pencher la balance. Arabelle et vous... aussi...

— Aussi... vous êtes une syrène!... Eh bien, c'était une grande dame qui s'est enfermée dans son château... pour que le fluide magnétique et précieux dont on l'entourait ne se répandît point ailleurs... et je vous raconterai cette histoire un jour qu'Arabelle y sera... pour vous distraire toutes les deux.

— Mais le titre... le titre?

— Le titre, eh bien, ce sera la Dame du château muré.

— Ah! c'est charmant, mon imagination travaille... bonsoir, cher ami, à demain, vous et les Belmont.

J'étais fatiguée, j'allai me reposer afin d'être sous les armes de bonne heure; je me levai avant tous mes gens, et je commençai à préparer la chambre verte pour Arabelle. Je fis plus de cinquante voyages d'une pièce à l'autre. J'y portai ces mille petits riens que ne comprennent pas les domestiques et qui font d'une pièce un

Eldorado pour celui qui l'habite. Je me complaisais dans cet ouvrage, pensant que ces jouets pourraient adoucir les douleurs de ma pauvre affligée. J'étais alerte et joyeuse comme un pinson sous un beau ciel de printemps.

Enfin l'heure arriva, et je descendis jusqu'au bas du perron pour donner la main à madame Belmont.

Je fis tous les frais d'amabilité pendant le dîner, car Arabelle était contrainte, on le voyait et son mari ne savait comment s'y prendre pour manger devant une comtesse. Il y a certaines classes et certains individus de la société pour qui les nobles semblent faits d'une autre étoffe, il y a des argiles tellement grossières, des intelligences tellement étroites qu'on ne saurait s'imaginer être pétri du même limon.

Faute de pouvoir lier une conversation supportable avec une pareille brute, je fis apporter les meilleurs vins de ma cave, et je le fis boire de manière à lui laisser une haute idée de mon sommelier et de ma manière de traiter mes convives. J'avais donné le mot au curé pour qu'il m'en débarrassât le plus vite possible : les deux hommes partis, nous restâmes seules, Arabelle et moi.

Je m'empressai de conduire ma chère pensionnaire dans ma bien-aimée chambre verte, et là, je l'installai le mieux que je pus : ce mieux était bien, je le crois, car il était composé de deux choses, dont l'une sans l'autre laisse toujours beaucoup à désirer : de tout ce que

peut offrir le luxe, arrangé par une âme pour une autre âme. Hélas! le cœur avec la misère ne peut combler les milliers de privations cruelles qu'elle entraîne à sa suite; la fortune, sans le charme et la poésie que viennent lui donner le goût et la distinction, est sèche, fatigante et inutile.

J'embrassai Arabelle, puis je la laissai seule pour se reposer, et l'habituer autant à mon habitation qu'à moi-même. J'attendais beaucoup du lendemain, convaincue qu'elle commencerait à m'ouvrir un coin de son âme.

J'envoyai Hélène savoir de ses nouvelles vers neuf heures du matin, et la prévenir que j'irais déjeûner dans sa chambre avec elle, ayant ordonné à mon maître d'hôtel tout ce qu'il fallait pour préparer ce repas. Elle me fit remercier en me disant qu'elle m'attendait impatiemment. J'y courus. Non, ce n'est pas le mot, ma plume oublie l'âge de la main qui la conduit, de même que mes idées et mes sentiments ne veulent pas se rappeler quelles sont les jambes qui les doivent transporter en tel ou tel lieu. Hélas! je suis vieille et jeune à la fois.

II

UN PROCUREUR

— Je vais vous dire, ma bien chère enfant, pourquoi j'ai voulu déjeuner, ce matin, dans la chambre verte; cette couleur, que j'ai choisie pour vous, égaye aussi singulièrement mes pensées assombries par l'âge; c'est aussi pourquoi je vous emmène, ce soir, respirer dans mon bosquet de jasmin les senteurs qui s'exhalent du parterre et arrivent jusqu'à nous sur l'aile fraîche de la brise. J'ai étudié l'influence des couleurs et des parfums sur une âme ou un corps souffrants; c'est donc à cause de ces conditions réunies que nous sommes là, maintenant toutes les deux, et que je vous prie de répondre franchement à la question que je vais vous adresser :

— Comment vous trouvez-vous? N'êtes-vous pas déjà un peu mieux qu'hier?

— Inconcevablement mieux, madame la comtesse; je ne sais avec quelles expressions vous remercier.

— Rayons ce mot comtesse, ma toute chère, il jetterait trop de froid au milieu de nos intimes conversations, il allongerait les phrases, puis il vous empêcherait de m'aimer comme je désire, comme je veux que vous m'aimiez... Vous voyez, voilà une manière qui

sent son despote d'une lieue de loin; mais à mon âge (ne vous étonnez pas, cette locution, ma favorite, revient à chaque instant), comme on sait qu'on a peu de temps à jouir, on est pressé; et comme ce sera un bonheur pour moi que vous m'aimiez... je voudrais que cela commençât le plus tôt possible.

— Qui ne vous aimerait pas, madame? en dépit de soi, ne le voulût-on point, il faudrait vous aimer quand même... pour moi... je me suis sentie attirée vers vous du premier instant où je vous ai rencontrée sur la route, où votre regard bienveillant ne s'est pas détourné d'une pauvre folle... Ce regard si rempli de finesse et de bonté m'a pénétrée... et j'avais une espèce de pressentiment que je vous reverrais... Laissez-moi embrasser vos mains, qui déjà ont répandu tant de gouttes de baume sur mon âme brisée...

En parlant ainsi, Arabelle, qui s'était assise à mes pieds, embrassa une de mes mains; j'y sentis quelques larmes.

— Non pas ainsi, mon enfant, relevez-vous; c'est sur mon cœur que votre cœur tout entier doit s'épancher.

Je l'attirai vers le banc de gazon sur lequel j'étais assise, elle inclina sa belle tête et je la laissai pleurer... Elle en avait besoin, la pauvre créature... elle n'avait pas souvent la liberté même de pleurer; bonheur triste et consolant, bienfaisants torrents de larmes qui du cœur montent aux yeux quand le cœur est déchiré par mille blessures à la fois.

— Maintenant, c'est assez, repris-je; Arabelle, écoutez-moi, je suis votre médecin et je veux être votre amie : avec ce double privilége je pourrai peut-être enlever quelques-unes des épines de votre vie. — Pourtant il faut que vous m'aidiez ; d'ailleurs le plus habile chirurgien ne saurait composer un appareil pour une blessure qu'il n'aurait ni vue, ni sondée.

— Je vous comprends à merveille, chère madame, et depuis que je vous connais toute mon âme s'élance vers la vôtre pour lui confier mes douleurs... j'ai craint d'abuser de votre bonté, et j'ai cru qu'il serait trop égoïste à moi de vous attrister du récit de mes souffrances, afin de m'enlever un peu du poids dont elles m'écrasent !

— Vous êtes trop généreuse et trop noble, mon enfant, m'écriai-je; eh bien, c'est moi qui vous demande... Qu'avez-vous à dire ?

— Rien qu'à obéir; mais j'ai encore une prière à vous faire...

— Accordée avant de savoir ce que c'est... parlez...

— Eh bien, j'aimerais mieux vous écrire ma vie fragments par fragments, et les instants que je passerais avec vous, les employer tout entiers au bonheur de vous voir et de vous entendre... Nous causerions le matin, j'écrirais dans le jour, puis le soir je vous écouterais encore...

— Très-volontiers, ma chère Arabelle, c'est délicieusement arrangé.

— D'ailleurs, je ne pourrais jamais raconter de suite cette histoire, ma santé est trop altérée, je ne serais pas capable même d'écrire toute une journée sans me reposer.

— Vous êtes ici pour vous guérir, ma mignonne, et non pour vous fatiguer; nous ferons des excursions dans nos belles montagnes de Beauvielle, et nous viendrons alors nous délasser de la fatigue du corps en exerçant les facultés de notre esprit. Et puis le curé égayera nos soirées et nous arrachera à la monotonie de notre tête à tête.

— Oh ! madame... moi qui me trouve si bien avec vous seule...

— Laissez-moi finir ma phrase, ma chère enfant : on a d'autant plus de plaisir d'être deux qu'on a été trois; pour mieux goûter une chose, il faut en avoir été privé quelque temps, ou quelques heures au moins. Fiez-vous en à nous autres vieilles gens; nous avons de l'expérience pour savoir arranger la vie, nous nous y entendons.

— Je ferme les yeux et me laisse conduire, reprit Arabelle, en fermant en effet ses beaux yeux frangés de velours noir.

— Le curé viendra donc, il m'a promis de nous raconter *la Dame du château muré !* Voyez comme ce titre promet; puis vous m'écrirez votre histoire. Oh ! je voudrais déjà tenir vos premières feuilles.

— Quoi, madame, vous allez publier ma vie ?

— Ma chère enfant, rassurez-vous, je changerai les dates, les pays et les noms...

— Vous me permettrez, madame, d'écrire comme si c'était aussi une histoire que je racontasse, le *moi* me gênerait beaucoup.

— Vous ferez comme vous l'entendrez, ma toute belle.

— Dans deux jours je vous remettrai la première partie de mon récit... vous me blâmerez peut-être, mais j'ai l'espoir que vous me plaindrez aussi.

— Je vous traiterai comme ma fille. Hélas! la vie est si difficile pour nous autres, pauvres femmes! Il n'y a que les méchants, les sots et les égoïstes qui puissent ne point être indulgents.

Une femme fort malade, et à laquelle le curé consacrait beaucoup de temps, nous privait de le voir, ses visites n'étaient que des éclairs; en outre, je l'avais prié d'aller souvent chez M. Belmont, pour qu'il songeât moins au vide que devait lui causer l'absence de sa femme. J'engageais ce dernier à dîner : ce sacrifice était immense, car rien ne me crispe et m'atrophie comme le contact des êtres grossiers et stupides, surtout quand je sais qu'ils sont méchants.

Maintenant il est temps que je m'efface moi-même, et jusqu'à ce qu'il en soit besoin de nouveau, la vieille femme va laisser parler la jeune.

III

ARABELLE

M. de Lamothe, ancien procureur, n'avait, pour toute famille, que sa femme et une fille d'une beauté remarquable. Cette fille, nommée Arabelle, avait reçu une éducation distinguée, elle en avait profité au-delà de toutes les espérances, étant douée d'une intelligence rare et d'une imagination ardente et poétique. Depuis quelques années on avait dirigé ses facultés sur un seul talent, ayant un seul but en vue. Ce talent, c'était la musique vocale; ce but, c'était le théâtre.

Elle avait, en effet, une voix admirable, une de ces voix qui se rencontrent une fois dans un siècle, peut-être; l'étendue, la sonorité, la flexibilité n'en faisaient pas tout le mérite; mais sa vibration pleine d'accent remuait l'âme de ses auditeurs jusqu'à les faire pleurer. Cette voix devait faire naître de violentes passions : il était facile de comprendre que celle qui chantait ainsi avait elle-même une âme de feu ! Pour ceux qui croient au système des attractions, le feu attire le feu, et la glace attire la glace; ceux qui sentent ainsi ne peuvent pas plus admettre les contrastes qu'ils n'y peuvent croire.

Elle devait débuter au théâtre de Dresde; jusque-là on gardait sa personne et sa voix comme un trésor précieux qui eût été défloré par des yeux ou des oreilles profanes avant que le grand jour fût arrivé tout-à-fait. Aussi elle vivait presque en recluse; et, bien qu'on ne lui fît respirer l'air que le soir et couverte d'un voile, le bruit de sa beauté, celui de son talent lui avaient déjà fait une foule d'adorateurs qui ne la connaissaient pas, et qui suivaient ses pas comme ceux d'une divinité mystérieuse.

M. et madame de Lamothe avaient occupé un rang honorable dans la société; ils possédaient une assez jolie fortune et la considération générale. Un dépôt, dont se chargea étourdiment le procureur, vint renverser dans le même temps l'édifice de leur réputation et celui de leur bonheur.

Le jeune chevalier de Gricourt avait remis entre les mains du procureur ses papiers, pendant un long voyage qu'il entreprenait pour chercher son père, parti depuis nombre d'années sans qu'on en eût jamais entendu parler. On savait que, versé dans les langues orientales, il était allé aux Indes et en Perse, afin de comparer les nuances qui séparaient le langage actuel de celui d'autrefois.

Le chevalier allait donc parcourir toutes ces contrées et tâcher d'y découvrir quelques traces du fugitif; et comme on ne sait jamais, quand on s'embarque pour une pareille traversée et pour un pareil but, si on re-

viendra, ni quand on reviendra, il avait cru devoir déposer ses effets précieux aux mains d'un procureur intègre qu'il connaissait depuis son enfance.

— Si dans cinq ans je ne suis pas de retour, avait-il dit à M. de Lamothe, je vous permets d'ouvrir ce paquet, et je vous fais, vous, ou plutôt votre petite fille, ma légataire universelle. J'ai des raisons pour que mes frères ne puissent toucher une obole de mon héritage; ce papier à votre adresse, cacheté de mes armes, fait foi de ce que je vous dis, afin que, le cas échéant, vous ne puissiez être inquiété par ma famille; cet autre, scellé aux armes de ma tante, la comtesse de Lanval, chanoinesse, qui m'a légué toute sa fortune, à laquelle je ne dois toucher qu'à ma majorité, vous appartient aussi. Je ne l'ai point atteinte, puisque j'ai à peine vingt ans. Ces autres paquets sont mes lettres précieuses et mes titres de noblesse. Si je devais succomber dans mon voyage, vous rendrez les titres à mes frères, c'est tout ce qu'ils auront de moi. Si je reviens, comme je l'espère, et avec d'heureuses nouvelles, je vous promets, foi de gentilhomme, de vous récompenser largement pour le soin que vous aurez de me conserver ce dépôt sacré. Je compte sur vous; et maintenant, adieu, mon cher monsieur de Lamothe; priez Dieu qu'il me conduise et me ramène à bon port.

— Puissions-nous vous revoir bientôt, monsieur le chevalier, répondit le procureur; je m'estime honoré de la confiance que vous voulez bien avoir en moi, et

Dieu m'est témoin qu'elle ne sera pas trahie. Je vais enfermer ces papiers dans une armoire dont la clef ne me quittera pas. Je voudrais déjà que vous fussiez de retour, et pouvoir la remettre entre vos mains.

Ils se séparèrent, l'un pour aller trouver le vaisseau à bord duquel il devait partir, et l'autre, après avoir bien hermétiquement fermé les papiers, ainsi qu'il l'avait dit, pour aller à ses affaires.

Trois années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du chevalier de Gricourt, et le procureur commençait à s'inquiéter, car il désirait sincèrement le retour du jeune voyageur. M. de Lamothe, ayant fait d'heureuses spéculations et possesseur maintenant d'une belle fortune, résolut de la placer d'une manière lucrative pour en retirer le plus possible, et faire une belle dot à sa fille jusqu'à l'époque où elle serait en âge d'être mariée.

Le notaire chez lequel le procureur avait placé cette somme immense fit faillite, et M. de Lamothe se trouva ruiné... ruiné et au désespoir, car un procureur ruiné est déconsidéré, et perd toute sa clientèle. Il fut donc saisi de la coupable tentation de toucher aux papiers du chevalier ; avec une partie de l'héritage de la chanoinesse, il comblerait son déficit présent, et une fois tiré de ce mauvais pas, il pourrait restituer cette somme, qu'il ne regardait que comme un emprunt. Dans de pareilles circonstances, quand on transige une fois avec l'honneur, on est perdu.

Il ouvrit l'armoire qu'il aurait dû faire murer jus-

qu'à ce que les cinq années fussent écoulées. Il prit deux cents mille francs sur les cinq cents qui composaient l'héritage de la tante du chevalier, et ses affaires auraient prospéré de nouveau, si madame de Lamothe n'avait été faite confidente de ce secret. Elle voulut absolument savoir d'où était arrivée cette somme qui les avait soudainement arrachés à la honte de la misère. Le procureur s'y refusa longtemps, mais il finit par céder, et elle ne fut pas plutôt nantie de ce secret, que, malgré toutes les recommandations de son mari, elle en laissa transpirer quelques mots, puis elle disait :

— Si le chevalier revenait, il serait forcé d'épouser notre fille, et tout sera pour le mieux. Mais sans doute il est mort, ce qui vaudrait mieux encore, et toute la fortune nous appartiendra.

Si M. de Lamothe eût religieusement gardé ce secret et ce dépôt, il n'eût pas subi la funeste influence des dangereux conseils de sa femme; conseils qui ne purent d'abord l'ébranler, mais qui finirent par faire ce que fait l'eau, dont les flots parviennent à creuser le roc le plus dur.

Il se laissa influencer, gagner et perdre; le malheureux ne vivait plus, puisque dans une opulence apparente, il était non-seulement dévoré de remords, mais d'inquiétudes touchant le retour possible du voyageur.

Il déposait toutes ses économies dans l'armoire, et, petit à petit, il espérait combler cette lacune; néanmoins, tant qu'il manquerait quelque chose à cette

somme, l'abus de confiance serait prouvé, et le chevalier avait le droit de le traîner devant les tribunaux.

M. de Lamothe commençait presque à se rassurer; il ne s'en fallait plus que de trois mois pour que les cinq ans fussent écoulés; mais, comme les vaisseaux qui sombrent au port, au moment où il se croyait sauvé, il reçut une lettre du chevalier, qui lui annonçait son arrivée dans quelques jours.

Ce fut un coup de foudre pour lui, et n'osant pas affronter la colère ni le mépris de son client, il préféra lui écrire ce qui s'était passé, et s'éloigna. Il laissa cacheté chez lui, et avec sa lettre, le reste des papiers. Il lui promettait de restituer ce qui manquait, ce qui ne formait plus que vingt mille francs, aussitôt qu'il le pourrait.

Rien ne saurait peindre la fureur de M. de Gricourt, lorsqu'au lieu du procureur, il ne trouva qu'un étranger pour gardien de l'appartement et des papiers. Ce n'était pas, en effet, la somme en elle-même qui motivait la colère du chevalier, il eût mieux aimé lui abandonner cinquante mille francs que de voir cet abus de confiance si lâche et si infâme.

Dès qu'il fut en possession de ses titres, il n'eût plus qu'une idée fixe, celle de découvrir la retraite de M. de Lamothe, de le poursuivre et de se venger.

A peine remis des fatigues d'un voyage d'aussi long cours, dans lequel il avait trouvé son père vivant, mais enfoui sous la poussière de manuscrits précieux dont

le contenu l'intéressait si vivement qu'il avait oublié complétement la vie réelle et presque ses affections de famille dans leur irrésistible contemplation ; à peine donc reposé, il courut à la police raconter ce qu'il venait d'apprendre, afin qu'elle mit en campagne tous ses limiers.

M. de Lamothe allait atteindre les frontières d'Espagne, et être libre enfin, lorsque des agents mirent la main sur lui ; on le ramena à Paris, pour y subir l'interrogatoire et toutes les conséquences d'un procès. Le procès eut un retentissement immense ; madame de Lamothe et sa fille avaient réussi à passer en Allemagne avec quelques débris de cette fortune, qu'elles avaient convertie en bijoux, afin de pouvoir les transporter sans éveiller les soupçons, et puis conservaient l'espérance de les vendre et d'en réaliser la valeur.

Le malheureux procureur se vit condamner aux peines les plus infamantes ; il crut mourir de honte à la pensée d'être fouetté par les carrefours, d'être marqué du sceau de cette ineffaçable flétrissure, et exposé aux regards d'une populace avide de tels spectacles.

Le soir qui précédait son exécution, les verrous de sa prison se tirèrent, et il fut étonné de voir entrer un homme entièrement enveloppé dans un manteau, et le visage caché par un large feutre. Le geôlier disparut, et lorsqu'ils furent seuls, l'inconnu ayant ôté son chapeau, le procureur reconnut le chevalier de Gricourt, et il recula tremblant de tous ses membres.

— N'ayez pas peur, lui dit le chevalier, je ne viens point ici pour ajouter, par ma présence, à l'horreur de votre position, je suis incapable de cruauté; maintenant suffisamment vengé, je vous apporte les moyens de fuir; tout est prévu, les gardiens sont gagnés, une voiture vous attend et vous conduira là où sont votre femme et votre fille; voici de l'argent pour faire votre route, et je veillerai à ce que vous ne manquiez de rien.

— Oh! monsieur le chevalier, dit le procureur en tombant à genoux, je ne mérite pas tant de...

— Pas de phrases, elles sont inutiles; j'ai agi selon ma colère, maintenant j'agis selon l'humanité. Mettez ce manteau, posez ce chapeau sur votre tête, et suivez-moi.

— Mon Dieu! mon Dieu! comment vous remercier?

— En vous taisant. Allons, partons.

Et le chevalier ayant gratté à la porte, elle s'ouvrit immédiatement et se referma derrière eux. Il en fut de même de toutes les autres, qui s'ouvraient comme par enchantement. Ils atteignirent enfin la dernière. Non loin de là, le chevalier ouvrit une voiture, il fit monter M. de Lamothe, et la referma en lui souhaitant bon voyage.

Bientôt après, la voiture brûlait le pavé. M. de Lamothe eut rejoint sa famille en peu de temps. Il changea de nom et prit celui de M. Sadler.

Mais malgré ce bonheur inattendu, malgré cette miraculeuse délivrance, malgré sa position hors du besoin, il ne put jamais surmonter le remords qui pesait sur sa vie; et ce remords de chaque jour, chaque jour aussi le conduisit au tombeau. Il mourut six mois après son arrivée à Dresde.

Sa femme, qui n'avait eu aucun remords, ne put rien comprendre aux souffrances morales de son mari, et le vit mourir sans en savoir la cause. Avec la fortune modique qui lui restait, elle aurait pu vivre heureuse et tranquille en donnant à sa fille une éducation plus simple. Mais elle avait des vues ambitieuses, et formait des projets brillants en voyant Arabelle embellir tous les jours.

Madame de Lamothe, maintenant connue sous le nom de madame Sadler, était devenue la femme la plus corrompue du monde, de vertueuse et simple qu'elle était autrefois.

Elle spéculait donc, par avance, sur la beauté naissante d'Arabelle, et elle hâtait de tous ses vœux le jour où elle apparaîtrait enfin rayonnante sur la scène...

Cette jeune fille était presque de la taille de la belle tragédienne mademoiselle Georges. Elle était faite à peindre. C'était une perfection des pieds à la tête. Toutes ses lignes, parfaitement gracieuses, étaient d'une pureté irréprochable.

Lorsqu'elle répétait ses rôles, et qu'emportée par la

passion dont ils étaient empreints, pour la plupart, par le charme et la vibration de sa voix qui réagissait sur elle-même, elle se laissait aller à toute l'impétuosité qui la débordait, elle ressemblait à trois muses inspirées tour à tour, celle de la musique, celle de la poësie et celle de la volupté; elle était belle à révolutionner le monde.

Assise à son piano, elle improvisait; et sa musique, à elle, avait un tel cachet de passion, qu'il lui arrivait par instants d'être forcée de cesser, inondée qu'elle était d'un déluge de larmes. Sa mère qui ne pouvait comprendre l'élan d'une pareille organisation, venait à elle pour la consoler, croyant que son professeur l'avait grondée et rudoyée. Une si grande distance la séparait de cette mère, qu'elle n'essayait même pas de lui expliquer ses larmes.

Elle parlait et chantait l'allemand avec la facilité d'une Allemande; ses cheveux noirs et ses yeux noirs révélaient pourtant une autre origine. M. de Lamothe, prétendait-on, était devenu passionnément amoureux d'une jeune fille qui faisait partie d'une troupe de bohémiens. Il avait acheté cette jeune fille, et après en avoir fait sa maîtresse, il en avait fait sa femme. Peut-être une partie de ce sang enflammé était passé dans les veines d'Arabelle.

On était à la veille du jour où elle devait enfin débuter; sa mère n'était occupée que de préparer sa toilette. Elle avait choisi le rôle d'Armide, elle y était

délicieuse. Toujours admirable dans son chant, elle se montrait de plus grande comédienne.

Elle devait avoir un succès fou.

IV

UN DÉBUT

Le soleil se leva radieux le matin de ce jour, qui devait avoir une si grande influence sur sa destinée, et lorsqu'elle entra dans son cabinet de musique, lieu où non-seulement elle chantait, mais où elle répétait tous ses rôles, elle fut éblouie du prestige de glaces que madame de Lamothe avait fait poser sur toutes les parois de cette pièce, afin que sa fille, en se voyant sous toutes les faces, pût mieux juger de ses gestes et de leur effet. Quoi qu'elle dît et qu'elle fit, elle était toujours adorablement belle et gracieuse.

Trois parures différentes et du meilleur goût étaient déposées sur le canapé de cette salle de travail; c'étaient trois costumes pour cet opéra.

Elle était artiste, elle était poëte, mais elle était femme aussi, et elle ne put résister au désir de les essayer l'un après l'autre. Sa mère se prêta à cette fantaisie, en s'enorgueillissant d'avoir donné le jour à une aussi belle créature. Avec quelle coquetterie enfantine et

charmante, Arabelle se regardait dans toutes les glaces, et chantait un morceau de l'acte du costume qu'elle portait ! comme elle balançait sa tête et sa taille de guêpe ! Elle était elle-même tout émerveillée du lustre puissant que sa beauté recevait sous ces nouvelles parures.

— Croyez-vous, ma mère, que je réussirai? disait-elle à madame de Lamothe.

— N'es-tu donc pas sûre du pouvoir de ton talent et de celui de tes charmes? lui répondit sa mère.

— Tantôt oui, tantôt non, reprit elle avec une naïveté ravissante. Oh! que je voudrais que cette soirée fût passée! que je voudrais qu'il fût minuit ou demain matin! Si vous saviez, ma mère, comme je tremble quand je sens que l'heure s'approche!

— Enfant, rassure-toi donc! Si tu trembles ainsi, tu paralyseras ton talent et tu t'enlaidiras.

— Vous croyez, ma mère; mais vous ne savez pas, vous, ce que c'est qu'un début : c'est toute une question d'avenir, et je le sens si vivement, que ce trouble me domine et m'écrase comme un horrible cauchemar... J'étouffe!...

Et elle s'assit, mettant sa tête dans ses mains pour cacher des larmes qu'elle ne pouvait retenir. En ce moment la porte s'ouvrit, on vit entrer son vieux professeur, M. Eysemann.

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est que cela? s'écria-t-il en avançant dans la chambre; comment! Arabelle pleure? Est-ce que vous l'avez grondée? En

vérité, ne pouviez-vous choisir un autre jour que celui-ci ? Le diable s'en mêle donc ! Allons, mon petit bijou, dit-il à son écolière en s'approchant, vite qu'on me sèche ces beaux yeux ; êtes-vous folle de pleurer, ma jolie fauvette ? Voyons, regardez-moi tout de suite !

Et l'enfant leva ses yeux humides de pleurs, et brillants comme une fleur qui relève sa corolle baissée après la pluie, dont les gouttes scintillent sous un rayon du soleil.

— Belle, toujours belle, reprit le vieux Eysemann en s'asseyant auprès d'elle, et prenant ses deux mains roses dans ses mains jaunes et ridées : pourquoi pleurez-vous, ma toute jolie ? racontez-moi vos petits chagrins, je veux consoler tout cela.

— J'ai peur en songeant à mon début, mon cher maître, voilà tout... Si j'allais faillir... je serais perdue et mon avenir détruit !... Et vous voulez que quand on pense à cela on ne s'inquiète pas ?

— Laissez-moi vous rassurer, ma princesse de beauté. Si vous pleurez, la contraction nerveuse neutralisera vos moyens.

— Oh ! monsieur Eysemann, ne dites pas cela, par pitié !

— Mais si vous voulez sourire, ma tourterelle, et nous laisser voir ces deux rangées de perles d'ophir qui ornent votre charmante bouche, alors votre voix se rassérénera, vos poumons se dilateront, l'air y entrera librement, et vous aurez des sons pleins, purs et mé-

lodieux comme un instrument céleste, et la foule charmée applaudira.

— Vous croyez, monsieur Eysemann ? dit Arabelle, dont le visage s'épanouissait sous les paroles consolan- du célèbre maëstro.

— Non, je ne crois pas, j'en suis sûr ; cela dépend de vous, ma Bella : que nous avons admirablement trouvé le diminutif de votre nom pour vous baptiser sur la scène! et ce matin, en lisant l'affiche, déjà plusieurs curieux se sont dit : « Qu'est-ce que c'est que cette débutante? » Et comme je passais par la rue Rosmaringaix, qui fait le coin de l'hôtel de Bavière, plusieurs m'ont arrêté pour me demander des renseignements; mais, afin de mieux garder votre incognito, j'ai joué parfaitement mon rôle : je me suis croisé les deux bras, et je leur ai répondu (particulièrement au conseiller intime, M. Herskeish) :

— Êtes-vous fous, messieurs, de m'interroger, moi, sur les noms et allures des actrices et débutantes? Si vous me parliez des fleurs de mon jardin, à la bonne heure! je pourrais vous répondre que la tulipe panachée, dont je cultive l'oignon depuis plus de vingt ans, est enfin arrivée au paroxisme de sa beauté; que, sur chaque pétale, les lignes sont parfaitement dessinées et nuancées; que des amateurs viennent de plus de trente lieues à la ronde pour admirer ma tulipe *irisée* (ainsi je l'ai appelée). Je pourrais encore, en faisant le bulletin de mes fleurs, vous apprendre que la nuit dernière

a été celle de la floraison du plus beau des *cactus grandiflorus* qui existe au monde, et que tout l'air de mes serres, enivré de son parfum pénétrant, est allé se répandre et s'infiltrer jusque dans les retraites les plus reculées, et y a donné naissance à des milliers de petits amours; que le *dattura fastuosa* étale ses larges touffes sur les plates-bandes de mes deux allées latérales; que des ananas savoureux croissent sous des cloches; que... enfin, que les fleurs ont remplacé pour moi la musique, que les médecins m'ont presque défendue, en raison d'une maladie cérébrale dont je suis menacé; que quelquefois encore, au milieu de la nuit, et dans le silence et le mystère le plus grand, je m'occupe de la composition d'un opéra, mais qu'on le trouverait inachevé dans mon portefeuille; que la scène se passait en enfer au premier acte, et au paradis pour le dernier.

Enfin, je leur ai fait un discours tellement étrange, qu'ils sont restés pétrifiés; et ce qui m'amuse le plus, c'est qu'ils vont aller par toute la ville répéter :

— Vous ne savez pas la nouvelle?

— Non.

— Eh bien, le professeur Eysemann est devenu fou!

— Bah! pas possible!... un homme vert encore, et plein de vigueur et de talent! Quel malheur!... ces imaginations d'artistes finissent toutes ainsi.

— Que nous soyons fou ou que nous ne le soyons pas, on nous taxe toujours de folie. Tant mieux! Si la folie

devait être la fée inspiratrice de merveilles et de chefs-d'œuvre nouveaux, alors on serait heureux et fier d'être fou à un pareil prix.

Et tout en parlant ainsi, le professeur malicieux avait constamment regardé le visage d'Arabelle, pour mieux se rendre compte de l'heureux effet qu'y produisait son bavardage spirituel.

Les yeux de la jeune fille étaient séchés et rayonnaient comme des feux dans l'ombre; sa bouche, à demi entr'ouverte, laissait éclore un sourire attentif et charmant; elle était complètement distraite. Il poursuivit :

— Et lorsque ce soir on proclamera partout le talent d'Armide, lorsque le doux nom de Bella volera de bouche en bouche, et que tout près de ce nom divin volera aussi, dans les mêmes bouches : « Quoi! c'est Eysemann qui est son professeur?

« — C'est incroyable: on le disait fou!... pourtant il a créé là un beau talent. Quelle méthode! quelle pureté! quelle merveille est devenue l'élève sous les leçons du professeur! »

— Et notre renommée va courir le monde sur les mêmes ailes, ma charmante fauvette. Comme cela me flattera et me rajeunira, de voir mon nom accolé au vôtre! Puis j'aurai beau me cacher dans ma cravate, en me rengorgeant comme un ramier orgueilleux; on me découvrira, on me complimentera, et on me fera force courbettes pour pouvoir arriver jusqu'à vous. Tenez,

mon cher bijou, je crois entrevoir que cette soirée sera la plus belle de toute ma vie, et terminera ma carrière artistique, — tandis qu'elle déposera sur votre jeune front la première perle du diadème qui doit le ceindre un jour; je commence à y déposer un baiser de bon augure... Voyons, ma mignonne, chantez-moi quelques fragments de votre rôle.

Et Arabelle, complétement remise, grâce à la ruse adroite de M. Eysemann, entonna son récitatif d'une voix fraiche et éclatante. Son professeur, transporté, était dans un état d'extase voisin du délire. Quand elle eut fini, il la prit dans ses bras et fit avec elle trois fois le tour de la chambre en s'écriant :

— Bénie soyez-vous, madame Sadler, d'avoir mis au monde une fille semblable, qui va jeter sur nous, à pleines mains, des couronnes de laurier et des ducats.

A ces mots, madame Sadler arriva du fond de la cuisine, où elle confectionnait un gâteau allemand et une boisson italienne, pour mieux préparer la voix de sa chère Arabelle.

— Vous avez, je crois, parlé de ducats; mon cher monsieur Eysemann, dit-elle en ouvrant ses oreilles le plus possible; continuez donc votre phrase, je vous en prie, cette musique a bien son mérite.

— Je vous le répète, ma chère dame, du gosier de votre fille tomberont des pièces d'or dans votre escarcelle.

Et en disant ces mots, il déposa Arabelle toute riante

sur les genoux de sa mère, puis il se prit à les embrasser l'une après l'autre.

Madame de Lamothe ou Sadler, qui entrevoyait une source de fortune, la chose qui eût le plus de valeur pour elle dans le monde, donna aussi une foule de baisers à sa fille, et, dans l'épanouissement de son âme, en donna au digne professeur. Si quelqu'un fût entré dans ce moment, il n'eût rien compris à cette scène.

— Vous allez rester à dîner avec nous, cher monsieur, reprit la mère d'Arabelle.

— Oh! oui; vous ne me quitterez pas, mon bon maître, ajouta la jeune fille; il me semble que votre présence me donne du courage et de la voix.

— Je ne demande pas mieux, ma perle, mais il faut que j'aille faire un petit bout de toilette, et je reviens tout de suite.

— Non, non, je vais faire prendre chez vous ce qu'il vous faut, dit madame Sadler.

Et elle envoya sa servante chercher les habits du professeur, que devait lui remettre madame Eysemann.

Lorsqu'il fut habillé, madame Sadler ayant endossé une robe de gourgouran gorge de pigeon, et les costumes d'Arabelle étant bien empaquetés, ils montèrent tous les trois dans une voiture qu'on avait louée pour la soirée, et ils se dirigèrent vers la salle de l'Opéra, où le directeur avait obtenu qu'elle ferait ses débuts. Ils y pénétrèrent incognito, à l'aide des portes et des escaliers dérobés.

La salle, admirable d'architecture, de grandiose; cette salle de forme ovale, ouvrage du célèbre Bibiena, et pouvant contenir au moins mille personnes, était comble et brillante de lumières, sous lesquelles étincelaient des femmes ravissantes de beauté et de toilette. Cette réunion était une des plus splendides qu'on eût vues depuis longtemps; et pendant la petite pièce qui précédait le grand opéra, le professeur allait et venait d'une loge à l'autre, et traversait les corridors pour aller saluer madame la baronne, madame la conseillère aulique, madame la comtesse. Il était connu et aimé dans toute la haute noblesse; il avait donné des leçons à presque toutes les grandes dames; en un mot, outre son talent supérieur et réel, il avait eu le bonheur immense d'être goûté et lancé dans le monde, ce qui lui assurait une fortune solide.

Au moment de lever la toile pour l'opéra, il rentra au plus vite dans les coulisses, et, admirant sa chère Arabelle, il vint à son oreille pour lui souffler quelques paroles, de celles qui donnent l'espoir et le courage.

— Vous êtes belle comme une reine, mon enfant; vous effacez pour moi tout ce que j'ai vu jusqu'à présent... Soyez ferme, ne tremblez pas; votre vieux maître vous en supplie les mains jointes! et tenez, écoutez mes conseils, Bella : en entrant sur la scène, pour ne pas vous laisser intimider, ne regardez personne; il suffirait d'un coup d'œil perçant pour vous troubler;

contemplez cette foule comme étant placée là pour vous applaudir et non pour vous juger. Voyez-vous, ma fille, souvent des moyens les plus puérils en apparence peuvent jaillir les sources d'un bonheur, d'une fortune immense ; de même qu'un fétu de paille inaperçu peut renverser un édifice qu'on croyait solidement bâti : rien n'est inutile dans ce monde, surtout dans un moment solennel et décisif. La réussite dépend de votre aplomb pendant les cinq premières minutes, et après vous respirerez librement, vous serez hors de toutes craintes, vous serez sauvée!

— Ne m'abandonnez pas, mon cher maître! que je vous sache là, et cela me donnera des forces. Soyez tranquille! il me semble que j'aurai du courage, que je vous ferai honneur.

Et sans ajouter une parole de plus, elle se recueillit un instant en elle-même, ferma les yeux, et ne les rouvrit qu'au moment de paraître.

Le pauvre professeur sentit son sang se coaguler dans son cœur, et son front couvert d'une sueur glacée. Il était comme mort au monde; il n'entendit rien du tumulte qui s'éleva dans la salle quand Bella y entra, revêtue de son costume de satin blanc, éblouissant de fraîcheur et de pierreries, tandis qu'elle était, elle, éblouissante de beauté... Ce fut un cri unanime d'admiration.

Son maintien noble, gracieux et aisé, lui gagna tout d'abord les suffrages; mais dès qu'elle commença son

récitatif, que suivit le grand air, on resta dans un silence religieux; puis de toutes les poitrines, de toutes les bouches partirent à la fois des cris forcenés... des bravos... des trépignements... la foule était ivre, elle était folle!... Cependant elle fut forcée de faire trève à ses élans, pour écouter de nouveau la débutante : l'Opéra, les autres acteurs, tout était effacé par elle; on ne voyait, on n'écoutait qu'elle.

Elle soutint à merveille, sans paraître troublée, ce bruit de la foule hurlante, bruit qui va montant et grossissant comme celui des vagues s'élevant sur la grève; mais lorsqu'elle rentra dans la coulisse, à la fin du premier acte, elle pâlit et tomba sans connaissance dans les bras de son digne professeur qui épiait son retour.

Trop d'émotions nouvelles et puissantes étaient venues envahir tout son être, elle s'était soutenue; maintenant la nature trop faible reprenait le dessus. Sa mère accourut; ses nouveaux camarades, bien qu'écrasés par son talent, lui prodiguèrent des soins empressés; on eût dit, en effet, d'une belle reine ayant sa cour à ses pieds, et cette cour attendant avec anxiété l'instant de son retour à la vie.

— La voilà... la voilà... elle a ouvert les yeux, dit M. Eysemann avec un bonheur inouï. Bella! Bella! regardez-nous, mon enfant, nous sommes là pour vous aimer tous. Voyez-vous votre mère, votre vieux profes-

seur qui soupirent après une parole de vous, mon beau rossignol?

Arabelle ayant promené autour d'elle des yeux étonnés, incertains, finit par prononcer d'abord quelques mots entrecoupés :

— Où suis-je... dites-moi... je vous en supplie, d'où je viens... pourquoi cette toilette?... pourquoi cette foule qui m'entoure?... mes idées semblent être dans une autre région... Ah! oui, maintenant, je crois que je me rappelle... c'était un opéra... j'étais une princesse, Armide... et... Oh! voilà monsieur Eysemann... mon cher maître... dites-moi, ai-je bien chanté... ne me trompez pas... je tremble... et pourtant je veux savoir la vérité.

Et d'une seule voix, sa mère, le professeur, et tous les autres acteurs s'écrièrent:

— Admirable! admirable!

— Dieu! c'est possible?

— C'est la pure vérité, mon enfant, ma fille, dit madame Sadler, ton triomphe a été complet. Tous parlent de ta beauté.

— Dites donc de son talent, reprit le professeur. Oui, mon enfant, oui, vous avez été applaudie, et justement applaudie, ce qu'il y a de mieux; et voyez comme je suis fier et heureux; oui, mes amis... oui, mes enfants, ajouta-t-il en s'adressant aux autres acteurs, oui, c'est moi, moi qui ai été son maître. Qu'en pensez-vous? ai-je fait là un beau sujet?

Et tous offrirent à Bella leurs témoignages de sympathie affectueuse; elle les en remercia vivement, avec le charme qui caractérisait ses moindres paroles comme ses moindres mouvements; puis M. Eysemann continua :

— Pourtant, ma fille chérie, reprit-il en s'adressant à Arabelle, tout n'est pas fini... ne vous fiez pas encore trop à cet enthousiasme du premier acte; il vous impose une tâche immense et difficile, celle de vous surpasser vous-même; il faut que le second soit supérieur au premier, et le troisième au second. Vous le pouvez si vous le voulez; par ce moyen, l'admiration du public ira toujours croissant. N'oubliez pas mes conseils, ma perle, et vous serez portée en triomphe, ou plutôt nous fuirons pour nous dérober à ce triomphe; allez, ma chère élève, et soyez forte autant que belle.

Le second acte commença, et l'actrice, non seulement se soutint, mais s'éleva encore; les expressions manquaient pour peindre les transports de la foule délirante.

— C'est bien, lui dit le professeur; allez toujours, toujours... ne vous reposez pas, et songez que tout dépend du pathétique que votre voix saura répandre sur le désespoir de la belle Armide. Il faut qu'à la fin les femmes pleurent et s'évanouissent... Laissez pleurer votre voix de toute l'harmonie qu'elle recèle... Allez donc, mon enfant, je suis sûr de vous.

Et tandis que le professeur parlait ainsi, madame

Sadler apportait à sa fille un verre de cette boisson qu'elle avait préparée et qui devait à la fois ranimer ses forces morales et physiques.

C'était au troisième acte, et Arabelle, forte et fière de ses deux premiers, qui, en lui enlevant tout le trouble de l'émotion, lui avaient enfin donné la confiance de son talent et du pouvoir avec lequel elle pouvait impressionner ces spectateurs suspendus à ses lèvres et respirant à peine; l'opéra finit, et on redemanda l'actrice avec des hurlements frénétiques. Elle reparut conduite par le vieux professeur rayonnant, et une pluie de fleurs, de couronnes, de poésies, de lettres, vinrent tomber en ovation à ses pieds; elle était si émue, qu'elle chancela, et les bravos de la foule s'en accrurent encore. Le bruit en alla résonner jusques dans les autres quartiers de la ville, et arracher au sommeil ceux qui avaient eu l'impertinence de s'y livrer au lieu de venir assister à cette fête.

M. Eysemann voulut reconduire Arabelle jusques chez elle, où il la laissa entre les bras de sa mère. Elle avait besoin de ses soins.

Lui aussi, le digne homme, cette soirée l'avait bouleversé à briser toute son organisation.

Digitized by Google

V

UN MARQUIS

Arabelle dormait encore entourée de rideaux roses qui se reflétaient sur son visage pâli par la fatigue, que déjà la ville en rumeur proclamait son nom devenu l'idole du jour. Tous les hommes étaient ivres d'admiration et d'amour ; toutes les femmes, émerveillées, tremblaient de voir leur étoile s'éclipser devant ce talent et cette beauté.

Quant aux acteurs, ils étaient plus sincères, et l'entraînement avait fait évanouir chez eux le sentiment de rivalité, de basse jalousie qui ne veut point admettre de supériorité hors la sienne.

Le voile de l'incognito était déchiré, et déjà des milliers de noms étaient inscrits chez madame Sadler ; des billets doux y tombaient comme une rosée du mois de mai, tandis que la belle reine avait les yeux fermés.

— C'est moi, c'est moi, ouvrez, s'écria la voix bien connue du professeur, je veux être le premier à la complimenter, à lui donner mon baiser et mon offrande.

M. Eysemann entra.

Madame Sadler le conduisit jusqu'à la chambre de sa fille qui s'éveilla, et fut quelques minutes avant de

reprendre ses esprits et sa mémoire; puis elle tendit ses joues à sa mère et ses mains à son professeur.

— J'ai voulu, ma perle fine, venir vous embrasser ce matin avant les autres, vous remercier de l'auréole dont vous venez de colorer mon soleil couchant; je puis mourir à présent, ajouta-t-il avec une émotion enivrante, que vinrent trahir quelques larmes, je ne mourrai pas tout entier; tout ce que j'avais là, sous mes cheveux blancs, et sous le côté gauche de ma veste brodée par la digne madame Eysemann, est passé dans votre âme de jeune fille, dans votre gosier d'artiste, et dans votre tête où bouillonnent déjà les laves brûlantes du génie... Hier soir j'étais fier, j'étais gonflé d'orgueil, ce matin je suis heureux; mais je ne sais si je pourrai supporter beaucoup de soirées semblables. Assez d'éloges et de présens vont fondre aujourd'hui sur vous; moi, en ma qualité de vieillard et de professeur, j'ai voulu apporter aussi un présent; si le mien n'est pas le plus riche, du moins, Bella, il vous sera offert par le cœur le plus tendre et le plus dévoué qui puisse vous aimer après votre mère.

Et M. Eysemann tira un petit coffre d'une des poches de son habit. Le coffre était en velours bleu semé de broderies en argent; il l'ouvrit et il en tira un collier de diamants magnifiques; Arabelle fut touchée jusqu'au fond du cœur; sa mère fut éblouie par l'éclat de ces pierres chatoyantes.

— Il faut maintenant que je vous explique cette

parabole, ma chère enfant, reprit le professeur, pardonnez-moi : ce beau présent fut fait jadis à ma femme par une tête couronnée. Ce coffre bleu de ciel brodé d'argent représente le ciel étoilé, le ciel d'où seul peuvent venir des voix aussi célestes que la vôtre; premier emblême. Le second, le collier, vous explique que toutes les perles que laisse échapper votre gosier divin et harmonieux doivent être entourées par les diamants que vous offre votre professeur; diamants bien pâles comparés à vos perles... Je m'embrouille, pardonnez le moi, c'est la joie. Et maintenant comprenez-vous, ma belle syrène? ajouta M. Eysemann, en se levant pour attacher lui-même ce brillant collier autour du cou blanc et arrondi de sa délicieuse élève.

— Tenez, monsieur Eysemann, dit Arabelle, je suis confuse de ce que vous daignez m'offrir. Je ne sais pas si je l'ai mérité, ni comment oser accepter une chose d'un tel prix ; mais ce qui me touche plus vivement encore, qui me va si profondément au cœur, ce sont tous les témoignages du vôtre; chacune de vos paroles, si pleines de sentiment pur et vrai, me transporte d'une reconnaissance pure et vraie qui me rend plus heureuse, je vous jure, que ne le pourraient jamais faire tous les trésors du monde, trésors que je donnerais volontiers, si je les possédais, pour être aimée par un cœur comme le vôtre, et être appréciée et applaudie par une intelligence d'élite... Laissez, qu'à mon tour je vous embrasse.

Il y avait quelque chose de si touchant dans le sentiment du vieux professeur pour sa jeune élève, et dans l'affection dont elle le payait de retour, que le cœur séché de madame Sadler en fut presque ému, et elle sentit deux larmes au bord de ses paupières. Depuis longtemps pourtant elle avait perdu le don des larmes !

Enfin Arabelle demanda à ne recevoir personne ce premier jour; elle voulait le passer avec sa mère et son professeur, et supplia ce dernier d'aller chercher madame Eysemann, qu'elle avait un extrême désir de voir. La journée s'écoula ainsi dans les plus doux et les plus tendres épanchements.

La femme du professeur avait été chanteuse aussi dans sa jeunesse, et, bien qu'âgée, elle était encore charmante, pleine d'esprit, de cet esprit où vient se refléter le cœur, et qui appartient seul aux artistes, mais aux véritables artistes.

Parmi toutes les lettres déposées chez madame Sadler pour sa fille, et qu'elle avait jugé à propos d'ouvrir, elle en trouva une qui lui sembla digne d'attention, aussi la lut-elle plusieurs fois et fort sérieusement. Ce qui la flattait le plus, en outre, c'est qu'elle lui était adressée particulièrement.

« Madame,

» Je ne vous apprendrais rien de nouveau, en vous disant que vous possédez un trésor d'une valeur im-

mense, vous le savez depuis longtemps, et la renommée le proclame déjà partout; mais ce que vous ne savez pas, c'est l'impression profonde et subite qu'a produite sur moi la voix de votre adorable fille. Pour obtenir la faveur d'arriver jusqu'à elle, je donnerais des trésors bien moins précieux que sa personne; pour l'obtenir elle-même, je ne sais pas ce que je donnerais; mais je me sens capable de faire des folies!... On en fait à tout âge... Et d'ailleurs est-ce une folie que d'adorer le talent et la beauté?

» Je viens solliciter de vous, madame, la faveur de quelques instants d'entretien, pendant lesquels je vous expliquerai mes projets pour l'avenir de votre enfant. J'attends avec la plus vive impatience, madame, qu'il vous plaise de me fixer un jour et une heure où il vous soit loisible de me recevoir.

» Agréez, madame, etc.

» Marquis DE CHALMONT. »

Madame Sadler fut tellement enchantée de ce billet, qu'elle en eut une palpitation de cœur, et s'empressa de répondre à l'adresse que lui avait indiquée le marquis.

« Monsieur le marquis,

» J'aurai l'honneur de vous recevoir demain matin, entre neuf et dix heures, si cela peut vous convenir.

Je vous ouvrirai la porte moi-même, afin que personne ne soupçonne notre entretien. Si vous préfériez que nous nous rencontrassions sur la promenade publique du Zwinger, à la même heure, je pense que cela vaudrait mieux. J'attends votre réponse, et suis, etc. »

Et le billet parti, elle attendit avec une impatience sans égale la réponse que devait assurément faire le marquis. Elle ne tarda pas à arriver; M. de Chalmont la remerciait vivement de son empressement. Il serait le lendemain, à neuf heures précises, à l'entrée de la promenade.

Madame Sadler mit cette lettre dans son sein, comme si c'eût été une lettre d'amour; elle attendit le jour suivant dans une agitation extrême.

Elle pria le professeur de venir déjeûner avec elle le lendemain, et une fois installés tous à table, elle prétexta l'oubli d'une chose indispensable.

— Cher monsieur Eysemann, tenez compagnie à ma fille jusqu'à mon retour; je vous en prie, je compte sur vous.

— Qu'a donc ma mère? s'écria Arabelle, lorsqu'elle fut seule avec le professeur. En vérité, depuis hier je ne la reconnais plus.

— Eh! ne voyez-vous pas, ma toute mignonne, lui répondit son vieux maître, que votre début lui a tourné la tête? Cela se conçoit : une enfant de seize ans, car vous n'en avez que seize, et seulement depuis quelques

jours, et vous êtes la merveille de Dresde et du monde entier maintenant ; vous paraissez être la seule à l'oublier. Adorable en tout : adorable de beauté, de talent et de modestie, quand je vous appelle ma perle, vous voyez que je ne me trompe pas.

— Elle tarde bien à revenir! reprit Arabelle inquiète.

— Mais elle ne fait que de partir, Bella ! Allons, profitons de notre tête à tête pour étudier un peu ce grand morceau, le dernier que j'ai composé, vous savez ?

Et Arabelle, toujours disposé à être agréable à cet excellent homme, se mit au clavecin sur-le-champ, puis une fois emportée par son élément favori, elle oublia l'absence de sa mère. C'était tout ce que voulait le professeur : il avait bien deviné un mystère dans l'allure de madame Sadler; mais quel était ce mystère? il l'ignorait complètement.

Pendant que l'élève et le maître se perdaient en roulades et en vocalises ravissantes, la mère d'Arabelle avait jeté un voile noir sur sa tête, pour mieux jouer l'héroïne, regardait au travers de ce léger tissu, et le souleva un peu lorsqu'elle fut arrivée sur la promenade.

Elle vit un étranger se promener de long en large, et s'approchant de lui, elle s'inclinait, embarrassée de sa personne, et dit assez timidement :

— N'est-ce pas à monsieur le marquis de Chalmont que j'ai l'honneur de parler?

— Non, madame, pas même à son frère... Je m'estime, du reste fort heureux que vous m'ayez pris pour ce noble seigneur; mais, si vous vouliez, je pourrais vous aider à le chercher, cet introuvable marquis, ajouta malicieusement le vieux monsieur, tandis que madame Sadler, décontenancée de cette bévue, s'éloigna sans répondre, et continua de regarder.

L'étranger que la veuve du procureur venait d'accoster, ne put s'empêcher de rire en songeant à la bizarrerie de cette dame, courant les aventures sans connaître le héros qu'elle devait rencontrer; il resta à la promenade, afin de voir comment se terminerait tout ceci. Sa présence ne laissait pas que d'embarrasser madame Sadler, mais pourtant elle tint ferme et résolut de poursuivre sa recherche.

Elle n'eut point fait deux cents pas, qu'elle aperçut un autre homme ayant l'air beaucoup plus grave que le premier, et dont l'abord avait même quelque chose de plus mystérieux. Elle hésitait, mais voyant qu'il ne bougeait pas, elle s'approcha de ce nouveau venu avec bien plus de crainte encore qu'elle ne l'avait fait la première fois.

— Ne seriez-vous pas monsieur le marquis de Chalmont?

— Non, madame, et que lui vouliez-vous? répondit brusquement ce second étranger.

Et la pauvre madame Sadler, tout à fait décontenancée de ce second échec, alla s'asseoir tremblante sur un

banc, et put à peine retenir de grosses larmes que faisaient couler le dépit et la colère, se voyant épiée par ces deux hommes, car le second aussi, ne pouvant résister au démon de la curiosité, resta afin de voir le dénoûment réservé à la dame du voile noir, et si enfin son bien-aimé arriverait. Ils se promenaient en long et en large, ne quittant pas des yeux la belle aventurière, car madame Sadler était encore fort bien pour ceux qui ne connaissaient pas la beauté merveilleuse de sa fille.

La pauvre femme suffoquant avait envie de partir.

Et elle se levait, lorsqu'elle vit surgir devant elle, à n'en pas douter, le vrai marquis. Il était merveilleusement vêtu et avait un air de distinction parfait. Il s'avança sans dériver vers l'endroit où était assise madame Sadler, et celle-ci, se levant, murmura presque tout bas :

— Vous êtes sans doute monsieur le marquis de Chalmont ?

— Oui, ma belle dame, et vous êtes la mère de la divine Bella?

— Oui, monsieur; mais pour que nous puissions nous expliquer, permettez-moi de m'asseoir, j'ai eu des déconvenues inouïes à cause de vous, monsieur le marquis, de vous que je n'avais pas l'honneur de connaître.

Le marquis et madame Sadler s'éloignèrent et montèrent par le bel escalier à doubles rampes, qui conduit du pavillon situé vers l'orient au rempart, et d'où

l'on a une vue admirable, non sans être suivis par les deux premiers gentilshommes interpellés par la mère d'Arabelle, et qui, très-intrigués de voir la fin de l'aventure entre le noble émigré et la belle veuve, ne les quittaient ni des yeux ni des jambes.

— Nous sommes épiés, monsieur le marquis : je vous en prie, changeons de lieu ; celui-ci est malencontreusement choisi pour un entretien.

— Rien de plus facile, belle dame.

Et le marquis ayant fait un signe à un de ses gens, celui-ci se hâta de faire avancer la voiture de son maître et de l'ouvrir. M. de Chalmont donna lui-même gracieusement la main à la veuve pour l'aider à y monter ; puis, la portière refermée, la voiture roula, au grand ébahissement et désappointement des deux curieux, qui restèrent là fichés comme deux quilles oubliées par les joueurs occupés ailleurs.

Bientôt hors de leur poursuite, madame Sadler commença par raconter au marquis ce qui venait de lui arriver, il trouva la chose plaisante ; on en rit pendant quelques minutes, la veuve se félicita de l'avoir mis d'une aussi belle humeur.

— Vous avez sans doute deviné ce que j'ai à vous dire, belle dame, dit enfin le marquis de l'air le plus gracieux du monde, en prenant l'une de ses mains.

— En vérité non, monsieur le marquis, et j'attends de votre extrême complaisance de vouloir bien m'expliquer pourquoi vous m'avez écrit.

— Pour abréger les choses, continua le grand seigneur, en glissant adroitement une riche bague au doigt de madame Sadler, qui la considéra émerveillée, je suis passionnément amoureux de votre fille, c'est bien la plus divine créature que j'aie jamais vue.

— Ceci me flatte infiniment, monsieur le marquis; mais, voulez-vous l'épouser?

— ...Sans doute, l'épouser! Ce sera très-difficile : j'ai une famille, des enfants; mais je veux être son appui, son soutien; elle n'aura plus besoin de monter sur la scène; je désire même qu'elle n'y paraisse jamais.

— Je vous remercie, monsieur le marquis; ma fille a l'avenir le plus brillant et le plus sûr, car le directeur du théâtre lui offre dix mille florins la première année, et quatre fois cette somme pour la seconde.

— Eh bien! que direz-vous, belle dame, si je lui offre dix fois ce que lui offre le directeur?... si, par exemple, je lui assurais une pension annuelle de quarante mille francs?

— Sans doute que monsieur le marquis est bien généreux, mais...

— Mais?

— Mais à moins que ce soit par contrat de mariage?

— Par contrat de mariage... sans doute, et...

— Je crois, monsieur le marquis, que ma fille aimera mieux garder sa liberté et être reine au théâtre... que femme d'un grand seigneur, ce qui équivaut, entre nous soit dit, à l'esclavage.

— Quel mot avez-vous prononcé là, chère et belle dame?... Est-ce qu'un homme du monde, un homme comme moi, prendrait une femme comme votre divine Bella pour en faire une esclave? moi, moi le marquis de Chalmont, ajouta-t-il plus haut, chiffonnant avec coquetterie et fatuité le point d'Angleterre qui formait son jabot et ses manchettes, c'est impossible!

— Je n'ai pas voulu blesser monsieur le marquis, reprit madame Sadler, craignant d'avoir été trop loin, et pensant qu'il fallait se radoucir, je pourrai le présenter à ma fille, et il plaidera lui-même sa cause.

— J'ai hâte, en effet, d'être présenté à l'adorable princesse; pourtant j'oserai solliciter de vous une faveur, ma belle dame, reprit-il en posant délicatement un bouquet sur les genoux de madame Sadler, qui fut tellement troublée qu'elle en eut comme des vertiges. Cependant la présence d'esprit lui revint, et elle répondit gracieusement :

— En quoi puis-je vous servir, monsieur?

— Voici, ma toute belle et chère dame : soyez mon avocat auprès de votre fille, et plaidez pour moi.

— Je vous le promets, marquis, dit-elle en prenant le bouquet de la manière la plus adroite et la plus gracieuse; mais l'heure s'avance, et il faut que je rentre : cette chère enfant serait inquiète de moi.

— Je vais donc vous déposer à votre porte, chère dame, et attendre que vous me donniez avis de l'instant où elle daignera me recevoir.

— Je ferai en sorte que ce soit le plus tôt possible.

— Je vous en supplie.

Et la voiture se dirigea de nouveau vers la ville qu'elle avait quittée. Au détour d'une rue, madame Sadler pâlit soudain et pensa s'évanouir, lorsqu'elle aperçut un jeune seigneur arrêtant l'équipage, et prenant la main du marquis en lui disant :

— Eh! cher oncle, depuis quand êtes-vous à Dresde, que je ne vous ai point encore rencontré?... d'honneur, je suis ravi.

— Mais il y a un mois environ, chevalier ; pour moi, je vous croyais aux Antipodes. Venez me voir, maintenant je suis pressé.

— Oh! je comprends, dit malignement le jeune homme en posant un doigt mystérieux sur sa bouche, et en regardant à moitié madame Sadler, qui non-seulement s'était voilée, mais avait en outre mis son mouchoir sur son visage.

Le chevalier s'éloigna, et les chevaux partirent au grand trot pour regagner la *fisher gasse* (rue des Pêcheurs). Le marquis demanda obligeamment à madame Sadler si elle était indisposée. La pauvre femme avait vu la tête de Méduse : le neveu du marquis se trouvait justement le chevalier de Gricourt.

— En effet, une suffocation subite, répondit-elle, j'ai failli m'évanouir.

— Adieu, madame, croyez que je serai toujours heu-

reux de vous prouver tout l'attachement que je vous porte, à vous et à ce qui vous est cher.

En disant ces mots, il donna la main à la veuve, elle descendit de voiture après avoir salué profondément le marquis.

VI

NON ET OUI

— Je t'annonce une belle visite, mon ange, dit madame Sadler à sa fille en rentrant.

— C'est donc une visite que vous allez mettre aussi dans votre gâteau, chère maman, répondit Arabelle, car vous étiez allée chercher, ce me semble, un ingrédient quelconque pour parfaire votre œuvre de pâtisserie?

Et la jeune fille se mit à rire comme un enfant, comme on rit à son âge.

— Si ce gâteau est pour moi, chère madame, ajouta le professeur, je ne pourrai en manger, car j'ai les dents trop ébranlées; et si elles rencontraient d'aventure quelque caillou, elles s'éparpilleraient comme une volée d'oiseaux effrayés, et adieu la mâchoire du pauvre professeur Eysemann... Et il faut bien que je conserve mes vieilles ruines, pour ne pas épouvanter ma chère belle Bella.

— Vous faites beaucoup de frais d'esprit, mes bons amis, repartit la veuve; il n'est ici question ni d'oiseaux, ni de cailloux, mais d'un gâteau délicieux, et en outre d'une haute visite. Voyons d'abord le gâteau.

Et madame Sadler courut à la cuisine et en rapporta le gâteau le plus doré et le plus odorant du monde, qu'elle coupa en larges parts, en mettant une de côté pour son amie (ainsi qu'elle le disait) la chère madame Eysemann.

— Vous êtes un véritable cordon bleu, ma mère, dit Arabelle riant toujours ; mais la visite... la visite.

— Oui, chère madame Sadler, dites-nous vite quelle sera cette visite : je suis aussi curieux qu'une femme... Voilà déjà la sonnette qui vient de s'ébranler... Est-ce l'heure? dit en riant aussi le professeur.

— Non, c'est pour demain, et jusque-là, vous ne saurez rien, ni l'un ni l'autre.

Comme madame Sadler achevait ces mots, on vit entrer la femme du respectable professeur.

— Il faut bien que je vienne ici pour le voir, s'écria-t-elle, puisqu'il n'est plus jamais chez lui.

Et s'approchant affectueusement d'Arabelle, elle lui embrassa le front.

— Pourtant, voilà ma rivale, et je devrais mourir de jalousie, si elle n'était pas si charmante, si bonne, et surtout si je n'étais pas aussi vieille. Que voulez-vous, mes enfants? j'ai été jeune, j'ai eu une belle voix, et j'ai eu aussi mes triomphes. Tout cela passe, voyez-

vous, et il ne reste que le cœur... Je crois que celui de ma Bella est encore au-dessus de sa beauté, et de son talent... et certes, c'est beaucoup dire. Quand il reste du cœur, mon enfant, on est toujours aimée... D'ailleurs, il se survit à lui-même, comme le parfum qu'exhalent les pétales sèches d'une fleur.

— Que vous êtes bonne et aimable d'être venue, ma bonne amie! reprit Arabelle en embrassant madame Eysemann, justement ma mère allait vous envoyer du gâteau.

— Jalouse que tu es! s'écria le professeur en riant, tu ne saurais un instant me laisser courtiser mes amours.

Et il lui avança un siége auprès de lui.

— Non, auprès de moi, dit Arabelle.

— Non, auprès de moi, dit madame Sadler.

— Quel malheur de ne pouvoir se partager, mes bons amis! repartit l'aimable vieille, car il est si doux de se sentir aimée!... c'est toute la consolation des vieillards. Hélas! elle leur est refusée souvent.

— Ma chère madame Eysemann, je gagerais que vous avez été, que vous êtes poëte! s'écria Arabelle transportée: toutes vos phrases ont un cachet de sentiment poétique tout particulier.

— Vous avez deviné juste, mon amour; les ailes glacées du temps ont passé par là, et tout est mort, excepté mon cœur, comme je vous le disais.

— En vérité, moi je vous le dis, vous êtes tous peu aimables et d'un vandalisme désespérant à l'endroit de

mon gâteau, s'écria madame Sadler en frappant sur la table; vous faites de la quintessence de sentiment, et le plus alambiqué encore, et pas un, tout en avalant ce délicieux mets, ne me ferait la grâce d'un compliment... Allez, vous n'êtes que des ingrats... et c'est peine perdue que de travailler pour vous.

— Admirable... excellent... superfin... exquis, s'écrièrent-ils tous à la fois, encore un peu, s'il vous plaît...

— Ce n'est pas sans peine que je vous arrache ces compliments...

Et la maîtresse de la maison alla ouvrir une armoire, de laquelle elle tira une bouteille dont la taille élancée semblait annoncer le grand âge... et chacun but à la santé de tous, depuis Arabelle jusqu'à la faiseuse de gâteaux.

On annonça plusieurs personnes qui demandaient à être introduits; madame Eysemann et son mari s'en allèrent par une autre porte, tandis qu'Arabelle rentra dans sa chambre en disant à sa mère :

— Faites comme vous voudrez, pour moi, je suis malade.

Et elle s'enferma.

— Oh ! murmura la mère, à peine a-t-elle mis le pied sur les planches, que déjà elle a plus de caprices qu'une actrice vieillie sur la scène... Enfin, Dieu sait comment je vais m'en tirer... Faites entrer.

Et la servante fit entrer trois barons, un conseiller et un maître de chapelle honoraire.

— J'ai l'honneur de vous saluer, messieurs, dit-elle aux jeunes gens qui regardaient déjà, dans tous les coins du salon, où pouvait être la divine Bella.

— Et mademoiselle votre fille, serait-elle indisposée? dit enfin le plus hardi, après avoir retourné six fois sa badine entre ses doigts effilés.

— Non, grâce à Dieu! pour elle, pour moi et pour le public, qui a bien voulu l'applaudir. Elle est à sa répétition, et je vais la rejoindre.

Les visiteurs, pris à ce piége, sortirent en même temps que madame Sadler; et l'un d'eux, le conseiller aulique, lui offrit son bras jusqu'au théâtre, puis ils la saluèrent en lui demandant la permission de se présenter chez elle le lendemain.

— Demain? reprit la veuve, demain nous sommes engagées chez une princesse; mais après-demain. Encore une fois votre servante, messieurs.

Et elle disparut.

Puis après avoir attendu quelques minutes, elle sortit, convaincue que l'essaim de papillons était dispersé, et regagna la maison qu'elle occupait par des rues détournées.

Elle entra dans la chambre de sa fille, s'assit sur un fauteuil et éclata de rire. Arabelle la regarda d'un air étonné; lorsque sa mère lui eut raconté le moyen adroit qu'elle avait employé pour se débarrasser de ces messieurs, elle se prit à rire elle-même de bon cœur.

Le lendemain de grand matin, madame Sadler était

déjà levée et faisait tous ses efforts pour donner aux meubles et à l'appartement un lustre inaccoutumé. Ce que faisait la servante était mal fait, et elle lui reprenait à l'instant le balai des mains, prétendant qu'elle ne savait rien, pas même balayer. La pauvre fille pleurait, sans rien comprendre à ce caprice bourru de sa maîtresse.

— Mais qu'avez-vous donc, ma mère, aujourd'hui? s'écria enfin Arabelle, arrachée au sommeil par le bruit qui se faisait autour d'elle.

— Tu sais bien, Arabelle que j'attends une visite ce matin.

— Pour Dieu! dites-moi donc quelle est cette visite dont l'arrivée vous préoccupe tellement.

— C'est un grand personnage; et si tu veux me complaire, mignonne, tu mettras cette robe rose qui te sied si bien.

— Moi faire de la toilette le matin? Non, non, c'est impossible et du plus mauvais goût, à moins que vous ne veuilliez me nommer l'illustrissime attendu : alors, si c'est le grand sultan, l'empereur de Chine, ayant déjà franchi ses hautes murailles pour arriver jusqu'à moi, dont la renommée ne doit pas s'étendre encore beaucoup au-delà de la Friedevichtadt, une des trois villes qui composent Dresde la belle... que dis-je? la Renommée, qui a des ailes extrêmement larges, et parfois tout aussi menteuses que larges, parcourt bien des sphères en quelques minutes, et il ne serait donc pas

impossible que, dans son vol capricieux, elle se fût justement abattue sur le trône de l'empereur, et que le susdit empereur, épris et bouleversé de tout ce que cette folle lui aura murmuré à l'oreille, ne soit monté en croupe sur le rayon qui lui sert de Pégase, que tous deux ne soient débarqués à Dresde, uniquement et absolument pour me voir... Si c'est cela, c'est bien flatteur, et je ne pourrai résister à mettre le costume le plus propre à séduire l'empereur, mon futur mari. J'espère qu'il trouvera mes pieds assez petits, sans les emprisonner dans les étroites chaussures qui torturent ses femmes. D'abord, je ferai mes conditions, et puis, savez-vous, ma mère, que vous serez fière d'avoir pour fille une impératrice? Allons, parlez vite : est-ce un empereur? est-ce un roi? est-ce un sultan? N'est-ce qu'un prince? Si ce n'était qu'un duc... fi!

— Quel torrent de paroles !... Je l'ai toujours dit que tu avais trop d'esprit, ma fille, c'est un grand malheur, lorsque les enfants ont plus d'esprit que leurs pères, et qu'ils en savent plus long...

— Voyons, ne vous fâchez pas, reprit Arabelle d'un air caressant en embrassant sa mère, et répondez-moi... je suis curieuse. Tant mieux si j'ai de l'esprit : je saurai mieux vous aimer.

— Elle a toujours raison, cette petite fille! reprit madame Sadler apaisée; eh bien, mon amour, la visite que j'attends est celle d'un marquis, tout simplement.

Digitized by Google

— Un marquis! reprit Arabelle, en faisant une grimace dédaigneuse.

— Oui, ma fille, un marquis; il me semble que ce titre est assez sonore!

— Non, moi je veux un empereur ou rien du tout...

— Assez de plaisanteries, Arabelle; habille-toi... et prépare-toi à recevoir convenablement sa visite... tu m'entends? Je le veux!

— Mon Dieu, ma mère, vous n'avez jamais pris un pareil ton avec moi, et, avant de le connaître, je le déteste, votre marquis; je voudrais le voir bien loin!

— Le temps presse, et tu n'as plus que bien juste celui qu'il faut pour te préparer...

— Oh! si mon pauvre père vivait, reprit Arabelle pleurant, vous ne m'auriez jamais parlé ainsi, ma mère, lui qui était si bon pour moi! lui qui m'aimait tant!

— Votre père était un sot qui s'est laissé ruiner... et qui vous a beaucoup trop gâtée... voilà tout... S'il m'eût écoutée, nous roulerions carrosse à l'heure qu'il est...

— Madame, madame, n'insultez pas la mémoire de mon père, au nom du ciel! reprit Arabelle pâle d'émotion; quoique je ne fusse qu'un enfant à cette époque désastreuse, j'ai su, et je sais beaucoup plus de choses que vous ne vous l'imaginez... Et si je voulais parler...

— Que savez-vous, petite-fille, reprit madame Sadler, tremblante de colère et d'inquiétude.

— Je ne saurai rien, madame, pas plus que je ne l'ai laissé paraître jusqu'à présent, si vous êtes pour moi... ce que vous avez bien voulu être... Je ne suis plus un enfant.

— Voyons, faisons la paix, dit la veuve; viens m'embrasser et habille-toi.

— Je le ferai pour vous obéir, ma mère; mais, je vous le déclare, bien à contre cœur.

— Comment, comment à contre cœur! s'écria le professeur en entrant. Qui donc est assez osé pour contrarier ma chère Bella? Je voudrais bien le connaître... je...

— Je vais vous expliquer ce dont il s'agit, monsieur Eysemann, dit la mère.

— Je suis bien malheureuse, monsieur Eysemann, dit la fille en levant au ciel ses beaux yeux encore humides de larmes.

— Voyons, mon enfant, calmez-vous, je vais arranger tout cela, et vous me promettez de suivre mes conseils.

— Nous le promettons, répondirent-elles toutes les deux au même instant.

Puis, M. Eysemann ayant été initié au sujet de la querelle, finit par rendre cet arrêt.

— Écoutez-moi bien. D'abord, madame Sadler, vous avez parlé trop durement à votre fille; un vieux proverbe dit qu'on ne peut pas prendre des mouches avec du vinaigre.

Digitized by Google

— C'est possible, reprit la veuve... de plus en plus adoucie.

— Ensuite, Arabelle, vous avez eu tort de ne point complaire à votre mère, en faisant une toilette pour cette visite à laquelle elle tient.

— Mais, cher maître, moi je n'y tiens pas.

— Allons, mon enfant, qu'est-ce que cela vous coûte? Ce marquis, en supposant qu'il soit amoureux de vous, puisqu'il se présente si honnêtement, n'a probablement aucune mauvaise intention. Voyez-le, entendez-le, cela ne vous engage à rien; vous êtes et vous resterez toujours votre maîtresse. Quelques instants de complaisance; une robe au lieu d'une autre... et puis tout sera fini.

— Je vous cède, mon bien cher maître, mais à une condition.

— Laquelle? ma Bella.

— C'est que vous resterez dans l'appartement : cela me rassurera, comme au théâtre, votre présence que je sentais là, tout près de moi, m'a donné du courage. D'ailleurs, si vous voulez que je vous avoue la vérité, je ne sais pourquoi, mais j'ai peur de ce marquis. Il me semble que sa visite me portera malheur! Tenez, voyez comme je tremble.

— C'est vrai, mignonne, dit le professeur en lui tâtant la main; remettez-vous, ma tourterelle.

— Viens, ma fille, viens que je t'habille.

— Non, merci, ma mère, restez là pour recevoir votre visite; Georgette me suffira.

Arabelle passa dans son cabinet et revint quelques minutes après, changée de visage comme de costume.

— Oh! mon Dieu! on a sonné, dit-elle, et cela va être ce détestable marquis, j'en suis sûre.

En effet, Georgette annonça à haute voix : monsieur le marquis de Chalmont; Arabelle trembla, et se réfugia près de son piano comme pour y feuilleter de la musique, elle ne détourna même pas la tête.

Pourtant après les révérences d'usage, madame Sadler appela sa fille qui s'approcha pâle et sérieuse, et qui salua le marquis, lorsqu'elle entendit sa mère lui dire:

— J'ai l'honneur de vous présenter ma fille, monsieur le marquis.

— Toujours belle comme le soir où j'ai eu l'honneur de vous voir, et toujours divine comme lorsque je vous ai entendue, dit le marquis avec emphase et satisfaction, appuyant sur chacun de ces mots.

— Monsieur le marquis est trop bon, dit Arabelle en dissimulant assez mal son expression moqueuse.

Puis, elle toisa ce marquis du haut en bas, et il lui sembla aussi vieux que laid, aussi laid que ridicule. Il était coiffé en ailes de pigeon, parfaitement poudrées, et le reste de ses cheveux blancs emprisonnés dans une large bourse noire. Un nez pointu, des lèvres minces et rentrées, surtout à cause des dents qui lui man-

quaient, un menton en avant et des petits yeux fauves et renfoncés, complétaient l'ensemble de son visage. Quant à son corps, il était maigre, fluet et un tant soit peu voûté; mais cela s'apercevait à peine, appuyé gracieusement qu'il était sur une canne, à la poignée enrichie de rubis et d'émeraudes; un habit de velours nacarat et brodé en or le couvrait; une dentelle entourait son col, sa poitrine et ses poignets; une culotte de satin bleu de ciel, attachée sous le genou par des boucles en or; des bas de soie blancs et des souliers à boucles, formaient son costume. Tout cet ensemble déplut parfaitement à Arabelle, elle se dit :

— Mon pressentiment ne m'avait pas trompée... Cet homme ne peut être bon... Dieu veuille qu'il n'ait aucune influence sur ma destinée... elle serait aussi triste que malfaisante.

Le marquis était donc jugé, c'était irrévocable.

— Oserais-je vous prier, mademoiselle, de me chanter quelque chose, dit de nouveau le marquis qui s'était laissé intimider par le regard scrutateur de la jeune fille.

— Je suis désolée de vous refuser, monsieur le marquis, mais je ne puis et ne dois chanter devant personne.

— Pourtant, ma fille, interrompit madame Sadler... en jetant un coup-d'œil significatif sur Arabelle.

— Monsieur Eysemann, mon professeur, pourra vous dire, monsieur, que cela m'est absolument défendu.

— C'est parfaitement vrai, noble marquis, ajouta le vieux professeur d'un air piteux, et entrant admirablement dans le rôle que lui avait tracé son élève.

Puis, comprenant qu'il était de trop, il passa dans la pièce voisine, et M. de Chalmont fut enchanté d'avoir un moment de liberté pour s'expliquer enfin.

— Je compte donner une fête dans quelques jours, reprit-il.

Et s'adressant à Arabelle :

— J'espère, charmante divinité, que vous voudrez bien me faire l'honneur d'y assister, et celui de vous y faire entendre.

— Vous me voyez confuse, monsieur, répondit la malicieuse jeune fille ; mais l'un est tout aussi impossible que l'autre, ces directeurs sont d'un rigorisme désespérant.

Madame Sadler lançait en vain des regards furieux à sa fille ; celle-ci n'avait pas l'air de s'en apercevoir.

Le pauvre marquis, dont la rhétorique et l'éloquence n'avaient jamais pu arriver à un degré très éminent, se sentait fort découragé de ces échecs successifs ; pourtant, il fixa les beaux yeux de la cantatrice, pour essayer d'y puiser une nouvelle force, et il recommença ainsi :

— Madame votre mère vous a dit, je suppose, belle entre toutes les belles, que...

— Ma mère m'a dit, monsieur le marquis, que nous aurions l'honneur de votre visite ce matin.

— Je suppose qu'elle vous en a expliqué les motifs?

— Pas un mot, monsieur le marquis; mais une visite doit-elle donc toujours avoir des motifs?

Monsieur de Chalmont regarda madame Sadler, comme pour la prier de lui venir en aide, et celle-ci, assez embarrassée elle-même, ne savait comment aborder ce sujet épineux.

— Monsieur le marquis, reprit la mère, vous vous expliquerez beaucoup mieux que moi; on est, dit-on, bien meilleur avocat de sa propre cause que de celle d'un autre.

— Eh bien, adorable Bella, sans aucun autre détour, je vais vous avouer que je suis passionnément amoureux de vous...

— Vous, monsieur, interrompit la jeune fille de l'air le plus moqueur et le plus incrédule qui se pût trouver.

— Oui, moi; je le vois bien, vous regardez mes cheveux blanchis par l'âge, mais ne vous effarouchez pas de cet extérieur, il cache un cœur plus ardent, plus épris que ceux de nos jeunes seigneurs, blasés sur toutes les affections avant de les avoir éprouvées.

— Que voulez-vous que je fasse de votre amour, monsieur? reprit Arabelle avec un calme et un aplomb désespérants.

— Mais ce qu'en fait une jeune fille; vous êtes si belle, si jeune... Seule avec madame votre mère, tant de déceptions, d'ennuis vous attendent... c'est une po-

sition si difficile... on a besoin d'un protecteur... d'un appui.

— Permettez, monsieur le marquis, que je vous explique ma position, que vous ne comprenez pas du tout; c'est très-simple, ayant toujours vécu à la cour, vous ne pouvez vous faire une idée d'une carrière artistique. Il n'y a de difficile, dans cette vie, que le talent à acquérir; mais, du moment qu'on est sûr du sien (et, sans vanité, le public m'a appris à n'en pas douter, vous le savez vous-même), on n'a besoin d'aucun autre protecteur... Ce talent, la puissance qu'il vous donne sur la foule, l'assurance d'une belle fortune, vous servent d'appui, sans aucun secours étranger, et il n'y a rien de plus noble au monde que de devoir sa position à soi-même... La vie d'artiste... est une vie de liberté... d'indépendance... La vôtre... grands seigneurs, est un esclavage... Non... malgré votre rang... malgré votre richesse, je ne changerais pas, non, monsieur le marquis!

En parlant ainsi du bonheur, de la gloire, de la liberté d'un artiste, Arabelle, rayonnant alors d'une autre beauté, apparut au marquis, sous ce nouveau prisme, bien plus séduisante encore. Il reprit, tandis que madame Sadler, n'osant rien dire, mais brûlant de parler, allait et venait comme si elle eût été piquée de quelque reptile vénimeux :

— Ma perle de grâces et de délices, croyez-vous qu'on puisse résister à tant de charmes?...

— Alors, c'est donc pour vous que vous m'aimez, monsieur le marquis, et non pour moi?... Prenez garde, ceci sent l'égoïsme d'une lieue. Il faut être conséquent avec soi-même, un protecteur ne saurait être égoïste. Je suis terrible en fait de raisonnements.

Madame Sadler se disait : où cette petite fille va-t-elle chercher ce qu'elle dit? Et le professeur qui, dans l'autre pièce, entendait quelques mots de cette conversation, s'écriait :

— Admirable! Cette enfant est un trésor d'esprit comme de talent! ce vieux marquis s'imagine que j'aurai formé un pareil sujet pour lui? Dieu nous en garde tous, elle d'abord, et moi ensuite!

— Quoique vous soyez d'une pureté aussi angélique que vos traits, enchanteresse Bella, reprit le marquis s'enhardissant, vous savez fort bien, qu'en outre du mot protecteur et soutien, il en est de plus doux que je réclame, et d'où les deux autres découlent ordinairement... Puisque vous paraissez décidée à ne pas vouloir me comprendre, il faut que je le prononce... eh bien, c'est celui d'un ami... d'un ami qui met son cœur et toute sa fortune à vos pieds...

Et le marquis s'était en effet agenouillé devant Arabelle.

— Relevez-vous, marquis, reprit la jeune fille avec une dignité imposante, relevez-vous de grâce, il était inutile de fléchir le genou pour m'offrir une honte... vos grands mots de protecteur et de soutien n'étaient

que pour mieux couvrir la souillure dont vous vouliez me flétrir!... Je l'avais bien dit... que je ne voudrais pas changer avec vous, mais maintenant j'ajoute que je ne voudrais pas changer d'âme... puisque mon âme d'artiste est noble, pure et fière! et que la vôtre s'est probablement gangrenée au contact de la cour; j'avais entendu dire déjà que la cour était corrompue, mais vous venez de m'en donner une irréfragable preuve... Je vous plains, monsieur le marquis de Chalmont, et je regrette que vous me forciez de vous dire que cette visite, dont vous avez daigné nous honorer aujourd'hui, ajouta-t-elle en regardant sa mère... doit être la dernière.

Et lui faisant une prompte révérence, elle s'éloigna pour rejoindre M. Eysemann.

Madame Sadler et le marquis restèrent pétrifiés..

Monsieur de Chalmont lui dit en s'éloignant :

— Je vais réfléchir, demain venez me voir, ma belle dame.

— A quelle heure?

— A neuf heures. Et il partit.

VII

UNE SOIRÉE AU PALAIS

— Mon bien cher maître, si vous saviez ce qui vient de m'arriver, dit Arabelle en rejoignant son professeur.

— Je sais, mon enfant, j'ai tout entendu... pauvre mignonne...

— J'ai besoin d'air, j'étouffe... Voulez-vous m'accompagner. Sortons, je vous en supplie.

— Très-volontiers; je suis tout à vous.

— Prévenez, je vous en prie, ma mère que nous allons ensemble au théâtre pour causer avec le directeur; il me serait impossible de la voir en ce moment où je viens d'être si cruellement froissée.

Arabelle mit son chapeau recouvert d'un long voile, une mante grise, puis elle attendit le professeur sur l'escalier, et tous deux furent bientôt dans les rues de Dresde.

— Voyons, cher monsieur Eysemann, conduisez-moi; car voilà longtemps que j'habite cette ville, mais comme j'y ai presque toujours vécu en prisonnière, je ne connais rien de ses curiosités, et comme artiste, j'ai besoin de m'initier à tous les chefs-d'œuvre de l'art sous quelque forme qu'ils se présentent; et bien que je ne

sois ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, je n'en admirerai pas moins avec toute mon âme ces merveilles qui fourmillent ici, m'a-t-on dit.

— Oh! bien volontiers, promenons-nous donc tous les deux, cela nous fera oublier nos chagrins.

Il la conduisit à quelques monuments qu'elle admira.

Le professeur et sa chère élève firent ensuite leur repas sous un bosquet aux bains de Lincke, ne s'apercevant pas que, depuis longtemps, ils étaient suivis par plusieurs jeunes gens, ayant l'air d'appartenir à la haute classe de la société. Depuis si longtemps Arabelle vivait comme emprisonnée dans une cage, qu'elle était aussi joyeuse que l'oiseau qui recouvre sa liberté, et ses poumons aspiraient l'air avec un bonheur indicible. M. Eysemann s'imaginait ne l'avoir jamais vue si belle qu'avec cette animation donnée par le plaisir et la marche.

Un jeune homme, ou plus hardi, ou plus impertinent que les autres, vint s'assoir positivement en face d'elle, et, tout en ayant l'air de manger, la fixa d'une manière qui finit par la faire rougir et l'embarrassa tellement, qu'elle se leva, et dit à son maître qu'elle voulait partir; le digne homme n'avait rien vu de tout cela.

Il la suivit donc, ne voulant que lui être agréable. En rentrant dans la ville neuve, et traversant un magnifique pont, Arabelle s'arrêta extasiée du point de vue ravissant dont on jouissait sur ce pont; car Dresde est bâtie dans une délicieuse vallée arrosée par l'Elbe, au-

quel venait se joindre la Weisseritz, et c'est juste à ce confluent qu'est bâtie la Friederischtadt, la vieille ville (Ostra).

Elle restait, oublieuse de tout, la tête appuyée sur le parapet; il lui semblait éprouver un bien-être extrême à voir couler l'eau. Il lui semblait que chacun de ces flots courait sur son cœur et venait en calmer les émotions pénibles... Comme elle retournait pour faire part de ses sensations à son professeur, elle aperçut les mêmes jeunes gens, et fut tellement contrariée, qu'elle désira rentrer.

— Que n'allons-nous voir madame Eysemann? dit-elle tout d'un coup; une autre idée lui ayant traversé la tête.

— Volontiers, ma Bella ; cette chère femme va être aussi étonnée que ravie de notre visite.

En effet, lorsque la femme du professeur vit entrer son mari accompagné d'Arabelle, elle jeta un cri de surprise et de plaisir, et courut à leur rencontre, en les embrassant tous les deux.

— Quelle est donc la brise charmante qui vous a poussés par ici, mes beaux aventuriers? s'écria madame Eysemann essoufflée de joie.

— C'est tout simplement un aimant, ma digne amie, reprit Arabelle avec son air caressant et enchanteur.

— Que peut-il sortir d'une bouche aussi gracieuse que des choses gracieuses elles-mêmes, ajouta la vieille femme.

Digitized by Google

— Eh bien ! tu n'es donc pas jalouse, Maria? lui dit son mari en riant.

— Jalouse de cet ange que je regarde aussi comme ma fille? Oh! non, non, je voudrais qu'elle fût toujours avec nous! Pourquoi le ciel m'a-t-il refusé un pareil bonheur?

— Et moi, comme je serais heureuse d'avoir une pareille mère! dit Arabelle en soupirant, et en regardant son maître.

Puis elle reprit :

— Ma bien chère et digne madame Eysemann, je viens vous chercher et vous emmener à la maison pour toute la journée! Vous ne me refuserez pas...

— Qui donc pourrait vous refuser, ma chère petite? allez, je vous suis.

— Non, non, je veux vous attendre, reprit la belle actrice; allez nous annoncer à ma mère, mon bon, mon excellent maître.

Celui-ci obéit à son élève bien aimée; mais il eut à peine fait cinquante pas, qu'il fut arrêté au coin de Kintogœstun (ruelle de l'Église), par un de ces jeunes gens qui déjà l'avaient suivi aux bains de Lincke, et celui-ci, ôtant respectueusement son chapeau :

— N'est-ce point au célèbre compositeur Jean Eysemann que j'ai l'honneur de parler?

— Lui-même, monsieur, reprit le musicien en rendant le salut.

— N'est-ce point avec votre élève, la débutante, la

ravissante Bella, que vous étiez il y a quelques minutes?

— C'est parfaitement vrai, monsieur. Oh! voilà déjà les courbettes que j'avais prévues à cause de cette jeune fille, se dit le professeur en lui-même.

Et que puis-je pour votre service? ajouta-t-il tout haut.

— Vous pourriez me donner quelques renseignements que j'ai été chargé de prendre par l'électeur lui-même sur cette jeune fille?

— Et comment cela?

— Voilà ce dont il s'agit. L'électeur a entendu parler des débuts de cette nouvelle merveille, il serait très désireux de la voir et de l'entendre, et pourtant il voudrait que cela n'eût point d'appareil.

— Je ne comprends pas bien, monsieur; je vous demande pardon.

— Il faudrait, par exemple, que, préparée comme pour aller au théâtre, vous l'amenassiez seulement au palais, où il veut faire une surprise à toute sa cour.

— Cela me semble impossible... elle est si farouche... surtout dans ce moment.

— Vous comprenez, monsieur Eysemann, que c'est une faveur immense pour votre élève, que d'être appelée à la cour; faveur dont l'honneur rejaillit sur vous... Tenez, je viens d'aviser un moyen facile.

— J'écoute, monsieur.

— Vous la conduirez chez vous comme elle y est dans ce moment.

— Très-bien.

— Vous y ferez apporter un costume, celui du premier acte de l'opéra; vous prétexterez que c'est le directeur qui veut l'entendre de nouveau, mais chez vous, et non pas au théâtre; je viendrai avec une des voitures de la cour, une voiture simple, sans armes; je vous attends à votre porte; vous descendez, et je vous introduis au palais par les appartements secrets.

Le professeur ne répondait pas.

Le jeune homme, habile diplomate, ajouta :

— Je crois même que l'électeur désire cette occasion toute particulière pour offrir une récompense à votre talent... une décoration, ajouta-t-il plus bas.

Au mot décoration, le professeur pâlit et rougit tour à tour, et resta pendant quelques minutes sans pouvoir sortir un son de son gosier : le jeune courtisan avait touché juste.

Enfin, il répondit:

— Je ferai tous mes efforts, monsieur, pour que cela réussisse, et le plus tôt possible.

— Oh! le plus tôt n'est pas suffisant, monsieur; il faudrait que ce pût être pour ce soir. Que ne retournez-vous chez vous tout de suite, pour préparer votre écolière? C'est ce qu'il y a de mieux à faire. Du reste, je m'en rapporte à votre tact et à votre intelligence comme à votre talent. Sans adieu donc, mon célèbre maëstro;

ce soir, vers neuf heures et même avant, je vous attendrai dans la voiture à votre porte.

Et le jeune homme, ayant serré cordialement et gracieusement la main du professeur, s'éloigna.

M. Eysemann, un peu abasourdi, resta d'abord à la même place, puis il reprit sa course pour retourner chez lui, où on fut étonné de le voir rentrer au bout de quelques instants. Il aima mieux raconter la vérité, sachant bien qu'Arabelle ne lui pardonnerait jamais de l'avoir trompée, et les deux femmes restèrent stupéfaites.

— Eh bien, qu'en dites-vous, mon amour? demanda la femme du professeur.

— Je dis, mes bons amis, qu'il serait aussi impertinent que maladroit, et même presque impossible de se refuser au désir d'un prince, qui équivaut presque à un ordre.

— C'est à merveille, ma perle! et je vais en toute hâte quérir madame Sadler et la robe de satin blanc.

Tout se fit ainsi qu'ils l'avaient concerté, et dans leur grande parure tous les deux, le soir étant venu, le jeune courtisan introduisait le professeur et la cantatrice par les petits appartements.

L'électeur, prévenu, fut dans une espèce de salle d'attente au-devant d'Arabelle, la prit gracieusement par la main et l'introduisit lui-même au milieu de son cercle en disant à l'électrice :

— Madame, je vous ai ménagé la surprise d'entendre

ce soir la divine princesse Armide, qui a électrisé notre bonne ville de Dresde, depuis le soir où elle a fait son début au théâtre.

Arabelle entra noblement et timidement à la fois, escortée de son inséparable ami le professeur. Elle fut pourtant éblouie de la richesse des appartements et des personnages de la cour.

Les hommes se rangèrent en haie pour laisser passer cette merveille ; rougissant sous leurs compliments et leurs galanteries, tandis que les femmes se levèrent, allèrent à elle pour la féliciter et la mettre un peu à son aise, cette pauvre enfant si jeune, si belle et si étonnée de se trouver tout d'un coup au milieu d'un pareil monde.

L'électeur fit apporter des rafraîchissements, et lorsque Arabelle lui parut tout à fait familiarisée, il la supplia de vouloir bien chanter, tandis que son excellent professeur serait à côté d'elle, ajouta-t-il en prenant le compositeur par la main, pour que lui et son élève s'approchassent du piano.

Arabelle s'inclina en signe de soumission et de consentement, et, choisit les morceaux qu'elle croyait le plus propres à plaire. Son succès fut à la cour aussi délirant et plus flatteur encore. Les dames vinrent à elle pour l'embrasser, et plusieurs d'entre elles détachèrent, les unes leurs bracelets, d'autres leurs colliers, pour les offrir à cette adorable cantatrice. Les hommes étaient transportés; c'était une ivresse géné-

Digitized by Google

rale, et ceux qui avaient causé avec elle restaient tout aussi émerveillés de son esprit, de sa distinction, de la convenance parfaite avec laquelle elle savait se conduire dans le monde, elle qui avait toujours été comme dans une chrysalide.

Jamais enthousiasme ne fut porté si loin : madame l'électrice, la princesse Marie-Anne, la princesse Elisabeth, le prince Charles, le duc de Courlande, lui adressèrent en particulier des compliments les plus flatteurs. Elle était rayonnante de bonheur, de beauté, et, en outre, de cette beauté surnaturelle que donne un véritable talent justement apprécié : c'était comme une flamme qui rayonnait autour d'elle et l'embellissait de ses reflets prismatiques.

Enfin, lorsque les premiers cris furent un peu apaisés et qu'on commença à s'entendre, l'électeur prit la parole et dit à haute voix :

— Ayant toute la cour pour témoin, je prie la charmante Bella de recevoir ce présent, en mon nom et celui de l'électrice, comme un faible témoignage de notre extrême satisfaction.

Et un chambellan déposa près d'Arabelle un riche coffre en écaille incrustée d'or, contenant deux belles parures dignes de celles de la lampe merveilleuse : l'une en émeraudes et l'autre en saphirs; à l'instant même, comme des enfants jouant à la poupée, chacun voulut essayer l'effet de son offrande sur le cou d'al-

bâtre de la jeune fille. Tout lui seyait à ravir; pourtant elle désira garder sur elle les saphirs.

— Tant mieux! dit l'électrice, les saphirs viennent de moi.

Elle remercia toute la cour avec une grâce, une aisance parfaites; personne ne pouvait comprendre un pareil prodige.

Puis enfin l'électeur, prenant M. Eysemann par la main, et l'introduisant au milieu du cercle qui se formait de lui-même autour d'Arabelle :

— A vous donc maintenant, mon cher et digne monsieur Eysemann! Dès aujourd'hui je vous nomme maître de la musique de notre chapelle, et je regrette de n'avoir pas trouvé plus tôt une occasion favorable pour vous décorer de notre grand ordre de Saint-Étienne.

Il détacha une décoration de son habit et l'attacha lui-même à celui de M. Eysemann, qui fléchit un genou, mais le prince le releva à l'instant. En le présentant à toute sa cour sous son nouveau titre :

— Voici Jean Eysemann, mon maître de chapelle, et l'un des compositeurs et professeurs les plus distingués.

Et chacun félicita le professeur, qui lui-même avait presque perdu la tête; on prétend qu'il fut comme fou pendant quelques jours.

L'heure s'avançant, le professeur et l'élève partirent, accompagnés par le même seigneur.

A leur retour au domicile du maestro, ils racontèrent

tout aux deux dames, lorsque, s'étant approché de la lumière douteuse de la lampe, M. Eysemann fit voir à sa femme sa décoration, elle faillit en mourir de joie.

— C'est pourtant à cet ange que je dois cela ! ajouta-t-il.

— Et moi, à qui dois-je mon talent? c'est à vous, mon excellent maître.

Madame Sadler ne pouvait se lasser d'admirer les saphirs et les émeraudes, la richesse du coffre, qui, en outre, contenait une grande quantité de pièces d'or dans un double fond que sut y découvrir cette femme, qui ne voyait au monde que l'argent. Pourtant sa vanité était extrêmement flattée de penser que sa fille avait été à la cour, et en avait été accueillie d'une manière aussi flatteuse.

— Quand je le répète, s'écria le professeur, que c'est elle l'astre, le véritable, le seul astre dont les rayons vinrent illuminer mon ciel près de s'obscurcir tout à fait.

M. et madame Eysemann couvrirent de baisers et de larmes d'attendrissement et de reconnaissance le visage jeune et rose d'Arabelle, qui elle-même était vivement émue et fatiguée. Malgré son âge et l'heure avancée, le maître voulut reconduire chez elles ses amies, et ils se quittèrent avec leur mot accoutumé :

— A demain.

VIII.

—

Madame Sadler faisait raconter encore à sa fille, le lendemain dans la matinée, tous les détails de cette brillante soirée passée au palais, et les toilettes de toutes les princesses et grandes dames, lorsque la porte s'ouvrit et que, sans avoir voulu être annoncé, elles virent entrer le marquis de Chalmont.

Arabelle irritée se leva et voulait quitter la chambre; le marquis lui barra le passage, et, joignant les mains, lui dit :

— Au nom du ciel, écoutez-moi, mademoiselle.

— Que pouvez-vous avoir à me dire encore, monsieur? moi, j'ai tout dit hier.

— Un seul instant d'audience.

— Monsieur, laissez-moi partir.

— Écoute au moins ce que veut te dire M. le marquis, Bella...

Elle s'arrêta silencieuse et se croisa les bras.

— J'ai réfléchi depuis hier, ma bien chère demoiselle, qu'en effet j'ai dû vous blesser, vous la pureté, la candeur même!... mais... à tout péché miséricorde... Je vous aime tant!... que Dieu a dit qu'il serait pardonné à ceux qui auraient beaucoup aimé...

— Ensuite, monsieur, je sais cela.

— Vous avez bien fait de refuser l'offre que je vous faisais, ce n'était qu'une épreuve de votre vertu dont je suis parfaitement sûr maintenant... Pardonnez-moi encore... ce n'est point un amant que je vous viens offrir aujourd'hui... c'est mon nom, ma main et ma fortune...

Il s'arrêta pour voir l'effet qu'il produisait.

— Je suis très-honorée, monsieur le marquis, j'y réfléchirai.

Elle lui fit une révérence et elle s'éloigna pour retourner dans sa chambre, où elle s'enferma.

Puis, lorsqu'elle pensa qu'il s'était écoulé assez de temps pour que le marquis fût parti, elle sortit de sa retraite et fut se remettre à son piano et chanta de nouveaux morceaux. Elle devait se faire entendre le jour suivant chez une des princesses, et elle tenait à choisir une cantate de la composition de son maître chéri.

— Bien, bien, ma tourterelle, s'écria-t-il en entrant; qu'un musicien est heureux de s'entendre exécuter par vous!

— Ah! vous étiez là, bon maître? Je n'en savais rien.

Madame Sadler, qui, seule, n'avait point osé parler à sa fille, s'étaya du renfort de M. Eysemann, et le prenant pour juge :

— Ne pensez-vous pas, lui dit-elle, excellent ami, qu'Arabelle serait aussi folle qu'inconséquente de refuser de devenir marquise de Chalmont?

Digitized by Google

— Quoi, est-ce qu'il l'a réellement demandée? répliqua le professeur.

— Oui, très-formellement, et au lieu de répondre tout de suite et convenablement, ma fille a voulu réfléchir, comme si on devait avoir besoin de réflexions pour de semblables propositions.

— Je vous demanderai à présent la permission de parler, ma mère. On a toujours besoin de réflexions lorsqu'il s'agit de son avenir; un mariage est une chose fort sérieuse, qui m'effraye horriblement, surtout quand on m'offre pour mari un homme qui m'inspire la plus grande aversion; qu'en pensez-vous, cher monsieur Eysemann, puisque ma mère vous a pris pour juge dans cette question?

— Je pense qu'il serait sans doute plus honorable d'avoir un rang et une fortune assurés;... mais d'un autre côté, si vous éprouviez une répulsion pour le marquis, ce serait affreux.

— Oui, c'est très-bien, mais il faut savoir se vaincre pour son intérêt, reprit madame Sadler.

— D'ailleurs, ajouta Arabelle, quel besoin ai-je donc de titre et de fortune? Ma fortune n'est-elle pas dans mon talent? mon titre n'est-il point assez beau, artiste? et comptez-vous pour rien cette liberté, la déesse à laquelle j'offrirai mon encens! On voit aisément que ma mère n'a jamais rien compris au bonheur, au charme inhérents à la vie d'artiste.

— Il est très-vrai que madame Sadler est incompé-

tente sur cette matière, appuya le professeur un peu embarrassé, mais cependant toujours disposé à donner raison à son élève bien-aimée; oui, vous ignorez toute la poésie attachée à cette vie libre : chaque murmure de la nature est une ravissante harmonie, dont nous ne sommes que d'imparfaits échos; on aspire une mélodie dans chaque bouffée d'air embaumé, puis on la rend aux bois, aux plaines, aux vallées, aux ruisseaux; chargée d'une attraction nouvelle, elle se perd aux échos des forêts pour revenir bientôt à nous avec des sons plus divins encore; car la musique a sa métempsycose comme les fleurs. Je crois avoir écrit quelque chose là-dessus.

— O mon digne ami! s'écria Arabelle transportée, comme vous sentez, comme vous vous exprimez, comme elle a dû être heureuse avec vous, votre compagne si parfaitement bonne! Oh! vous me les lirez ces pages par vous écrites... Tout ce que vous dites, voyez-vous, je l'ai senti et pensé; car j'ai beaucoup senti et beaucoup pensé. Tout ce qui est du domaine artistique m'a été soufflé par une intuition que je ne puis comprendre;... mais je sais parce que je sens,... et bien que je ne sois pas peintre, je sens toutes les lignes et toutes les beautés de la peinture et de la sculpture, je sens l'art.

Une fois qu'Arabelle était entrée dans sa sphère, alors on eût dit que des ailes devaient lui être attachées derrière ses épaules rondes et polies, et l'emporter bien

loin de ce monde qui veut rabaisser à son niveau les nobles élans, les ardentes inspirations entachées, selon lui, de ridicule et de folie, parce que son âme et son intelligence étroites ne peuvent s'élever jusqu'à cette région où il veut porter ses yeux profanes.

— Vous changez toute la thèse, dit madame Sadler, qui détestait le ciel éternel des artistes dont elle entendait toujours parler, et où elle n'avait pu entrer une seule fois; commençons donc par analyser cette belle vie d'artiste : supposons un instant (et le cas peut échoir chaque jour), que cette belle, cette admirable, cette incomparable voix que possède ma fille disparaisse emportée par un rhume ou tout autre maladie de poitrine, eh bien, que deviendraient alors l'avenir et la fortune d'Arabelle? répondez-moi.

— Que cela n'est pas probable, que j'aurais pu économiser assez pour vivre heureuse et tranquille, et même être utile à ma mère en lui rendant une partie de ce qu'elle a fait pour moi jusqu'à présent.

— D'ailleurs, ajouta le professeur, est-ce que vous manqueriez jamais de rien? est-ce que je ne suis pas là, moi? Écoutez, madame Sadler, je ne voulais point vous le dire, mais puisque la circonstance m'y force, je dois vous le déclarer : il y a longtemps que mes dispositions sont faites; à mon âge, c'est plus prudent. Eh bien, j'ai institué Arabelle mon unique héritière. Chut!... laissez-moi finir.

Je n'ai pas d'enfants, je n'ai jamais eu ce bonheur;

Digitized by Google

ma digne femme et moi nous en avons souvent pleuré, mais nous n'aurions jamais pu espérer un être si accompli que l'est votre fille. Cette enfant angélique, nous l'avons d'abord adoptée dans notre cœur, puis nous l'avons ensuite adoptée formellement et légalement.

Et monsieur Eysemann donna un baiser de père sur le front pur d'Arabelle qui, émue, lui serrait les mains presque convulsivement.

— Laissez-moi finir, mes enfants, reprit le professeur; comme les gens de talent ne sont point exempts d'avoir un esprit faible, j'ai toujours eu idée que je mourrais d'une mort violente, rapide et inattendue; alors, depuis que ce papier est fait, je l'ai constamment porté sur moi, et le voici, dit-il, en ouvrant son portefeuille et remettant à son élève un paquet large et cacheté. Maintenant, gardez-le, il est à vous, ma fille chérie! Je suis assez riche pour que cette donation vous mette dans une honnête aisance, vous et votre mère; vous voyez, madame Sadler, que votre fille peut braver ou attendre les maladies.

— En vérité, mon cher monsieur Eysemann, je suis confuse, dit la veuve... mais...

— Et moi, mon bon père, mon bien cher maître, je suis si pénétrée que je ne puis parler... Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que j'accepte et vous remercie avec un cœur de fille! Oh! oui! je vous aime tous deux comme si... et elle s'arrêta... Dieu me fasse la grâce de ne décacheter ce papier que dans de longues,

bien longues années! que je puisse vous aimer encore longtemps, vous et ma chère madame Eysemann.

Arabelle fut enfermer précieusement ce dépôt sacré, et revint plus tendre et plus caressante auprès de M. Eysemann, elle s'aperçut que sa mère était jalouse de cette affection, et elle lui dit alors :

— Ma bonne mère, je vous aimerai mille fois mieux ou du moins je vous le prouverai davantage si vous voulez ne plus jamais me parler du marquis.

— Tu dois, il me semble m'aimer sans condition, ma fille, et je ne te promettrai jamais de ne pas parler de ce mariage, car en dépit de tous vos raisonnements, plus j'y songe, et plus je trouve qu'il serait honorable et convenable de s'unir à un homme d'un pareil rang... et d'une pareille fortune.

— Mais vous oubliez donc, ma mère, quelle distance nous sépare? J'ai seize ans, et il en a soixante! Cela ne vous effraie pas de donner votre fille à un homme si vieux, si laid, et d'une tournure si ridicule?

— Oh! qu'est-ce que cela fait? Il est riche et il est marquis, reprit madame Sadler.

— Je ne puis l'aimer, moi; si je dois pleurer chaque jour ma fortune et mon titre, serez-vous donc heureuse de me voir pleurer ?

— Mon Dieu, tu t'y feras comme bien d'autres jeunes filles. Je dois te déclarer que j'ai presque engagé ma parole au marquis.

— Que ne l'épousez-vous vous-même, puisque tous

deux vous avez la rage du mariage? reprit Arabelle, de plus en plus courroucée et attristée.

— Allons ne pleurez pas, ma fauvette, lui dit son professeur; vos yeux seraient rouges pour aller demain chez la princesse; madame Sadler, je l'emmène promener; vous viendrez nous rejoindre chez moi; puis il ajouta tout bas : Nous tâcherons de la décider.

Il fit tous ses efforts pour la distraire, sachant que c'était le meilleur moyen de réussir auprès d'elle. Il trouvait bien ce mariage ridicule, disproportionné, mais il aurait encore mieux aimé la voir épouser le marquis, que de rester sous la tutelle de sa mère dont chaque jour lui dévoilait les sentiments bas et corrompus, et s'il supportait sa société c'était à cause d'Arabelle; il ne savait rien, mais pourtant il devinait quelque chose d'odieux dans le cœur de cette femme; et d'un autre côté, il regardait maintenant le marquis comme un homme honorable et respectable, puisqu'il avait parlé de mariage.

Une semaine entière se passa en lettres et persécutions du marquis, et persécutions de sa mère pour la pauvre Arabelle, que l'inquiétude pâlissait de jour en jour.

— Non! je vous assure que j'aime mieux mourir, répondait-elle à madame Eyssemann qui essayait aussi de vaincre sa résistance; j'y suis décidée!

— Mon amie, écoutez-moi, reprit la vieille femme; on ne meurt pas ainsi à votre âge; quand on a une âme

Digitized by Google

aussi élevée que la vôtre, on ne songe point à se donner la mort, c'est un crime, ma fille, vous ne l'ignorez pas! Mais je veux vous faire une demi-confidence; écoutez-moi, vous savez si je vous aime!

— Oh oui! s'écria Arabelle en l'embrassant.

— Eh bien! il est plus convenable pour vous d'épouser le marquis de Chalmont... que... que de rester avec votre mére dont les conseils pourraient vous pervertir, si vous étiez moins pure... Il m'en coûte de vous l'avouer... mais il le faut... Le marquis est vieux... vous ne resterez pas longtemps sous cette domination qui vous épouvante, et veuve, riche, libre, alors vous arrangerez la vie comme vous voudrez; et en faisant une pension à votre mère... vous...

— Je vous comprends, ma digne amie, hélas! vous ne m'apprenez rien... En effet, il m'a fallu un courage d'homme et une raison d'homme pour être restée ce que je suis... avec... cela me fait mal, voyez-vous; j'ai toujours su garder tout au fond de mon âme. Comme je vous aime, d'abord, comme j'ai en vous une confiance sans bornes, je crois que vos conseils doivent être bons... et malgré ma répugnance, je me soumettrai à épouser cet homme; pourtant, si vous saviez combien je le déteste! Dieu veuille que mes pressentiments me trompent! Vous devez avoir plus de raison et d'expérience que moi; je ne suis qn'une enfant, une enfant qui a découvert déjà de bien horribles secrets!... Si je l'avais pu, j'aurais quitté ma mère depuis longtemps et

je me serais venue réfugier ici... Pourquoi ne pas pouvoir vivre là où le cœur vous appelle ? Ma bien chère amie, si ce mariage pouvait n'être que dans six mois!. . six mois encore de vie et de liberté, avant de voir s'abaisser sur moi le dais du mariage, qui me semblera la pierre de mon sépulcre ! Qu'en pensez-vous, chère madame ?

— Je pense, mon enfant, que puisque vous avez assez de raison pour vous résigner, il vaudrait mieux ne pas choisir une époque si reculée, que vous envisagerez si longtemps d'avance, et vous serez encore plus torturée par la perspective de ce mariage qui vous déplaît, que par la réalité elle-même. Mais prenez un moyen terme, un mois me semble bien suffisant, voulez-vous, ma chérie ?

— Je m'abandonne à vous, chère amie, reprit Arabelle en fondant en larmes; arrangez tout comme vous voudrez, seulement j'impose une seule condition : c'est que ce mois dont je veux faire le plus beau, le plus doux, le plus harmonieux de ma vie, ce mois qui sera pour moi le chant du cygne... eh bien, je veux le passer ici entre vous et mon cher maître, et ne pas revoir le marquis... ce sera bien assez le jour où je devrai promettre de le voir toujours... Voulez-vous, madame Eysemann, vous charger de négocier ceci?

— Si je le veux, mon bijou? je suis trop heureuse que vous me donniez à moi aussi le bonheur d'avoir un enfant pendant un mois... Oh! comme ce pauvre

Eysemann sera ravi... Je vais aller chez votre mère porter votre ultimatum, et je réponds du succès.

Madame Sadler, quoique assez mécontente de ce que sa fille préférât rester chez ses amis, était au fond trop enchantée de la réussite de cette affaire, réussite qu'elle n'osait espérer, pour apporter le moindre obstacle à ces arrangements; elle et le marquis consentaient à tout ; et le marquis, qui passait une partie de ses journées chez la mère de sa fiancée, envoyait à Arabelle chaque jour de nouveaux présents, comme pour hâter le jour qu'il attendait avec impatience.

Arabelle les recevait sans y attacher le moindre prix, et ne songeait qu'à ce bonheur que chaque jour lui enlevait avec effroi ; elle eût voulu pouvoir arrêter le soleil comme Josué. Mais hélas! le dernier de ces moments de bonheur et de douce intimité dans le sein de la famille Eysemann arriva à sa dernière heure, et le lendemain elle s'unissait, pauvre victime, au marquis de Chalmont !

IX

MYSTÈRE

Le marquis avait aussi proposé quelques conditions auxquelles on avait souscrit : jusqu'à ce que, disait-il, il eût pu préparer ses enfants à ce mariage, car il était veuf, le mariage resterait secret, Arabelle passerait

pour sa pupille, pupille ayant été confiée à ses soins par un ami mourant, le comte de Sourdis, et Arabelle devait donc porter pendant ce temps le nom de mademoiselle de Sourdis. En outre, il voulait qu'on ignorât qu'elle eût été actrice ; cette dernière condition impliquait avec elle sa renonciation à la carrière théâtrale ; ce fut peut-être la plus cruelle, puisqu'il lui fallait abandonner le rêve qu'elle avait caressé toute sa vie et dont la réalisation, une fois, dans la maison d'Opéra, devant une foule qui l'avait admirée et adorée, l'avait pénétrée d'un bonheur ineffable et inconnu aux organisations communes. Ne plus se faire entendre, ne plus être applaudie !... ne plus être l'idole d'un public et même d'une cour ! être obligée de se reployer incessamment sur elle-même et d'étouffer toutes les manifestations d'un talent comme le sien !... c'est vivre au fond d'un sépulcre, ainsi qu'elle le disait à madame Eysemann, où chaque élan, chaque inspiration qui jaillit du cœur, rapide comme l'éclair, vient se briser aux parois des voûtes glacées qui ferment le sépulcre lui-même.

Enfin le sacrifice s'accomplit et la victime resta bien malheureuse !

Elle était mariée depuis deux jours lorsque le professeur reçut une lettre anonyme qui lui sembla fort étrange et dont il ne voulut parler à personne.

« Illustre maestro, trouvez-vous ce soir à la nuit tombante vers la statue de gauche de la grotte des Ar-

cades de la fontaine octogone... derrière le Ztoringer; on a d'importantes révélations à vous faire touchant le bonheur de votre élève chérie, Arabelle Sadler. »

M. Eyseman s'enveloppa de son manteau et partit pour aller à ce rendez-vous mystérieux. Il aperçut un jeune cavalier enveloppé de même que lui, qui ne tarda pas à l'aborder et à le saluer par son nom.

— C'est vous qui m'avez écrit, monsieur? dit le professeur.

— Moi-même; et, de peur d'être entendu, vous plairait-il de monter dans ma voiture?

Le professeur parut hésiter.

— Je conçois, monsieur, vous ne me connaissez pas, et il est trop juste que vous vous défiiez de moi. Mais voyez mon passeport, et il vous apprendra qui je suis...

M. Eysemann ayant lu, suivit le jeune homme à l'instant, et lorsque la voiture fut un peu éloignée, le cavalier commença ainsi :

— Vous l'avez vu, monsieur, je suis le chevalier de Gricourt; j'ai été indignement trompé par le père d'Arabelle, qui n'a fait que suivre les perfides conseils de sa femme aussi méchante que dangereuse.

Lorsque le chevalier eut raconté au professeur toute l'histoire du dépôt et du procès, il ajouta :

— J'ai toujours porté un vif intérêt à cette jeune fille que j'ai connue enfant; maintenant je sens que depuis que je l'ai vue et admirée comme la foule, j'en pourrais

Digitized by Google

devenir passionnément amoureux. Jugez donc de ce que j'ai dû éprouver lorsque le marquis de Chalmont, mon oncle, m'a pris pour confident de ses amours, et que j'ai découvert que Bella Sadler n'était autre qu'Arabelle de Lamotte. Croyez-moi, si vous aimez votre élève comme je le sais, mon digne monsieur, méfiez-vous des ruses et des intentions du marquis... c'est le plus grand *roué* que je connaisse... et il est capable de tout pour arriver à ses fins. Arrachez Arabelle à sa mère... fuyez... vous ne savez pas ce qui la menace!

— Il n'y a plus rien à faire ni aucun danger à craindre maintenant, reprit M. Eysemann avec un grand calme; Arabelle a épousé le marquis de Chalmont il y a deux jours!

— Malheur! malheur! s'écria le chevalier. Je vous ai écrit trop tard... il n'y a plus de remède; le mal est fait! C'est à moi, si je le puis, de veiller sur elle... Pauvre jeune fille!...

— Expliquez-vous, monsieur, dit le professeur effrayé.

— Je n'ai plus rien à dire. Tout est fini.

X

DÉPART ET ARRIVÉE

Après avoir fait les adieux les plus tendres et les plus déchirants à M. et madame Eysemann, la triste

Arabelle partit avec le marquis de Chalmont, il avait résolu de retourner en France, croyant que tous les dangers y étaient passés.

Madame Sadler était partie d'avance pour régler une affaire qu'elle avait à Paris, disait-elle.

Le voyage parut aussi long qu'ennuyeux à la nouvelle marquise, marquise *in petto*, puisqu'elle devait porter le nom de Sourdis jusqu'au consentement des enfants du marquis; c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il les eût prévenus, ce qui demanderait, disait-il, quelques ménagements, on ne pouvait pas brusquer les choses.

Le marquis conduisit Arabelle directement en Normandie, à une terre située entre Falaise et Caen, non éloignée de la mer et dans une situation délicieuse. C'était une ferme à laquelle il avait fait ajouter d'abord un simple pavillon, puis le pavillon devint château dans les règles; château moins grand que les anciens et féodaux manoirs, mais plus commode peut-être; il y avait fait planter en parc une grande quantité de terrain, et maintenant ce séjour était ravissant.

Il conserva dans le parc une ruine d'un ancien temple de Druides qui le poétisait et l'embellissait singulièrement. Des hêtres, des bouleaux, des charmes, des chênes se mêlaient aux acacias, aux cythises et aux catalpas qu'on y avait plantés, et répandaient les senteurs enivrantes de leurs fleurs jusque dans les retraites les plus obscures. Des touffes de buis, de genêts

épineux et de cornouillers accidentaient plusieurs points du parc et en faisaient comme une forêt.

Bien que le marquis eût possédé une foule d'autres châteaux seigneuriaux et dotés de noms historiques en outre du sien, il avait toujours préféré ce petit castel qu'il avait baptisé du nom de *Ferney*, en honneur de M. de Voltaire son philosophe adoré ; par miracle le nouveau Ferney ne se trouva pas vendu.

Ce fut donc là qu'il amena sa charmante conquête qu'il établit souveraine de cet eldorado ; commandant à ses domestiques et à ses fermiers de la servir et de la respecter comme lui-même, attendu qu'elle était orpheline et fille de son plus cher ami, le comte de Sourdis, qui avait péri dans la Révolution, et qu'elle avait droit à d'autant plus d'égards que le malheur lui avait ravi son père.

Les domestiques se conformèrent parfaitement aux ordres qu'ils avaient reçus ; mais ils devinèrent avec une merveilleuse sagacité que mademoiselle de Sourdis n'était pas la pupille du vieux marquis ; c'était une raison pour qu'ils la servissent mieux encore.

M. de Chalmont fit faire à Arabelle quelques courses dans les environs, afin de l'initier au pays. Elle s'en trouva charmée et renouvela ces promenades avec Rose, la femme de chambre qu'on lui avait donnée et à laquelle il fut recommandé en secret de ne la point quitter. Le marquis annonça ensuite à sa pupille qu'il allait faire un voyage à Paris, que ce voyage durerait peu

Digitized by Google

et qu'il l'entreprenait dans l'intention d'y voir ses enfants.

Arabelle ne fit aucune objection, elle était devenue silencieuse et triste comme une statue funéraire; le marquis s'inquiétait de la voir ainsi, car il l'aimait passionnément, mais en égoïste, en vieillard et en avare.

Il supposa qu'un mois de solitude l'acclimaterait à ce domaine et à sa nouvelle position, et qu'en revenant il la trouverait consolée et égayée ; il comptait beaucoup aussi sur de riches présents qu'il avait commandés pour elle.

Arabelle respira mieux une fois que le marquis fut parti, et, comme une tourterelle emprisonnée, elle voulut essayer ses ailes; mais elle éprouva un autre genre de supplice; lorsqu'elle se vit suivie par sa camériste, elle rentra, et, à peine dans sa chambre, elle sonna mademoiselle Rose.

— Que me veut mademoiselle?

— Je veux vous parler, Rose, approchez-vous. Je vous prierai de me dire en vertu de quel droit vous vous attachez ainsi à mes pas?

— Mais... en cas d'accidents, répondit Rose embarraseée.

— Suis-je donc un enfant, et ai-je besoin d'un mentor ?

— Assurément non, mademoiselle.

— Eh bien, alors, je vous engage à me laisser aller

où bon me semblera sans être constamment derrière moi.

— Mais, si je faisais observer à mademoiselle que... que... je vais le dire, bien qu'on me l'ait défendu, que c'est par ordre de M. le marquis.

— Je m'en doutais. Eh bien, ma chère amie, par ma prière j'espère faire davantage que M. de Chalmont par son ordre. Ainsi, nous serons en fort bonne intelligence vous et moi. En outre, je prends sur moi cette responsabilité, et vous direz au marquis, lorsqu'il sera de retour, que je vous ai défendu de me suivre. Je n'ai pas besoin de rien ajouter, car vous me semblez douée d'une rare intelligence. A ce prix toute mon amitié bienveillante, ajouta Arabelle avec un de ses regards irrésistiblement enchanteurs.

Rose déposa un baiser aussi tendre que respectueux sur sa main, et répondit avec émotion :

— Je suis à vous, mademoiselle, vous pouvez maintenant et toujours compter sur le zèle, le dévoûment et la discrétion de Rose... qui n'a jamais menti ni trahi !

Arabelle, enchantée de s'être acquis une amie, et joyeuse de cette réussite, lui donna à l'instant une jolie chaîne d'or, sachant bien que de quelque dévoûment que pût être capable un domestique, il n'était jamais insensible à un présent.

Et ce traité conclu, la prisonnière n'eut rien de plus pressé que de sortir. Elle allait pour aller, ne regardant ni le chemin ni les accidents, mais seulement afin

de respirer l'air libre, et se retournait pour voir si elle était bien seule. Assurée que désormais elle pourrait sortir quand elle voudrait, elle rentra bientôt au château.

Elle fit de la musique pour la première fois depuis son mariage; mais lorsqu'elle eut commencé à chanter, tous les domestiques, tous les gens de la ferme se réunirent dans la cour; ils ne pouvaient, non plus que la foule de la maison d'Opéra de Dresde, retenir les éclats bruyants de leur admiration. C'était un spectacle risible que de voir dans le même groupe les laquais en livrée, le maître-d'hôtel avec ses insignes, les valets d'écurie avec la fourche qui sert à réunir la litière, la vachère ayant quitté la vache dont elle trayait le lait, une autre ayant en main la barette avec quoi elle battait le beurre, le dindonnier imposant silence à ses volatiles avec sa baguette, et le petit pâtre accourant de loin, devançant son troupeau laissé à la garde de ses chiens pour le faire rentrer au bercail.

Arabelle se mit un instant à la fenêtre pour jouir de ce coup-d'œil, et du haut de son balcon, comme une jeune reine, elle promit à ses vassaux de chanter souvent, puisqu'ils paraissaient tous aimer la musique.

La jeune marquise venait de se faire un ami de chacun de ses serviteurs, et maintenant tous se seraient mis au feu pour elle. Aussi, à partir de ce moment, elle fut adorée, et l'objet de soins et d'attentions délicats qui ne peuvent être suggérés que par l'amour. Ils auraient

voulu pouvoir jeter des fleurs sous chacun de ses pieds lorsqu'elle marchait, et ils envièrent le jardinier dont les présents reposaient sur son corsage gracieux et mignon.

Grâce à l'absence du marquis et au bonheur qu'elle éprouvait à être ainsi fêtée de ses domestiques, elle commençait à renaître un peu; sa fraîcheur et son embonpoint revenaient, et c'était encore un ébahissement pour cette foule normande que de voir une jeune fille si parfaitement belle, avenante et peu fière, et possédant un gosier de rossignol.

A peine arrivée, elle avait écrit deux mots profondément empreints de tristesse à son cher ami Eysemann; elle en reçut bientôt ce billet.

« Prenez courage, mon amour, ne vous laissez pas abattre, car en faisant ainsi vous augmenteriez encore notre tristesse et notre douleur. Hélas! que nous reste-t-il à nous, pauvres vieillards? nous avons perdu l'âme et la joie de notre maison! Nous allons, nous venons, sans savoir où, ni pourquoi; il n'y a plus de but ni d'espoir... vous n'êtes plus là! et chacun des jours qui s'écoule, à présent, semble couvert d'un crêpe funèbre... Nous avons perdu notre soleil rayonnant et vivifiant... Ma tourterelle, écoutez encore un conseil de votre vieux maître : faites beaucoup de musique, c'est là que vous puiserez la plus pure, la meilleure distraction; puis, écrivez-nous, nous ne vivons plus que dans

l'attente d'une lettre de vous... Tenez, nous pleurons et nous vous embrassons comme notre enfant bien-aimée!

» Dresde n'est plus qu'un désert! »

Elle couvrit ce billet de larmes et de baisers; le digne professeur et sa femme étaient tout ce qu'elle aimait au monde, depuis qu'elle avait perdu son père dont elle était l'idole. A peine éprouvait-elle le besoin d'écrire rarement à sa mère, qui lui répondait en lui parlant d'affaires et en lui recommandant de se bien conduire avec le marquis.

Ces lettres la froissaient toujours et elle les jetait avec emportement; puis, pour mieux oublier leur froideur, elle se reprenait à lire les douces expressions de M. Eysemann, et elle leur répondit tout de suite puisqu'ils le désiraient si ardemment.

« Mes dignes et excellents amis,

» Et moi donc, si vous saviez comme je pense à vous! comme vous me manquez! J'ai toujours le cœur serré depuis que la voiture m'emportant, j'ai cessé de vous voir agiter vos mouchoirs humides de vos larmes si précieuses pour moi! Puis, ma ville chérie de Dresde, où se sont passés les seuls instants de bonheur de ma vie... avec vous! uniquement avec vous!... puis mon beau fleuve de l'Elbe dont j'ai côtoyé les rives avec

vous!... Je me rappelle toujours cette délicieuse promenade que nous fîmes lorsque nous sortimes par la porte noire pour aller aux bains de Suisse, et ma soirée chez l'électeur... et mon début!... mon auréole de gloire... ce commencement de diadême dont vous me parliez... tout est enterré!... mon triste cœur est le tombeau où tout vient s'ensevelir... Oh! mes jeunes, mes fraîches années... mes illusions dorées et printanières... mes amis! mes seuls amis! qu'êtes-vous devenus?... Je suis et si seule et si triste, qu'il me semble compter par siècles depuis que je vous ai quittés!... Le seul bonheur que je goûte... et ce bonheur ne sera pas de longue durée... c'est l'absence du marquis... Au moins, je suis hors de cet esclavage qui me pèse et semble entourer mon cou d'un carcan de fer!... J'étais si heureuse le soir où vîntes, vous, mon maître chéri, m'apporter le joli coffret bleu contenant ce magnifique collier de diamants!... Je le conserve comme une relique, je le sors quelquefois de sa cachette pour l'embrasser, puis je l'enferme de nouveau; j'ai si peur qu'on me dérobe ce trésor!

» Je vous envoie le seul souvenir qui vous puisse être agréable, je le sais; c'est mon portrait en double, c'est-à-dire monté sur une tabatière pour mon bien-aimé maître et en bracelet pour ma digne amie madame Eysemann. J'ai fait venir un peintre de loin, et je voudrais que vous les trouvassiez ressemblants, vous m'en direz votre avis... maintenant, je vais vous quitter

pour faire une promenade à cheval que m'a ordonnée le médecin. Que ne puis-je me cacher dans un des plis de cette lettre et vous sauter au cou à tous deux au moment où vous l'ouvrirez ! Mille baisers de votre fille,

» ARABELLE. »

Puis, les chevaux étant sellés, elle partit avec un des piqueurs du marquis, désigné comme le meilleur écuyer pour accompagner sa chère pupille.

Après un galop rapide, qui fatiguait l'amazone et sa monture, elle commença à aller au pas, à examiner le pays qu'elle parcourait et à questionner Lambert, qui paraissait connaître les localités.

Il la conduisit sur le sommet de la roche de Saint-Quentin, où s'élève le tombeau de Marie-Élisabeth Joly, célèbre actrice morte depuis peu de temps.

— Que cette gorge qui sépare la montagne est d'un aspect étrange, s'écria Arabelle.

— C'est ce qu'on appelle la *Brèche au Diable*, mademoiselle.

— Et à cause de quoi ce nom, je vous prie, Lambert ?

— Les habitants prétendent qu'autrefois la montagne était d'un roc uni, mais qu'un beau jour, ou plutôt une belle nuit, le diable venant réclamer l'âme d'un paysan qui s'était vendu à lui, et le paysan faisant des difficultés, et voulant renier son marché au moment de l'é-

chéance, le diable, furieux et dans un moment de colère extrême, avait donné un violent coup de fouet sur cette roche qui, à l'instant même, s'était fendue en deux sur une étendue de plus de cent dix pieds de profondeur; depuis, cette fissure y est restée, et le paysan n'en a pas moins été emporté en enfer.

— Voilà, sur ma parole, une explication charmante; merci, mon cher Lambert, vous êtes un excellent guide, vous animez mes promenades avec vos récits. Le diable y allait de main de maître.

— Cette petite chapelle que mademoiselle voit là-bas, et qui sert d'église à tous les habitants des vallons voisins, est un ancien temple druidique à ce qu'on suppose, et cet if vénérable et monstrueux qui s'élève près de nous a servi de cimetière.

— Comment, de cimetière?

— Oui, on a trouvé enfouies au pied de cet arbre une quantité immense de têtes humaines, qu'on dit avoir été mises là au temps des sacrifices des Gaulois.

— Voilà qui est prodigieux! mais ce qui me semble plus prodigieux encore, Lambert, c'est le savoir et la facilité avec lesquels vous me faites ces descriptions.

— C'est que je n'avais point été élevé pour être piqueur, mademoiselle! mon père mort et ma mère restée sans ressources, j'ai dû prendre la première place qui s'est offerte à moi pour donner du pain à ma mère; je n'avais pas plus le temps d'attendre que de choisir.

— Et où demeure votre mère? Je veux aller la voir et la féliciter sur les sentiments de son fils.

— Elle demeure tout près de Falaise.

— Et combien y a-t-il d'ici à Falaise?

— Cinq lieues à peu près, mademoiselle.

— Eh bien! en prenant les deux meilleurs chevaux nous pourrons faire dix lieues dans un jour sans relayer en route.

— Nous pourrons mieux faire encore et prendre la berline de M. le marquis! Qu'en pense mademoiselle?

— A merveille, Lambert, dit Arabelle en mettant pied à terre dans la cour d'honneur de Ferney.

Et le lendemain, dès la pointe du jour, la berline était attelée et les voyageurs en route. Lambert conduisit d'abord Arabelle aux ruines du château de Falaise qui a été abattu et reconstruit à différentes époques. Le château primitif remontait très-haut: ce fut là que naquit Guillaume le Bâtard, depuis roi d'Angleterre. En temps de paix il servait de palais aux ducs normands, et en temps de guerre il leur servait de forteresse. Cette ville, si longtemps théâtre de guerre et qui fut tant de fois la proie des Anglais, leur fut définitivement reprise par Charles VII, qui les chassa enfin de la Normandie.

Puis, dans un petit hameau, au fond d'une chambre propre et modeste, Lambert conduisit Arabelle jusqu'auprès de sa mère qu'il adorait.

Plusieurs fois pendant le cours de cette promenade, Arabelle avait remarqué un cavalier qui traversait la

route, et se perdait dans les détours des prairies, dans les bouquets des taillis, dans les bois. Cette obstination lui sembla étrange, mais elle n'en voulut rien dire à Lambert. Elle cherchait dans sa mémoire si elle n'avait pas vu autrefois un visage, une tournure ressemblants à ceux de ce cavalier; mais elle ne put rien se rappeler et finit par oublier cette apparition en se mettant à chanter la cantate de son cher professeur. Et comme de coutume tous les vassaux se rassemblèrent pour écouter la sirène du château.

Le soir elle fut extrêmement étonnée de trouver un billet déposé au calice d'une des fleurs dont le jardinier avait composé son bouquet. Elle était seule, elle l'ouvrit et lut ces lignes :

« Mademoiselle,

» Je puis venir ici ostensiblement puisque le marquis de Chalmont est mon oncle, et qu'en attendant son retour il ne manquera certainement pas de m'engager à le visiter; mais je désirerais vous voir en particulier et justement pendant son absence. N'ayez, je vous en prie, aucune crainte de ce mystère apparent. Je vous connais depuis longtemps et depuis longtemps aussi je vous porte le plus vif intérêt. C'est pour vous parler de vous et non de moi que je sollicite ces moments d'audience. Ce soir, quand la nuit sera close, je serai sous votre fenêtre, attendant un signal pour monter. J'espère enle-

ver les doutes et les soupçons que vous pourriez avoir contre moi en signant avec le plus profond respect,

» Mademoiselle,

» Chevalier de Gricourt. »

Arabelle resta saisie; elle n'avait point encore oublié le nom du chevalier associé au procès et à la ruine de son père; elle savait combien il avait été malheureux de se laisser, ainsi qu'Adam, séduire par les perfides conseils de sa femme. Elle savait que c'était à la générosité de M. de Gricourt que M. de Lamotte avait dû son évasion et ses moyens d'existence, retournés sur la tête de sa femme depuis sa mort. Elle savait donc que le chevalier était non-seulement un homme d'honneur, mais même plein de noblesse et de délicatesse exquise, par conséquent elle pouvait se fier à lui; mais elle ne pouvait concevoir le mystère du rendez-vous qu'il lui demandait; cela l'inquiétait et la troublait; elle résolut d'en parler à Rose; elle la sonna.

— J'ai besoin de tes conseils, mon enfant, dit-elle à la jeune camériste, lorsqu'elle entra; tiens, lis ce billet que je viens de trouver dans cette tulipe, puis dis-moi un peu comment je puis recevoir ce chevalier convenablement. Je l'ai vu lorsque j'étais enfant et je sais qu'il a rendu d'importants services à ma famille. Je ne voudrais pas me compromettre, pourtant je serais curieuse de savoir ce qu'il peut avoir à me dire.

— Eh bien! mademoiselle, voilà le moyen : j'irai moi-même dans la cour, et, en supposant que tous les gens de la ferme et du château ne fussent point encore rentrés, je parlerai avec lui; je le ferai monter... Eh bien, les autres penseront ce qu'ils voudront... On m'accusera d'avoir un amoureux, et puis voilà tout. Quand je vous ai promis mon dévoûment...

— Mais, ma chère Rose, je serais désolée qu'une circonstance comme celle-là pût nuire à ton établissement... et je ne puis accepter... Si j'aimais ce chevalier... je n'y penserai plus; je ne le connais pas, et il restera toute la nuit dans la cour si cela peut le divertir.

— Non, non! il montera, je vous assure; que mademoiselle se prépare à le recevoir.

Et la nuit venue, Arabelle, tremblante, attendait dans son salon de musique que Rose amenât M. de Gricourt.

Un bruit de pas dans l'escalier lui annonça cette visite, et bientôt après Rose introduisit dans le salon le chevalier lui-même, et referma la porte en fille discrète et bien apprise.

Arabelle, maîtrisant l'espèce de crainte qu'elle avait en faisant une démarche fausse, fit signe au chevalier de s'asseoir, à une distance assez éloignée d'elle; puis elle le regarda comme paraissant lui demander ce qu'il avait à lui dire.

— Me reconnaissez-vous, mademoiselle? Vous étiez si petite encore lorsque je partis pour les Indes!

— Oui, monsieur, parfaitement. Trop de nobles et belles actions se sont associées à votre nom dans mon souvenir pour que vos traits aussi n'y soient point restés gravés.

— Dieu me garde de parler de l'affaire à laquelle vous voulez faire allusion dans ce moment, et que je croyais ignorée de vous. J'ai seulement voulu savoir de votre bouche si vous étiez heureuse dans votre nouvelle position... Depuis que je vous connais, je vous aime comme si vous étiez ma fille...

— Je suis on ne peut plus touchée, monsieur, de cet intérêt que vous voulez bien me témoigner; mais je suis fort embarrassée pour vous répondre: Ce n'est point à vous, qui avez connu mon père, que je puis dire que je suis mademoiselle de Sourdis.

— Je sais qu'un mariage secret vous unit au marquis de Chalmont; mais ce que je désire savoir, c'est l'époque qu'il vous a fixée pour vous reconnaître authentiquement sous le titre de marquise de Chalmont.

— Il m'a demandé quelques mois, jusqu'à ce qu'il ait préparé et décidé ses enfants à me regarder comme telle.

— Et si ses enfants ne le veulent pas, vous passerez donc votre vie misérablement dans une position si pénible pour une femme?

— Mon Dieu! chevalier, votre crainte, votre doute m'effrayent cruellement.

— Mais il est de mon devoir, madame, de vous éclairer sur vos intérêts, ajouta le chevalier en prenant les mains de la jeune femme, et de vous donner des conseils.

— Que me conseillez-vous donc, monsieur? reprit Arabelle, ne songeant même pas que ses mains étaient dans celles du chevalier.

— Je vous conseille de faire tous vos efforts pour surmonter votre aversion pour le marquis. Je sais que vous ne l'aimez pas, qu'il est impossible que vous l'aimiez; M. Eysemann m'a tout dit.

— Vous connaissez M. Eysemann?

— Oui; je l'ai vu à Dresde; mais, de grâce, laissez-moi achever. Il est important que vous preniez un empire immense sur l'esprit de ce vieillard, sur son cœur, puisqu'il vous aime; car, forte alors de cet ascendant et de vos droits, vous le sommerez de vous rendre justice hautement, et de vous donner le nom avec lequel il vous a séduite.

— Séduite, moi? dites plutôt ma mère. On m'a forcée à ce mariage... et Dieu seul sait ce qu'il m'a coûté de larmes!

— Oh! votre mère n'est point innocente dans tout ceci, et je crains une ruse partout où elle a passé. Pauvre et divine créature! l'avoir ainsi sacrifiée... unir le printemps et l'hiver, quelle horrible profanation!... Et moi, moi qui espérais pouvoir vous arracher à votre mère... moi qui voulais vous faire héritière de ma for-

tune, si j'eusse succombé dans mon voyage aux Indes; moi qui depuis longtemps habitais Dresde, et qui vous suivais de loin! moi qui voulais enfin vous offrir ma fortune et ma main et vous donner légitimement mon nom.

— Quoi! chevalier, vous...

— Oui, j'aurais été le plus heureux des hommes, et le plus fier de vous nommer hautement la compagne de toute ma vie!... Plaignez-moi, Arabelle, je vous aime... mais que ce mot ne vous effraie pas. Je sais qu'il m'est interdit de vous aimer; mais du moins vous ne refuserez pas cette affection; c'est celle d'un ami, d'un frère qui veillera sur vous... entendez-vous, Arabelle?... Je veux savoir tout ce qui vous arrive pour être à même d'y porter remède autant qu'il sera en mon pouvoir. Comptez sur moi et réclamez mon secours, mon appui en quelque circonstance que ce soit... il ne vous faillira jamais.

Il prit une des mains d'Arabelle qu'il embrassa convulsivement, puis il se leva.

— Il est temps que je parte, dit-il; demain je reviendrai.

— Merci... merci, chevalier... Vous êtes toujours bon, vous êtes toujours le même, vous n'avez pas changé. Oh! il me semble que je serai bien moins malheureuse de trouver une âme où je puisse verser les douleurs de la mienne... Je suis bien jeune, et déjà j'ai bien pleuré!...

Ils se serrèrent fortement les mains et se séparèrent; mais le chevalier revint sur ses pas.

— J'avais oublié de vous dire que mon cher oncle, qui veut vous surprendre, va être de retour dans deux jours. Ainsi, chère sœur, soyez sur vos gardes et ce jour-là n'allez pas si loin et si aventureusement.

— Oh! mon Dieu! deux jours, s'écria Arabelle, et il va revenir!...

Elle ne put retenir un déluge de larmes; le chevalier essaya en vain de la consoler. Elle répétait:

— Deux jours, et mon supplice va recommencer!

— Adieu, Arabelle, adieu! Je reviendrai avec mon oncle; ayez foi en moi et instruisez-moi de tout ce qui se passera ici pour vous.

— Merci, chevalier, merci! répondit-elle avec une voix brisée par les sanglots.

Le chevalier s'éloigna reconduit par Rose qui rejoignit sa maîtresse, et, pour la mieux consoler, elle mêla ses larmes aux siennes la voyant si affligée.

XI

UNE FÊTE

Arabelle, ayant passé tout un jour à pleurer, voulut essayer de surmonter ses chagrins et de suivre les conseils du chevalier.

Digitized by Google

Le jour donc qu'elle attendait le marquis, elle se mit à son piano, espérant que la musique calmerait ses nerfs irrités. Elle chantait... lorsque le marquis entra sur la pointe des pieds dans son salon de musique et vint s'agenouiller auprès d'elle. Elle feignit la surprise, mais elle ne put feindre la joie, et M. de Chalmont lui dit :

— Comment avez-vous supporté mon absence, ma chère pupille?... Avez-vous quelque peu songé à moi, à moi qui ai langui depuis l'instant où je vous ai quittée?

— Sans doute; marquis, j'ai fait quelques promenades, j'ai fait de la musique... et voilà comment s'est écoulé le temps.

— A merveille, à merveille! reprit le marquis ravi de bonheur.

Et il fit monter par un laquais les riches présens qu'il lui apportait. Arabelle parut les agréer, et même, pour complaire à son tuteur supposé, elle essaya devant lui quelques-uns de ces colifichets si gracieux et si chers.

Ils étaient tous deux au dessert du dîner, lorsqu'on annonça le chevalier de Gricourt. Arabelle se leva et salua.

— Parbleu, beau neveu, tu viens trop tard! mais nous allons trinquer ensemble à la santé de mon aimable pupille. Que je te présente à mademoiselle de Sourdis.

— Arabelle, poursuivit-il, je vous présente le chevalier de Gricourt, mon neveu.

Et de nouveau le chevalier et Arabelle se saluèrent.

— Ça, mes enfants, il faut que je vous fasse part d'un projet. Je passe huit jours ici dans mon délicieux castel, puis j'emmène ma pupille à Paris; il est temps qu'elle voie un peu le monde et qu'elle assiste à quelques-unes de ces brillantes fêtes qui ont lieu maintenant.

— Elles sont bien tristes, mon oncle.

— Je veux la distraire un peu, et que le monde voie cette merveille de beauté.

— Serait-ce par hasard dans l'intention de lui trouver un mari, répliqua le chevalier en dardant ses yeux avec une expression singulière sur son oncle?

— Non pas... reprit celui-ci un peu troublé.

— Pour ma part, j'y tiens fort peu, dit Arabelle d'un air parfaitement détaché.

— Et moi j'y tiens beaucoup, ma mignonne, reprit le marquis en la regardant amoureusement; ne serait-ce point un meurtre, mon neveu, qu'une perle d'une si belle eau restât ensevelie dans cette terre sans que les yeux de toute une foule se portassent sur elle pour l'admirer... et qu'on ne m'enviât... ici le marquis s'arrêta... oui, qu'on ne m'enviât le bonheur d'être son tuteur.

— Qu'il est maladroit! pensa M. de Gricourt.

Digitized by Google

— Il ne dit et ne fait que des sottises, pensa de même Arabelle.

Le soir, on se promena dans le parc et le marquis contemplait avec une espèce d'effusion la hauteur, les pousses vigoureuses de ses arbres... des arbres qu'il avait plantés lui-même, disait-il.

— Taisez-vous donc, mon oncle, ne répétez plus de semblables choses, dit tout bas le chevalier au marquis, vous voyez bien que de semblables réflexions vous vieillissent trop, tandis que votre visage est si jeune encore.

— Tu as par la sambleu raison, chevalier ; merci, tu trouves que je suis bien conservé pour mon âge, n'est-ce pas?

— Incroyablement! répliqua le neveu en détournant la tête pour dissimuler une envie de rire.

Huit jours après cet entretien, ces trois personnages étaient à Paris et Arabelle disposait sa toilette pour aller à cette fête.

Après le 9 thermidor, il y eut dans tout le midi des réactions royalistes, auxquelles prirent part, d'une manière fâcheuse, des hommes fort peu royalistes, tels que Fréron, alors en mission dans ce pays. Ces réactions allèrent toujours en progressant jusqu'au 18 fructidor an V, où le directoire fut forcé de frapper le coup-d'état de ce jour, pour briser la majorité royaliste qu'elles avaient amenée dans les deux conseils législatifs.

Digitized by Google

Pendant les deux années qui suivirent ce coup-d'état il se forma d'abord à Lyon, ensuite à Avignon et dans tout le Midi, des bandes réactionnaires qu'on appela *Compagnies du Soleil, Compagnies de Jésus, ou Jéhu.* Ces compagnies vengeresses de tout le sang versé à Lyon et ailleurs, se recrutèrent naturellement de ceux qui avaient eu à souffrir de la révolution : elles donnèrent des banquets à l'exemple des banquets fraternels de 1793, et des fêtes assez nombreuses ; parmi ces fêtes il y en eut une nommée le *Bal des Victimes :* pour être admis à ce bal il fallait avoir eu son père, sa mère ou un très-proche parent guillotiné.

C'était à ce bal que devait se rendre Arabelle. Il était tenu par mademoiselle Guimard, la danseuse, alors vieille et décrépite. Toute la bonne compagnie de Paris s'y réunissait, c'est-à-dire celle qui restait vivante. On se comptait et les cœurs se serraient en trouvant tant de places vides.

La toilette d'Arabelle était aussi gracieuse que simple, et du goût le plus exquis : une robe de mousseline des Indes d'une finesse extrême, dont le corsage, fait à la grecque, laissait voir les contours suaves et fins de ses épaules divines : cette tunique était bordée de plusieurs rangs de chefs d'or; la jupe était légèrement relevée du côté gauche et rattachée par un saphir d'une grosseur et d'un éclat merveilleux; la parure de l'électrice ornait son cou, ses oreilles et ses bras. C'était une des péris de l'Orient.

Elle entra donc accompagnée du marquis et suivie du chevalier.

Lorsqu'on la vit apparaître d'abord, puis lorsqu'on la vit danser, ce fut un cri général parmi les hommes éblouis de sa merveilleuse beauté. Tous les yeux étaient fixés sur elle, tous les cœurs volaient après elle.

— Foi de gentilhomme, disait le duc de... au vicomte de... je donnerais mon âme au diable pour être aimé de cette céleste créature!... as-tu jamais rien vu de semblable, vicomte? c'est plus prodigieux que tout ce qu'a jamais pu enfanter mon imagination.

— D'honneur, je pense comme vous, duc, et je donnerais bien ma part de paradis pour une heure, une seule heure passée aux pieds de cette adorable divinité; je suis capable d'en devenir fou...

— As-tu dansé avec elle?

— Non, j'y vais essayer... et surtout savoir qui elle est et où on peut rencontrer ses appas divins.

— Elle a l'air d'être gardée à vue par deux hommes d'armes, l'un le père noble, l'autre l'amant, le mari ou le frère.

— Connais-tu ce jeune homme?

— Non, il ressemble beaucoup à un de mes anciens amis, mort dans un voyage qu'il fit aux Indes, il y a au moins six... sept ou huit ans peut-être; mais ce ne peut être lui, à moins de croire aux revenants.

— Il me semble que je connais aussi ce même ami,

justement son teint brûlé me donnerait à penser que c'est ton revenant... parlons lui...

Arabelle, emportée dans un tourbillon de valseurs, tournait, gracieuse et légère, comme un scarabée doré voltigeant sous le soleil; mais la chaleur, la fatigue, l'enivrement de toutes ces adorations dont le murmure flatteur arrivait jusques à ses oreilles, lui montèrent au cerveau; elle fut saisie d'un vertige, d'une suffocation, elle tomba évanouie dans les bras de son valseur éperdu. Tremblant, respirant à peine lui-même, il l'emporta au milieu de cette foule, en criant:

— Place, place... de l'air... elle se meurt... vous le voyez bien...

Les hommes lui frayèrent un passage et l'aidèrent à la transporter sur une terrasse, où peu à peu elle revint à la vie, tandis que le bal, troublé un instant, reprit tout son délire. Il en est du monde et des impressions qu'il unit, comme d'un ruisseau dont le cours troublé par une pierre lancée, s'agite en murmurant, et bientôt ayant repris son calme, roule avec grâce ses flots argentés et réfléchit les branches vertes des saules penchés amoureusement vers lui.

Le jeune homme auprès duquel était Arabelle se nommait Octave Thorange; il en était devenu passionnément épris du moment où il l'aperçut. Avec quel bonheur il pressait ses mains dégantées... il lui faisait respirer des sels... mais ce bonheur dura peu; le marquis, engagé dans une conversation politique avec son

neveu et quelques autres personnages, qui tous étaient dans un salon éloigné, n'avait rien vu de ce qui s'était passé; mais revenant dans la salle du bal, et y cherchant Arabelle, il apprit bientôt l'événement et accourut sur la terrasse.

— Comment êtes-vous, mon enfant, s'écria-t-il avec anxiété tandis que le chevalier de Gricourt tâtait le front et les mains d'Arabelle, pâle lui-même d'émotion et d'inquiétude, et lançant un coup-d'œil furieux au jeune Octave.

— Très-bien actuellement, répondit Arabelle... grâces aux soins de monsieur.

— Votre nom, jeune homme? dit le marquis avec bienveillance.

— Octave Thorange, monsieur?

— Thorange... Thorange? répéta le marquis... Votre père n'était-il pas de la Franche-Comté?

— Précisément, monsieur... Est-ce que vous auriez connu mon père?

— Comment donc, il a été mon secrétaire et mon confident intime... Ce pauvre Thorange! il est mort très-jeune... Je suis charmé de rencontrer son fils... Octave, dites-vous?

— Oui, marquis... Octave.

— Eh bien, mon jeune ami, laissez-moi votre adresse; aussitôt mon retour à ma terre de Normandie, je vous en donnerai avis, afin que vous veniez nous y voir,

ma pupille et moi; et, jusque-là, tous mes remerciments pour votre secours à ma chère Arabelle.

Octave, voyant que sa présence était inutile, s'inclina et s'éloigna.

La contredanse terminée, les femmes se demandaient: qu'est-ce que c'est que cette belle éplorée?... et, au même moment, Arabelle rentra dans la salle de bal, pâle, émue, mais plus belle, s'il est possible. Les chuchottements recommencèrent :

— Elle est au bras du marquis de Chalmont; est-ce une de ses filles?

— Non, madame, répondit aigrement une jeune femme, aussi follement que coquettement mise.

— Je ne sais pas, madame; on m'avait dit que les filles du marquis étaient fort belles.

— J'ignore ce qu'on a pu vous dire, madame; mais je suis une des filles du marquis, et cette jeune fille passe pour sa pupille... Madame de Lorbreuil se leva, entraînant sa sœur avec elle.

De bouche en bouche, ces paroles se répétèrent et se commentèrent; toutes les femmes se disaient entre elles :

— Quelle inconvenance! ce marquis amener en public... sa maîtresse.

— Une fille de rien, probablement!

— Il aura pris cela dans quelque boutique!

— C'est honteux... salir ainsi son nom!

— Et compromettre sa famille! répéta madame de Lorbreuil.

Arabelle, sans rien comprendre d'abord, fut étonnée qu'au moment où elle vint s'asseoir, toutes les dames s'éloignèrent en lui tournant le dos.

C'est un hasard, pensa-t-elle.

Et comme elle ne voulait pas rester ainsi isolée, elle changea de place, et se rapprocha d'autres dames qui se levèrent et firent de même. Elle regarda autour d'elle, effrayée; elle comprit les regards se portant sur elle avec dédain. Elle vit le marquis parler avec véhémence à deux jeunes femmes, et elle souffrit horriblement en démêlant le dédain de leurs gestes. La pauvre Arabelle, au désespoir, et sentant son cœur se gonfler à lui rompre la poitrine, regarda tout autour d'elle comme pour implorer un sourire. Elle aperçut de loin le chevalier de Gricourt; elle lui fit un signe; et lorsqu'il fut près d'elle :

— Emmenez-moi, au nom du ciel! chevalier, lui dit-elle, je meurs ici... Partons! partons!

Et il lui fallut encore traverser cette salle et se sentir l'objet des sarcasmes et du mépris de ces femmes qui parlaient d'autant plus haut qu'elles la voyaient s'éloigner.

Lorsqu'Arabelle fut dans la voiture, elle se prit à pleurer d'une manière convulsive et déchirante, et raconta à M. de Gricourt ce qui lui était arrivé.

— Je l'aurais parié, dit le chevalier. Si le marquis

vous aimait et vous respectait comme il le devrait, vous aurait-il conduite dans le monde, sans mesure, avec une position qui devait amener de pareils résultats, surtout vis-à-vis de ses enfants?

— Quoi! ses enfants étaient là, et il ne m'a pas présentée à eux?

— Et je crains bien qu'il ne le fasse jamais, ma pauvre Arabelle, et que vous ne languissiez ainsi toute votre vie!

— Quoi! il ne me reconnaîtra pas publiquement pour sa femme, ainsi qu'il me l'a promis?

— Dieu le veuille! mais je n'y crois pas.

— Pourtant, c'est ce titre de marquise qui a séduit ma mère, et même la digne madame Eysemann. J'ai cru devoir suivre les conseils de cette excellente amie?

— Si j'avais pu vous voir avant cette fatale consécration de mariage, ou de... je vous en eusse bien détournée, moi, qui connaissais mon oncle et sa famille hautaine.

Ces derniers mots furent interrompus par l'arrivée du marquis, inquiet de sa pupille bien-aimée, et craignant avec justes raisons son courroux ou son désespoir, lorsqu'une de ses filles, le voyant chercher partout dans la salle du bal, lui dit :

— Allez, mon père, elle est partie avec M. de Gricourt.

M. de Chalmont fit ses efforts pour apaiser et conso-

ler Arabelle, mais elle ne voulut rien entendre tant elle était froissée; elle lui répondit seulement au milieu de ses larmes:

— Je veux repartir demain pour la Normandie, monsieur; je ne veux pas rester davantage dans une ville, dans un monde où on m'abreuve d'humiliations... Comment avez vous osé me conduire à cette fête, sachant ce qui devait m'y arriver? car vous avez l'expérience pour vous, monsieur...

Elle s'arrêta, le chevalier se retirait en leur promettant de revenir le lendemain.

Arabelle poursuivit:

— Oh! si ma chère madame Eysemann savait cela, elle en mourrait de douleur!... Quoi, monsieur le marquis, n'avez-vous pas honte d'avoir ainsi abusé de la candeur d'une jeune fille, et de l'exposer ensuite à de pareils outrages? Savais-je donc, moi, que votre réputation dans le monde était telle, que le titre de votre pupille devait impliquer celui de votre maîtresse? Ne m'aviez-vous pas juré de hâter le jour de me reconnaître publiquement, et de me présenter à vos enfants comme leur belle-mère?... Oh! ma belle vie d'artiste, pourquoi t'ai-je abandonnée! ma liberté, mon indépendance et mon nom, un nom honorable... J'avais un nom à moi, monsieur, et vous me l'avez ôté ce nom... Est-ce donc là l'appui, le soutien, le protecteur que vous m'offriez? Vous m'avez donc trompée à dessein? Et l'électeur, s'il savait cela... et mon pauvre

professeur!... Vous m'entendez, monsieur, demain je veux partir...

Et après ces phrases entrecoupées par la colère et les larmes, la pauvre enfant se mit à pleurer plus fort.

Le marquis, assez adroit en fait de ruses, lui dit des milliers de paroles capables de la calmer pour quelques instants, comme un enfant malade qui se laisse endormir par une monotone ballade.

— Demain, dit-il, Germain, mon intendant, vous conduira, et dans huit jours j'irai vous rejoindre.

En effet, le lendemain il partirent de bonne heure. Ils eurent bientôt atteint les murs d'enceinte du castel de Ferney.

XII

AMOUR, AVEU

Arabelle fut malade pendant quelques jours, et son cœur, trop plein de fiel, ne put s'empêcher de se répandre en une lettre de désespoir à ses amis Eysemann, puis une lettre de reproches à sa mère.

Rose, qui était remplie de tact et d'intelligence, devina bien qu'il était arrivé quelque chose de fâcheux à sa jeune maîtresse; mais elle ne la questionna pas, seulement elle redoubla de soins et de prévenances.

Un soir qu'Arabelle était assise, triste et pensive,

sous un bouquet de jasmin, situé au milieu du parterre en face un bassin d'eau limpide, Rose accourut vers elle.

— Mademoiselle, mademoiselle, une lettre, qui, peut-être, va vous distraire ; elle n'est pas de M. le marquis, elle ne vient pas d'Allemagne... elle est de Paris... Je serais si contente si cela pouvait vous faire sourire une minute :

— Merci, bonne Rose, va, je t'aime à cause de ton cœur !

Arabelle brisa le cachet ; elle fut fort étonnée à l'inspection d'une écriture parfaitement inconnue, et fort étrangement impressionnée, car, pour la première fois, elle recevait, elle lisait une lettre d'amour ; et pour la lire plus à son aise, elle s'enfonça dans le bois qui avoisinait le château. Elle recommença cette lecture qui la captiva plus qu'elle ne croyait. Il n'y a pas de femme dont le cœur n'ait battu en lisant une première lettre d'amour. Ce n'est point l'individu qui l'émeut d'abord, ce sont les doux mots qui résonnent aux oreilles comme une musique suave, et qui nous enivrent d'un parfum dangereux.

Cette lettre était d'Octave Thorange, le jeune homme qui l'avait secourue au bal, et dont le marquis de Chalmont avait beaucoup connu le père ; elle était pleine de passion et de délicatesse ; il l'a suppliait de lui répondre, de lui donner de l'espoir... ne fût-ce qu'un mot... un seul mot... il attendait avec une

extrême anxiété cette réponse, qui serait pour lui un arrêt de vie ou de mort.

— Il ne sait pas que je suis mariée, se dit Arabelle, sans cela il n'eût point osé m'écrire! voilà pourtant encore un des événements suscités par ma fausse position dans le monde. Comme c'est embarrassant! que lui répondre ? deux mots seulement... oui... c'est cela...

« Monsieur,

» Pupille de monsieur de Chalmont, je ne dépends pas de moi; je vous prie seulement de ne plus m'écrire, je suppose que vous ne voulez pas me compromettre. »

Ce billet parti, elle se sentit plus tranquille, elle se disait :

— J'ai fait mon devoir... pourtant, que de rapports de sympathie j'ai cru démêler dans l'âme de ce jeune homme avec la mienne! quelle exquise sensibilité!... sans lui j'aurais pu mourir!... Je lui dois, au moins, de la reconnaissance, elle lui est bien acquise; le peu de mots que nous avons échangés ensemble, m'a révélé une haute intelligence... et...

Tout en voulant n'y point songer, Arabelle songeait toujours à Octave... à Octave qui viendrait, puisque le marquis l'y avait engagé.

Ainsi qu'il l'avait dit, le marquis revint, en effet, au

bout de huit jours, et ce fut probablement plus encore dans la crainte d'un tête à tête et des reproches que lui ferait Arabelle, que pour tenir à sa promesse, qu'il amena avec lui le jeune Octave.

— Je vous prie, ma chère pupille, dit-il en entrant, de vouloir bien accueillir, avec votre grâce accoutumée, le fils d'un de mes anciens amis; d'ailleurs, vous vous connaissez... Octave est un peu musicien, il s'occupe de littérature... il est poëte... il vous distraira.

Les deux jeunes gens se saluèrent d'un air guindé; heureusement le dîner vint bientôt mettre tout le monde à son aise. Nécessairement il fut question de promenade après le repas, et le marquis, après avoir conduit son hôte jusqu'à l'entrée du parc, prétexta une violente douleur de goutte qui le forçait de rentrer, et pria Arabelle de vouloir bien faire les honneurs à sa place.

Ils marchèrent quelque temps silencieux l'un à côté de l'autre. Arabelle se sentait intimidée, et Octave, sous la même impression, trouvant, malgré cela, que la prolongation de ce silence pourrait donner la plus mauvaise idée de lui, se hasarda enfin à le rompre.

— Que vous êtes heureuse, mademoiselle, dit-il, de vivre dans un si délicieux séjour! mais plus heureux encore celui qui y peut vivre avec vous!...

— Il est vrai, répondit Arabelle, que ce château et les promenades qui en dépendent sont charmants.

— On respire ici un air parfumé qui ranime. As-

seyons-nous donc un instant, je vous en prie; que j'admire tout à mon aise ce que la nature offre de plus beau, ajouta-t-il en regardant Arabelle qui feignit de n'avoir point compris ce regard.

— Avec quelle grâce et quelle majesté ces beaux arbres déploient le luxe de leurs rameaux touffus et verdoyants! comme ils se mêlent et se confondent! Ce bouleau, au feuillage léger et tremblant, s'incline en une flamme verte qui se découpe sur le fond des chênes et des hêtres au feuillage noirci. Ces chênes ont encore un aspect druidique... et je gage qu'ils conservent quelques restes du gui sacré...

— Nous avons encore au milieu du parc une ruine qui paraît remonter aux temps sacrés.

Octave et Arabelle se dirigèrent jusqu'à ce monument, et, tout en analysant chacun de ses détails, Octave fit asseoir sa compagne à côté de lui sur une pierre renversée, puis il recommença à parler.

— Dites-moi, mademoiselle, êtes-vous bien remise de cette indisposition du bal?

— Oui, presque entièrement.

— Quelle frayeur vous m'avez causée! pour moi, je n'en suis point remis, ajouta-t-il, et j'ai reçu une blessure profonde... dont je ne puis, dont je ne veux pas guérir.

— Mon Dieu! dit ingénument Arabelle, est-ce que vous vous seriez battu en duel? Cette blessure est-elle bien grave?

— Cette blessure, reprit-il en montrant son cœur, est là... c'est vous qui l'avez faite; c'est vous seule qui pouvez la guérir; j'espère que vous ne serez pas implacable et cruelle, comme les belles druidesses qui ont autrefois desservi le temple sur les ruines duquel nous sommes assis.

Et il la regardait avec passion.

Arabelle, embarrassée, ne put trouver aucune réponse et changea adroitement la conversation.

— M. de Chalmont m'a dit que vous vous occupiez de poésie, monsieur; je serais bien désireuse d'entendre quelques-uns de vos rythmes harmonieux résonner aux échos de nos bois... je trouve un bien plus grand charme à la poésie au milieu de celle de la nature qu'au sein d'une ville bruyante; il me semble même à moi, voyez jusqu'où va ma folie, il me semble que les arbres m'écoutent et qu'ils s'inclinent sous l'émotion qu'ils éprouvent comme au souffle d'une brise amoureuse et tiède du printemps...

Elle s'arrêta honteuse d'avoir autant parlé.

— Qui ne s'inclinerait avec amour devant vous, vous qui dépassez les plus beaux rêves des imaginations les plus ardentes, les plus élevées et les plus poétiques :

Les eaux, les prés, la forêt solitaire,
Tout à mes yeux est enchanteur et doux!
J'aime ces fleurs qui parfument la terre;
J'aime l'oiseau qui chante avec mystère,
Mais... j'aime mieux... un seul regard de vous.

Vous qui feriez, d'un souffle, d'un sourire, éclore... des mondes... des fleurs, des poëtes, et même des âmes, oui, des âmes... car la mienne sommeillait encore jusqu'au jour où je vous ai aperçue!... Maintenant, cette âme à qui vous avez donné la vie... qui est votre création... elle vous appartient tout entière! disposez-en... vous, la reine et la maîtresse... moi, l'esclave... Quoi? vous êtes muette... Un mot par pitié, dût ce mot me faire mourir...

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur, reprit Arabelle, sinon qu'il est dangereux de causer avec un poëte; qu'il est plus dangereux encore de lui demander de ses vers... et qu'à une simple campagnarde comme moi, il eût été plus convenable de parler de botanique, des fleurs et de leurs parfums.

— Assez, de grâce, divine Arabelle, vous ne voulez point m'entendre... Eh bien... permettez-moi une seule chose...

— Il est tard... et je crois qu'il faut rejoindre le marquis au château.

— Je vous obéis... Mais cette promesse...

— Eh bien, que voulez-vous, dit Arabelle en se levant.

— Je veux que vous... non, je vous supplie de me permettre de vous écrire jusqu'au jour où je reviendrai passer un mois ici...

— Comment, un mois?

— Êtes-vous donc si fâchée que le marquis m'ait in-

vité? Si vous l'exigez, mademoiselle, je renoncerai à ce bonheur... Je ne reviendrai pas...

— Il ne m'appartient pas, monsieur, de m'opposer aux volontés du marquis...

— Dites que mon retour ne vous déplaira point.

— Non, répondit-elle; c'est-à-dire cela dépend de vous; à peine si nous nous connaissons, il me faut déjà vous craindre.

— Oh! si... il y a longtemps que mon âme appelait et cherchait la vôtre... elle l'a rencontrée... Vous concevez... du moment qu'on a trouvé un trésor, combien on devient avare... et combien on tremble de le perdre!

— Je vous souhaite, monsieur, des trésors plus réels et surtout plus précieux que ce dont vous voulez parler... La nuit s'avance, et je vais regagner le château... Pour vous, monsieur, si vous agréez de passer la nuit dans le parc, pour y attendre quelques apparitions druidiques ou féeriques, je vous souhaite un bon repos.

Et légère comme une gazelle, la jeune nymphe prit sa course et laissa tomber une moisson de fleurs qu'elle avait cueillies dans le bois.

Octave les ramassa, donna un baiser sur chacune de ces corolles qu'avaient effleurées les doigts d'Arabelle, puis les enferma dans un portefeuille qu'il affecta de remettre avec une grande précaution dans la poche gauche et intérieure de son frac, afin qu'elle ne pût

pas douter que ses fleurs reposeraient sur le cœur du poëte.

Elle le vit en effet, mais sans paraître le voir ; car les jeunes filles ont un tact merveilleux pour torturer un homme sans y mettre d'intention apparente. Hélas! ce sont des reines en miniature, et dont le règne est souvent si éphémère, qu'elles se hâtent d'user de leur pouvoir.

Ils arrivèrent tous deux ainsi en courant jusqu'au château, et monsieur de Chalmont fut satisfait des roses que cette promenade avait amenées sur les joues pâlies de sa chère pupille.

— Eh bien, mon cher Octave, que vous semble de ce domaine ? s'écria le marquis.

— Délicieux, délicieux, marquis... On voudrait pouvoir y vivre, puis y mourir... Je n'ai rien vu de plus frais, de plus suave... de mieux ordonné. Ce château, ce jardin, ce parterre, me paraissent aussi ravissants que ce fameux château de Navarre, qui doit être dans vos environs.

— Je vous avouerai mon ignorance à l'endroit du château dont vous parlez... Dites m'en donc un peu quelque chose, je vous prie.

Et le marquis fit signe à Octave de s'asseoir à côté de lui sur le canapé.

— Et vous, mademoiselle, dit le jeune homme en regardant Arabelle, qui s'était assise sur une terrasse

fleurie, vos excursions vous ont-elles conduite par hasard vers ce château royal ?

— Non, monsieur ; mais j'attends, comme le marquis, que vous vouliez bien nous initier à ses beautés, et probablement je serai saisie d'une irrésistible envie d'explorer ces lieux.

— C'est réellement un séjour des dieux comme habitation. Pour moi, qui ne l'ai visité qu'une fois, le souvenir m'en est resté vif et poétique ; il est de ces choses... de ces personnes qui se gravent si profondément au cœur... que rien ne les en saurait effacer!...

— Est-ce que vous auriez eu une aventure amoureuse par là? dit le marquis en clignant ses deux petits yeux ronds d'un air intelligent, et voulant faire comprendre combien il avait eu d'aventures lui-même.

— Non pas... moi, marquis ; mais je songeais, en parlant ainsi, au pauvre Jéhan des Moullins, qui perdit la raison... et la vie dans ce lieu même.

— Oh ! vous nous raconterez cette histoire, monsieur Octave, dit Arabelle en se rapprochant.

— Sans doute, mademoiselle, mais seulement le jour où nous irons visiter ce château historique.

— Demain, dit-elle avec impétuosité... n'est-ce pas monsieur le marquis?

— De tout mon cœur, mes enfants, reprit celui-ci avec bonté.

Il avait tant à réparer, qu'il tenait à complaire à Arabelle de toutes les manières possibles.

— Demain, je ne puis pas, marquis, dit Octave; je retourne à Paris.

— Ce n'est qu'à la condition expresse que vous reviendrez au plus vite et que vous resterez au moins un mois; autrement le château abaissera ses herses, lèvera ses pont-levis, et vous serez notre prisonnier, plaise ou non.

— Je serai trop heureux de revenir, mon cher monsieur de Chalmont, et cela le plus tôt que je le pourrai... Mais il me faudra au moins quinze jours avant de pouvoir être libre, et maintenant j'avoue que ce laps de temps va me sembler long.

— C'est on ne peut pas plus aimable, mon cher ami, je veux vous en récompenser en priant Arabelle de nous chanter quelque chose.

— Pour la première fois de sa vie, Arabelle se fit prier... Qui pourrait deviner ce qui se passe au fond d'une âme de femme? car elle se mourait d'envie de chanter. Le marquis insista, Octave joignit ses prières à celles du marquis et elle se décida enfin.

Rien ne pourrait peindre l'extase, le délire qui s'emparèrent de M. Thorange, lorsqu'il entendit les premières notes qui s'échappèrent du gosier d'Arabelle; elle chantait l'air favori de son maître, son professeur toujours chéri, elle y mit un tel charme, une telle passion, que le génie de la musique semblait être en elle... le ciel ne pouvait avoir de plus divines harmonies.

— Où suis-je? s'écria-t-il; ce ne peut être que le pa-

radis! et la musique que je viens d'entendre ne peut être que celle des séraphins chantant, accompagnés des harpes mystiques... ce chant divin réservé pour les sphères où le Très-Haut a placé son trône! Jamais, jamais une voix mortelle ne put approcher de celle-ci... laissez-moi, ange des sphères d'azur, baiser le bas de cette robe et la poussière dans laquelle vous marchez!...

— Revenez à vous, Octave, vous êtes trop impressionnable; je parierais qu'elle vous a fait mal?

— C'est vrai, dit Octave languissamment, et sa tête se renversa sur un des coussins du canapé.

— Remettez-vous, je vous en conjure, monsieur Thorange, dit Arabelle; ce n'est que moi, regardez bien; et puisque cet air allemand vous a fait mal, je vous en chanterai de plus gais; car, voyez-vous, il faut bien que vous vous familiarisiez avec ma voix, puisque vous devez revenir passer quelque temps au château; vous ne voudriez pas me priver de chanter. Je ne suis rien moins qu'un ange, ajouta-t-elle en inclinant sa tête d'une manière si enchanteresse, qu'on dit aurait au contraire qu'elle tenait à prouver sa nature angélique.

Octave eut besoin de toute sa raison pour ne pas tomber à ses pieds; mais le marquis était là.

Le lendemain de cette orageuse soirée fut consacré à la promenade; le marquis était toujours là, il ne put dire à Arabelle que quelques mots à la dérobée, et

lorsqu'il partit, le soir, ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur.

— Au revoir, lui crièrent M. de Chalmont et sa pupille.

A peine rentrés au salon, Arabelle prétexta un mal de tête et se retira chez elle ; mais de quel étonnement fut-elle saisie, lorsqu'elle trouva un petit billet sur sa toilette : il ne pouvait être que d'Octave.

« Je pars le cœur rempli d'amour et de désespoir ! Ah ! par pitié, pensez à moi, écrivez-moi si vous ne voulez pas que je meure avant mon retour ! Ne me dites pas que je suis trop hardi d'oser vous aimer ! sans doute il doit être interdit aux mortels de lever les yeux sur un ange. Hélas ! est-ce donc un crime que d'aimer ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait au monde ! Ange, absolvez-moi. »

Elle fut troublée de ce billet et ne put fermer l'œil de la nuit ; le lendemain une nouvelle lettre, et enfin tous les jours !

Bientôt Arabelle ne s'effarouchait plus de ces phrases brûlantes, bien qu'elle ne répondît pas encore. Et au retour d'Octave, elle le reçut le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur.

Le marquis n'était point jaloux du poëte ; il avait une trop grande opinion de lui-même pour craindre un

rival si infime. Il laissait donc chaque matin Arabelle parcourir les environs avec lui.

Peu à peu ces promenades formèrent toute leur existence; ils étaient poëtes tous deux. Et de la poésie à l'amour la nuance est insaisissable. Leurs âmes jeunes et ardentes qui longtemps s'étaient enivrées des flots de l'harmonie et de la musique, s'ouvraient maintenant à l'amour, à cet amour passionné, délirant, comme seules peuvent l'éprouver deux organisations de flamme... jeunes et artistes. Et une fois qu'Arabelle eut brisé la glace dont elle avait essayé d'envelopper son cœur, elle fut admirable. Jamais femme ne sut dire comme elle : « Je t'aime! » Aussi de quels transports fut saisi l'heureux Octave.

Les journées, les soirées n'étaient que de longs enchantements; le marquis ne voyait rien! Cette sphère était trop élevée pour lui. Le chevalier de Gricourt absent ne put arracher Arabelle au torrent qui l'entraînait.

Mais il n'y a pas de bonheur durable, et la fin de ce mois, fixé pour le séjour d'Octave, était près d'arriver. Tous deux étaient assis sous le berceau de jasmin où Arabelle avait reçu sa première lettre.

— Oui, dans deux jours nous séparer, concevez-vous pourquoi je suis si triste, ma bien-aimée, disait-il à Arabelle.

— Encore quelques jours, quelques heures, Octave, je vous en supplie, s'écria-t elle. Que deviendrais je

sans vous maintenant? Vous qui m'avez révélée à moi-même, en infiltrant l'amour dans mon cœur; je m'ignorais jusque-là. Et ces laves bouillonnantes que recélait mon âme, ne s'étaient encore répandues que sur la musique, mon seul amour! Mon cœur est, aujourd'hui, comme un torrent qui a brisé la digue qui le retenait, il n'y a ni force ni pouvoir humain qui puisse le faire rentrer dans son lit. Que seraient, pour moi seule, ces beaux lieux que nous avons tant de fois parcourus ensemble? Ce château, ce parc ne sont plus qu'un désert... que le sépulcre dans lequel je mourrais en prononçant votre nom! votre nom gravé partout. Je deviens folle à cette idée de vous perdre; et j'ai peur de moi-même en songeant à ce dont le désespoir me rendrait capable. Octave! Octave! oh! ne partez pas! ou vous ne me retrouverez plus!

— Pourtant, mon adorée, dites-moi comment je puis faire? L'amour et le devoir se livrent un horrible combat dans mon cœur! Je vous aime, vous le savez. Je voudrais que toute ma vie pût s'écouler près de vous. D'un autre côté, le marquis m'a dit un mois, et je ne puis prolonger mon séjour sans compromettre notre secret, et par conséquent tout notre bonheur... Puis, mes occupations m'appellent à Paris. Comment aurais-je le courage de vous quitter? Vous qui êtes mon inspiration vivante, la fée que j'ai rêvée si longtemps et qui désormais luit dans ma vie, comme le seul rayon de bonheur qui me soit apparu!... Avant vous, mon

Arabelle, je ne vivais pas. J'attendais... j'espérais... je pressentais... Maintenant que je vous ai trouvée, je ne puis plus me replonger dans ce gouffre du néant. Non, je ne puis pas, je ne partirai pas.

Et il serra contre son cœur, avec une violence convulsive, Arabelle éperdue d'amour et de douleur. Puis, il continua.

— Je ne vois qu'un moyen.

— Et lequel, Octave?

— C'est de me cacher aux environs, et chaque jour nous nous réunirons en secret. Je vous épargnerai toute la fatigue du chemin. J'irai, je volerai à vous! à vous qui m'attendrez... belle et heureuse d'amour et d'impatience!

— C'est le ciel qui vous envoie cette idée, mon trop cher Octave; mais j'en viens ajouter une à la votre, il faudra souvent changer le lieu du rendez-vous... et le but des promenades... car si j'étais suivie...

— Où vous voudrez, mon Arabelle, pourvu que je vous voie. D'ailleurs, je connais admirablement la Normandie, je l'ai explorée en tous sens, j'ai fait des recherches historiques pour un ouvrage que j'espère bientôt publier. Ainsi, les prairies, les forêts, les châteaux, les étangs, les ruisseaux, les rochers, tout m'en est connu.

— Voyons alors; arrangeons notre plan.

— Je pars demain soir, un jour plus tôt, c'est nécessaire. Le marquis m'engagera peut-être à revenir in-

cessamment. Je suis la route pendant dix ou douze lieues, je me détourne, je prends des chemins de traverse, et, rétrogradant, j'arrive à une ferme où j'ai déjà logé. Le lendemain, au milieu du jour, je vous attendrai, mon aimée, dans le taillis qui est au milieu du parc, au pied de cette vieille tour démantelée.

— Mais comment ferai-je pour sortir seule? Si le marquis ne voulait pas?

— Vous emmèneriez Rose.

— C'est à merveille... Maintenant, rentrons.

— Oui, il serait adroit de consacrer toute cette dernière journée au marquis.

XIII

INONDATION

Avec quels transports de joie se retrouvèrent les amants après tout un jour de séparation, qui leur parut d'une interminable longueur. Tandis que Rose faisait sentinelle, tous deux étaient assis à l'entrée de la vieille tour, insensibles à l'humidité que recélait cet antre, au danger qu'ils pouvaient courir. A quoi songe-t-on quand on aime... sinon à aimer? Et chaque jour plus épris, ils devançaient l'heure pour courir aux rendez-vous, et fondre leur âme, leur vie, dans un

sentiment tyrannique qui les absorbait entièrement l'un et l'autre.

Levée de bonne heure, Arabelle attendait impatiemment le moment de partir; elle restait assise à son balcon à contempler le ciel, car elle n'était plus sur cette terre. Tout à coup le soleil brillant s'obscurcit, des nuages noirs envahissent l'horizon et semblent y découper comme des lignes de deuil, des gouttes de pluie tombent avec bruit sur les feuilles des arbres.

— Oh! mon Dieu! un orage, Rose! comment feraije pour sortir?

— Courez jusqu'à la chapelle, et moi je dirai que je vais au devant de vous; une fois sorties, qu'importe!

— Oui, à l'aventure, et...

— Hâtez-vous, mademoiselle, car j'aperçois de loin, sur la route, un cavalier qui a toute la mine de M. de Gricourt.

— Oh ciel! je serais perdue; il voudrait m'accompagner.

Et prenant sa mante noire pour tout abri contre la pluie, Arabelle se mit à courir sans se retourner; l'amour et la peur lui donnaient des ailes.

Elle fut bientôt rejointe par Rose, et, sans dire un mot, elles reprirent leur course jusqu'au lieu du rendez-vous, sous la pluie qui tombait à torrents, tandis que des éclairs ensanglantaient le ciel. Octave, qui les épiait de loin, prit Arabelle dans ses bras, et courut

lui-même jusqu'à perdre haleine; tandis que la pauvre Rose était à moitié morte.

Enfin, Octave épuisé finit par arriver dans un des rochers caverneux du Calvados, il déposa son précieux fardeau, et se retourna pour faire signe à Rose.

— Où suis-je donc ici, mon Octave, s'écria Arabelle.

— Dans un des fameux rochers, appelés roches du Lièvre... Que de courage il vous a fallu, mon amour, pour braver une telle tempête et venir jusqu'à moi.

— Vous ne savez donc pas ce que c'est que d'aimer, vous qui vous émerveillez de me voir? Je vous aime! Ces deux mots sont la solution de tous les problèmes inexplicables pour ceux qui ne comprennent pas l'amour.

— J'ai peur ici, dit Rose entrant sous ces roches.

— C'est le seul abri contre un pareil orage. Ne connaissiez-vous pas tous ces rochers, mon Arabelle.

— Non.

— On prétend que le banc des rochers du Calvados est formé des débris d'une île autrefois habitée; on prétend encore qu'on y voit des restes de fondations appartenant à d'anciens édifices... Moi, je crois que c'est une fable, comme une foule de légendes du moyen âge.

— Venez, Octave, je ne sais, mais j'ai de sinistres pressentiments; il me semble que cet orage est un avertissement... Entendez-vous les cris aigus des mauves et des cormorans? Voyez comme ces oiseaux rasent la

mer; voyez comme les vagues en furie viennent jeter contre les rochers des algues et des varechs flottants!... Cette voix du tonnerre, celle des flots soulevés jusqu'au ciel, me semblent la voix de Dieu qui va nous séparer.

— Mon amie, mon Arabelle, calmez-vous, je vous en conjure! vous êtes-là.... là... dans mes bras... nous braverons tout; rien, rien ne saura nous désunir... Oh! pourquoi le sort n'a-t-il pas permis que je vous connusse avant que vous devinssiez la victime de cet odieux marquis. Ne devrait-il pas être trop heureux et trop fier de vous donner son nom! Moi qui vous donnerais le mien avec tant de bonheur, si vous étiez libre! Que n'êtes-vous restée la divine cantatrice, l'actrice admirable du théâtre de Dresde... Mon âme serait allée vers la vôtre, attirée par un irrésistible aimant... et notre union eût été la plus belle, la plus douce, la plus sainte fusion des arts... et notre amour, notre bonheur, eussent fait envie aux élus... Plus tard... vous serez à moi... à moi tout entière... sans obstacle, sans restrictions, sans mystère et sans crainte. Voyez-vous, mon Arabelle, ce point lumineux qui scintille sur la mer sombre?... eh bien, c'est votre avenir qui, radieux, surgira des ténèbres!... Croyez en moi... Croyez au bonheur prochain.

— Lorsque vous parlez, Octave, je bois vos paroles une à une, comme les gouttes d'un céleste breuvage; elles descendent jusqu'au fond de mon âme, et sem-

blent alors la pénétrer d'une joie ineffable qui ne participe en rien des joies de cette terre... Electrisée, je m'envole avec vous dans des sphères inaccessibles aux orages de ce monde !... puis, la réalité m'arrache à ce doux rêve, et je retombe rudement à demi-brisée, comme un pauvre oiseau que n'ont pu soutenir ses ailes trop faibles encore... Puis, les doutes... les craintes, m'enfoncent leurs griffes aiguës... Quand on aime, on tremble toujours !

— Oh ! vous êtes inspirée !... Quoi de plus délicieux, de plus suave que les expressions de votre amour... perle sans seconde, comme la Blanche de Thibault, comte de Champagne. Mais une inquiétude horrible me saisit. Ces vêtements mouillés se glacent sur vous... je vous en conjure, ne vous exposez plus ainsi... Je resterai encore... longtemps... et toujours, toujours, mon cœur franchira l'espace pour se réunir au vôtre.

— Oui, mais voici le chevalier de Gricourt au château, et Dieu sait si je serai libre !...

— Il n'a pas le droit de vous suivre... de vous épier?

— Non ; mais c'est le neveu du marquis... Dieu nous soit en aide... L'orage se dissipe.

— Partons, partons, mademoiselle... je suis sûre, dit Rose, que tout le château est en émoi à cause de notre absence.

Ils sortirent des roches du Lièvre, et marchèrent assez péniblement dans les chemins détrempés par la pluie ; mais, lorsqu'ils arrivèrent à une prairie qu'ils

devaient traverser avant d'atteindre le taillis voisin du parc, quel fut leur effroi d'apercevoir un lac immense dont les eaux montaient à chaque instant.

— Qu'est ceci? s'écria Arabelle; comment l'orage a-t-il pu amener des eaux comme au temps du Déluge? Je ne me reconnais plus et je ne vois pas d'issue.

— Quelle fatalité, dit Octave avec tristesse; c'est un des phénomènes assez fréquents dans ce pays, voilà tout... Il n'y a plus moyen de franchir ce fleuve grossissant... où aller?... que faire?...

— Je n'ai jamais entendu parler de ces inondations... c'est affreux.

— Ce sont des ruisseaux qu'on nomme *vitouards,* qui restent quelquefois des années entières sans couler, puis qui grossissent avec rapidité, s'enflent tout à tout, inondent promptement les vallées, et causent beaucoup de ravages dans les habitations dont les maîtres n'ont pas pu se sauver à temps. La durée de cette inondation est toujours incertaine; ensuite le ruisseau coule pendant quelques jours, et disparaît encore pour un nombre d'années indéterminé.

— Que la nature est bizarre et capricieuse, dit Arabelle.

— Il nous faut maintenant regagner la ferme que j'habite et y demander des chevaux, puis un guide, car je ne pourrai vous conduire, mon Arabelle.

— Seigneur! Seigneur! que dira le marquis? s'écriait Rose grelottant de peur et de froid.

Ils retournèrent sur leurs pas, et tout en cheminant, Octave continua à parler des phénomènes de cette contrée.

— Il y a, dit-il, un étang qu'on appelle la *Mare noire*, qui se forme à des époques très-irrégulières. Les eaux sortent de la terre, inondent les champs voisins; puis la terre qui les a vomies les absorbe, et elles disparaissent avec la même rapidité.

— C'est inoui, et presque effrayant, d'habiter un tel pays, mon cher Octave.

— Il y a de quoi vous faire passer l'envie de se promener, ajoute Rose.

— Encore une autre curiosité du même genre, ajouta Octave, c'est la disparition des deux rivières, l'Eure et la Drôme, qui n'ont pas d'embouchure et se perdent dans les *fosses du Sonie*, gouffres marécageux, situés au pied d'une colline appelée *le Mont Escure*.

— Il y a quelque chose de profondément triste et mystérieux dans le nom de ce gouffre, continua Arabelle, et toute une mine de poésie. Mais, ma poésie, maintenant, c'est vous!

Ils arrivèrent enfin à la ferme, où on fit un grand feu pour sécher les deux femmes mouillées jusqu'aux os; et mettant sa bourse dans la main de la fermière, Arabelle la supplia de rester muette sur cette aventure, ce qu'elle lui promit sur les plaies du Christ. Bientôt, après les plus tendres adieux, Arabelle et Rose mon-

tèrent dans une charrette qui se dirigea vers le château.

Le marquis et le chevalier avaient été si inquiets qu'on ne songea même point à gronder Arabelle de son imprudence et de ses promenades aventureuses, tant on fut heureux de la revoir; aussi paya-t-on largement le valet de ferme qui les avait ramenées.

La présence du chevalier rendit les entrevues plus rares et plus dangereuses. Au moment où elle s'y attendait le moins, Arabelle reçut la nouvelle du départ précipité d'Octave, il lui jurait de revenir dans quelques jours. Ces jours s'écoulèrent sans qu'il revînt, bien qu'elle en reçût des lettres pleines de passion. Elle commença à soupçonner la vérité. Le chevalier avait sans doute découvert un des rendez-vous. Ces amants étourdis, comme ils le sont tous, ne s'en étaient point aperçus. Et le chevalier, posé doublement en argus auprès d'Arabelle, à cause de son oncle, et plus encore à cause des sentiments qu'il nourrissait pour elle, avait sans doute vu Octave, il l'avait forcé à s'éloigner en le menaçant de tout découvrir au marquis. Toute la tendresse fraternelle qu'elle avait d'abord conçue pour le chevalier, se changea bientôt en haine et en répulsion insurmontable, elle l'accusait de son malheur !

— Pourquoi me fuyez-vous toujours, maintenant, lui dit-il un soir qu'elle était assise dans le berceau de jasmin, son retrait favori, rempli pour elle de mille souvenirs d'amour !

— Vous me demandez pourquoi je vous fuis? répondit-elle, en dardant sur le chevalier des yeux d'une fixité et d'une expression effrayantes. Cherchez au fond de votre conscience, et elle vous dira pourquoi...

Le chevalier pâlit et se remit aussitôt.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, ma chère Arabelle.

— Vous ne le savez pas? Épargnez-moi la peine de vous le dire, et surtout ne me parlez plus de votre amitié, car je n'y crois pas.

En disant ces mots, elle se leva et quitta le berceau pour rentrer dans son appartement, où elle versa des pleurs amers dans le sein de Rose.

— Tu vois, lui dit elle, que j'avais raison, cet orage nous a porté malheur !

— Que le diable emporte ce damné chevalier, dit la jeune camériste qui adorait sa maîtresse et souhaitait malheur à ceux qui lui avaient fait du mal.

Quant au chevalier, il fut pendant quelques minutes sans mouvement; puis, ayant pris une résolution désespérée, il quitta soudain le château, sans prendre congé de son oncle.

Arabelle ne pouvant se décider à rentrer dans le tête-à-tête du marquis, accablée par le départ d'Octave, resta enfermée huit jours, sous le prétexte d'une indisposition causée par le refroidissement de l'orage, où elle était restée mouillée pendant cinq à six heures.

Elle passait son temps à relire les lettres de flamme que lui écrivait Octave presque chaque jour, et à lui écrire elle-même de ces pages délirantes, où l'âme tout entière s'exhale sur le papier, qui doit brûler le cœur sur lequel il reposera.

Le marquis envoyait chez elle à chaque instant avec une sollicitude qui devenait fatiguante pour celle qui en était l'objet; elle se décida enfin à descendre, mais bien résolue de faire souffrir M. de Chalmont, comme pour se venger sur lui de tout ce qu'elle souffrait elle-même, lui qu'elle regardait comme son geôlier, comme son bourreau.

Pâle et silencieuse, elle attendait que le marquis lui adressât la parole, ce qu'il ne tarda pas à faire en effet.

— Ma chère mignonne, lui dit-il en lui prenant les mains, si l'air de ce pays-ci ne convient pas à votre santé, si le séjour de ce château vous déplaît, allons à Paris, cela vous distraira.

Et il la regarda le plus tendrement qu'il le pût avec ses yeux gris, fauves, ronds et enfoncés.

Arabelle ne répondit pas. Il reprit :

— Des spectacles, des fêtes, vous égayeront un peu, ma belle et tout aimée pupille.

— Des fêtes, avez-vous dit, monsieur ? s'écria Arabelle avec emportement, des fêtes... comme ce bal des victimes où j'ai été, moi, la seule personnification de ce mot !... Avez-vous oublié ce que j'ai souffert, à quelles

humiliations inouïes vous avez eu la cruauté de m'exposer ? avez-vous entendu ce qu'ont dit vos enfants en passant auprès de moi?... Eh bien, je n'ai rien oublié moi, tout est encore là, comme un fer rouge qui brûle le cœur, jusqu'à ce que je sois vengée d'une manière éclatante !... Était-ce donc pour me faire jouer un pareil rôle..., pour me condamner à un pareil supplice que vous m'avez arrachée au théâtre, à ma belle vie d'artiste?... que vous avez brisé mon avenir et mon bonheur, comme on brise un hochet inutile ? Vous m'avez indignement et lâchement trompée, monsieur !... vous devez être honteux de vous-même ! vous devez vous hâter de réparer des torts impardonnables... Il est temps de me rendre justice enfin... de me déclarer, me proclamer, à la face du monde, de ce même monde que vous avez laissé m'injurier et m'avilir, la marquise de Chalmont ! Qu'attendez-vous, monsieur ? Que le chagrin m'ait fait mourir sous le nom de mademoiselle de Sourdis ? Êtes-vous honteux de vous être allié à moi ? vous saviez qui j'étais. N'êtes-vous donc point le maître?... et que peuvent vos enfants contre votre volonté? Ce n'est point votre fortune que je réclame, qu'ils la gardent... c'est un nom, un titre que vous auriez dû me donner le jour où je consentis à vous abandonner ma main !... Êtes-vous noble donc, si le sang qui vous coule aux veines est entaché de honte ?... Votre conduite est infâme, monsieur... abuser ainsi une enfant par des paroles menteuses !... car vous

saviez que vous mentiez!... vous l'avez fait sciemment... Mais écoutez-moi bien, monsieur le marquis de Chalmont, je vous donne un mois... tout entier pour prendre vos dispositions... cette époque passée, je n'attendrai pas un jour, et j'écrirai, soyez-en sûr, à M. Eysemann, à l'électeur, et, si cela ne suffit pas, j'aurai recours aux autorités, et je vous jure que je me ferai rendre justice... Et maintenant... je ne vous en parlerai plus jusque-là; mais tenez-vous pour averti.

Et, sans attendre la réponse du marquis, Arabelle sortit du salon, et fut respirer l'air dans le parc. Elle étouffait!

XIV

ÉVÉNEMENT BURLESQUE ET TRISTE

Le marquis parut très-occupé à écrire une foule de lettres à Paris, afin de mieux donner le change à l'impatience d'Arabelle; mais en effet, pour la distraire, il engageait tous les jours la noblesse du pays en parties de campagne, de chasse; ce n'étaient que repas et fêtes au château de Ferney. Ces fêtes étaient un supplice pour Arabelle, et un grand soulagement pour le marquis, car il redoutait maintenant plus que jamais de se trouver seul avec sa pupille, ainsi qu'il la nommait toujours.

Un jour donc qu'au retour de la chasse, et d'une chasse aussi brillante que la pêche miraculeuse, le marquis se promenait dans les allées de son parterre, au milieu d'une foule de jeunes gens, tous vêtus de la manière la plus galante, de femmes élégantes et coquettes avec lesquelles Arabelle était obligée de se mêler quoiqu'à regret, le marquis voulut faire le sémillant aux yeux de sa cruelle, et lui montrer comment il s'entendait à courtiser les femmes, et surtout comment il était accueilli.

Riche et veuf, ces deux titres étaient suffisants pour qu'on agréât ses hommages, car malgré ses soixante et quelques années, le marquis avait encore beaucoup de prétentions, et surtout celle de faire croire à sa jeunesse, ainsi que je l'ai dit souvent. Il affectait dans sa toilette, dans ses manières et dans ses allures (lorsqu'il n'était pas atteint de la goutte) un air juvénil qui achevait de le rendre parfaitement ridicule.

On lui donnait force doses d'encens, tandis qu'en son absence on se moquait de lui. Il aspirait avec bonheur ce parfum dangereux, et ne s'apercevait jamais du reste.

M. de Chalmont voltigeait comme un papillon et proposait un bal pour le soir.

— A condition que vous danserez avec moi, marquis, dit avec malignité la belle vicomtesse de Lambelle, je tiens à ouvrir le bal avec vous par un menuet..... Moi, je raffole du menuet...

— Que ne ferait-on pas pour être avec vous quelques instants, beauté céleste! répondit le marquis en la regardant obliquement avec ses petits yeux auxquels il s'imagina avoir donné une expression assassine et irrésistible; puis il fit une pirouette afin de mieux prouver l'élasticité de ses muscles; la première lui réussit à merveille et il fut convaincu que la vicomtesse était subjuguée.

— Et moi, marquis, ajouta coquettement la petite baronne de Cernant, ne me favoriserez-vous pas de danser une gavotte avec moi? Cette danse est mon triomphe, et pour que ce triomphe soit complet, il faut que vous soyez mon partner...

— Adorable baronne, vous me ravissez, dit le marquis, ce sera mon triomphe aussi, puisque je serai le chevalier de la reine de beauté.

En disant ce mot, il voulut encore pirouetter pour mieux témoigner de la jeunesse de ses jambes, mais, hélas! soit que le muscle rebelle ne voulût plus se ployer une seconde fois, soit qu'une douleur de goutte le saisît à l'instant même, le pauvre marquis alla tomber sur une touffe de geranium formosum, tandis que sa perruque resta malencontreusement accrochée aux épines d'un buisson d'églantiers. Il se releva assez rapidement encore, espérant qu'on n'avait rien vu; mais il lui fut impossible d'arracher la maudite perruque, dont chaque cheveu semblait s'être enroulé autour d'une épine. Il en fut tellement mortifié qu'il passa dans

le bosquet de jasmins et rentra clandestinement au château dans un état difficile à peindre. Il voulut réparer ce désordre et se hâta de prendre un nouvel habit et une autre perruque d'une frisure plus coquette encore, donna ordre de servir le repas, et tandis que les convives se rendaient à la salle à manger, il fit détacher la perruque de cet infâme buisson d'épines, posé là tout exprès pour qu'il lui arrivât un événement si déplorable.

— Tu feras bien attention aux discours des uns et des autres, Robert, et tu me diras si on s'en est aperçu.

On entourait l'églantier, et chacun semblait pris d'un fou rire, en tirant la perruque, qui résistait toujours, tandis qu'il ne leur venait aux mains que quelques poignées de ses cheveux.

— A vous, baronne... et portez-le sur votre cœur; c'est un cheveu de la perruque de votre Adonis, s'écriait le vicomte de Lambelle...

— A vous, vicomtesse, toute une mèche de cette perruque qui a effleuré une tête adorée, disait à son tour le baron de Cernant...

Arabelle s'était retirée, les éclats de rire s'échappaient sans nulle contrainte, et allaient résonner brusquement jusqu'aux échos du parc.

Arabelle revint au jardin annoncer aux convives que le marquis les attendait à table, et sa physionomie était

si imperturbablement sérieuse, que les cris cessèrent à l'instant même.

M. de Chalmont s'efforça d'être plus aimable, plus gai que de coutume, pour mieux faire oublier cette mésaventure; mais il n'était pas remis de sa chute, son teint couleur d'écarlate indiquait une agitation fébrile. Arabelle, fort inquiète, le pria plus d'une fois de se retirer, il s'y refusa, jusqu'à ce que la tête lui tournant tout à fait, il tomba lourdement sur le parquet, tandis que son front alla frapper contre l'angle de la cheminée de marbre, et à l'instant même il fut inondé de sang. On l'emporta dans sa chambre, sans connaissance, et les convives se dissipèrent bien vite. Voilà le monde, il afflue toujours là où sont les plaisirs et les fêtes, et du moment qu'il aperçoit une souffrance, il s'enfuit. Ainsi sont les hommes, et ces argiles pompeusement recouvertes de riches costumes, ces pygmées qui se ruent en tous sens sur la terre, combien peu recèlent un cœur sous leurs vêtements dorés.

N'a-t-on pas vu souvent des femmes pleurer et s'évanouir à la représentation d'un drame, à la lecture d'un roman, et rester froides et insensibles à la réalité des malheurs qui se déroulaient devant elles, non pas leurs propres malheurs, toutefois; voilà ce qu'on décore du titre de cœur humain !... mystère toujours inexplicable, malgré toutes les recherches de ceux qui ont tenté de sonder les profondeurs de son abime. En dépit du docteur Pangloss, il est difficile de trouver que tout est bien,

et que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles.

Le marquis revint à lui, aussitôt qu'on fut parvenu à arrêter le sang. Il dit qu'il se trouvait fort bien et que ce ne serait probablement rien; mais la fièvre s'en mêla et il devint réellement malade. Le médecin rassura complétement Arabelle, en lui disant qu'une transpiration rétablirait l'équilibre.

Les jours se passaient tristement pour la pauvre femme; elle ne recevait plus aucune lettre d'Octave, et c'était bien inutilement qu'elle lui écrivait; elle maudissait encore plus le chevalier de Gricourt.

Elle dépérissait tellement, que le marquis, au chevet duquel elle restait sans cesse, la supplia d'aller respirer l'air, disant qu'il n'était qu'indisposé, et n'avait pas besoin qu'elle lui consacrât tout son temps. Rose remplaça Arabelle, elle se dirigea vers le parc sans y trouver d'air respirable pour son âme brisée. Là elle s'assit aux mêmes endroits où elle s'était assise avec Octave, et se prit à répéter les mêmes paroles qu'il lui disait; puis, comme dans un accès de folie, elle se frappait le front contre un tronc d'arbre, en s'écriant :

— Mon Dieu! il m'aimait tant!... est-il possible que quelques jours aient creusé un abîme entre nous?...

Elle courut ainsi, la poitrine haletante, les cheveux flottant au gré du vent qui semblait les soulever avec amour, dans tous les lieux où elle avait été avec Octave; puis chaque souvenir paraissait augmenter sa

douleur; elle tira ses tablettes de sa poche et improvisa les vers suivants :

C'est folie et danger que vouloir revenir
En des lieux imprégnés d'un trop cher souvenir
Qui pleure encore au fond de l'âme;
Où l'on vivait à deux, celui qui revient seul
Ressemble au trépassé qui traîne un froid linceul,
Et porte en ses yeux une flamme.

J'ai revu ces beaux lieux, j'ai revu la forêt,
Qui de tout mon bonheur a gardé le secret,
J'ai retrouvé tous nos asiles,
Retrouvé les taillis, les ravins, les berceaux;
Jusqu'aux chiffres inscrits sur le tronc des bouleaux,
Jusqu'à ces souvenirs fragiles.

Et j'ai cru reconnaître au sable des sentiers
Une empreinte de pas, et du sein des halliers
Entendre un signal qui s'élève;
Je me suis retournée, et, le cœur palpitant,
J'ai cherché près de moi, pendant tout un instant,
La réalité de mon rêve!

Le lendemain, le marquis paraissant un peu mieux, elle voulut revoir les rochers du Calvados, où elle s'était mise à l'abri avec Octave, et, comme la distance était fort éloignée, elle se fit accompagner par son écuyer Lambert. Elle visita plusieurs roches, sans retrouver celle qui lui avait été hospitalière.

— Comment nommez-vous celle-ci, Lambert?

— C'est la *Roche des Vaches*, mademoiselle.

— Quel nom bizarre !

— Oui, il y a toujours des histoires, surtout dans ce pays-ci. On prétend qu'un berger en commerce avec le diable, vint se mettre à couvert sous cette roche, suivi de son troupeau, composé de blanches génisses et d'agneaux tous blancs aussi; le lendemain on ne retrouva plus le berger, mais un gros crapaud assis sur un tas de cendres qui fixait avec ses yeux ronds ceux qui vinrent en quête du berger et du troupeau; les vaches et les agneaux étaient tous devenus noirs. On n'aurait jamais pu les reconnaître sans le chien qui répondit à son nom, bien qu'il fût aussi devenu noir, et depuis ce moment on a ainsi appelé la roche à cause de la métamorphose des vaches.

— Merci, Lambert, cette histoire est charmante; je suis si triste que j'en profite peu; la roche que je cherche, c'est celle du *Lion*.

Lambert la conduisit directement à cette roche désirée. Là elle s'assit au même endroit où elle s'était assise avec Octave; puis, insoucieuse de ce que penserait l'écuyer, elle se mit encore à écrire probablement avec le souvenir de cet orage, qui l'avait si funestement frappée...

Lorsqu'Arabelle revint au château, le marquis dormait et n'avait rien su de son absence prolongée. Elle se mit à écrire... elle composa de suite une musique pleine de douleur et d'harmonie, et elle l'envoya à Octave, pensant qu'il serait ému et repentant, qu'il écri-

rait, et que, peut-être même, il arriverait. Les jours s'écoulèrent sans amener rien avec eux, rien de ce qui pouvait consoler le cœur déchiré de la pauvre Arabelle.

La maladie du marquis s'aggravait de jour en jour; Arabelle profita d'un de ces moments de calme pour renouveler sa demande de la reconnaître pour sa femme.

— Cela vous portera bonheur, monsieur, lui dit-elle; et, j'en suis sûre, hâtera votre guérison! Votre mal est peut-être une punition du ciel... Croyez-vous qu'on puisse impunément abuser une jeune fille? Faisons venir un notaire, que vos enfants ne retrouvent point ici mademoiselle de Sourdis, et ne s'arrogent pas le droit de m'humilier comme ils l'ont déjà fait!

— Arabelle, mon enfant chéri, dit le marquis en lui prenant les mains, vous êtes un modèle de vertu et de clémence; vous me soignez d'une manière admirable.

— Je ne fais que mon devoir, monsieur; il n'y a aucun mérite... vous, faites le vôtre!

— J'espère que cette maladie n'est point mortelle; et, Dieu aidant, j'en pourrai revenir, et alors vous proclamer hautement marquise de Chalmont; mais, dans ce moment, les émotions me seraient funestes, je le sens; n'insistez pas, mon Antigone, vous serez récompensée... Donnez-moi ce coffre d'aloës posé sur mon bureau... Bien. Puis la clef enfermée dans cet autre tiroir.

Le marquis ouvrit alors le coffre et en tira un large papier cacheté et scellé de ses armes.

— Tenez, dit-il à Arabelle, ce n'est pas cela qui me fera mourir un jour plus vite, voilà mon testament; je vous le confie... et là... oui, là je vous rends justice, ajouta-t-il avec un indéfinissable sourire.

Arabelle prit religieusement le testament des mains du marquis, et supposa que ce sacrifice était la satisfaction de sa conscience à laquelle il avait obéi. Elle déposa ce papier précieusement dans un meuble dont la clef ne la quittait jamais, puis elle revint s'asseoir à côté du malade.

Malgré le désespoir affreux qui la dévorait, la triste Arabelle ne se démentait en rien des soins admirables qu'elle prodiguait au marquis, dont la maladie se déclara enfin une paralysie; et peu de jours avant l'arrivée de ses enfants au château, la paralysie gagna la langue, et il perdit la parole.

Rien ne pouvait donner une idée de ce qu'Arabelle eut à souffrir des dédains, des injures que versaient à flots sur elle madame de Lorbeuil, et le comte Albert, fils aîné du marquis. Quant à Louise, elle paraissait sous la dépendance de sa sœur, et n'osait rien dire devant elle.

Madame de Lorbeuil était d'autant plus blessée, que le marquis, comme le sont tous les malades, égoïste et exclusif, ne voulait recevoir de soins que d'Arabelle. Elle était si douce, si bonne, si patiente! elle ne se plaignait jamais de la fatigue!

— Quelle immoralité pour ma sœur, s'écriait cette

femme hautaine, que d'assister à un spectacle si révoltant, de voir son père soigné par une femme de rien... sa maîtresse!

Quant à Arabelle, bien que ces phrases, ces regards dédaigneux lui perçassent le cœur à chaque instant, elle n'en poursuivait pas moins sa tâche pénible et fatiguante. Le médecin, consulté en particulier par madame de Lorbeuil sur l'état de son père, lui dit que cette maladie pouvait durer ainsi des années; qu'il n'y avait rien d'inquiétant jusqu'au moment où cette paralysie lui remonterait au cœur, qu'il était impossible d'assigner une époque déterminée, mais qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison.

Madame de Lorbeuil s'ennuyait horriblement au château de Ferney; voyant qu'il n'y avait pas de danger immédiat, elle retourna à Paris en disant qu'on la prévînt s'il survenait un accident. Elle emmena sa sœur avec elle; il ne resta que le comte Albert, charmé d'avoir une occasion de pouvoir être seul avec Arabelle et de lui parler, il saisit l'instant où son père venait de s'endormir pour proposer à mademoiselle de Sourdis une promenade.

Arabelle accepta avec plaisir, croyant que c'était d'un bon augure, et qu'enfin les enfants du marquis voulaient revenir à de meilleurs sentiments pour elle. Lorsqu'ils furent dans le parc, il lui adressa la parole :

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous offrir mes

remercîments pour les soins aussi assidus qu'empressés que vous voulez bien prodiguer à mon père.

— Je n'en mérite aucun, monsieur; le devoir que je remplis est un devoir d'humanité, tout autre en eût fait autant à ma place.

— Et si j'étais malade, moi, me soigneriez-vous aussi?... Oh! je voudrais bien être malade à ce prix!

— Mes soins vous seraient inutiles, monsieur, et par conséquent...

— Que mon père est heureux!... Dites-moi, belle Arabelle, si nous avons le malheur de perdre le marquis, vous resterez sans appui, sans soutien, puisque vous perdrez votre tuteur; or, comme héritier légitime et direct de mon père, n'hériterai-je point de ses droits sur vous?

— Mais, monsieur, le titre de tuteur ne peut point échoir en héritage, reprit Arabelle qui avait parfaitement compris la phrase d'Albert.

— Que deviendrez-vous seule? Une jeune fille si belle, si parfaitement accomplie que vous, court de trop grands dangers dans le monde.

— Aussi, monsieur, ce n'est point dans ce monde que je veux rester, il me souvient trop de la manière dont il m'a accueillie à la fête des victimes... J'ai des amis en Allemagne et je partirai.

— Laissez-moi vous dire ce que j'éprouve pour vous, depuis que je vous ai aperçue. Vous avez bouleversé tout mon être, et vous pouvez me faire heureux ou

malheureux à volonté. Dites-moi que vous acceptez ma protection... mon...

— N'achevez pas, monsieur, au nom du ciel! n'achevez pas; je veux vous faire une seule question. De quels yeux madame votre sœur verrait-elle que vous m'honorassiez de vos bontés, puisqu'elle n'a pas même respecté les volontés de son père en me respectant moi-même... Vous avez maintes fois, monsieur, été témoin des insultes que j'ai essuyées de sa part; et, certes, quand on est doué d'une fierté comme la mienne, il faut plus de courage pour supporter de pareilles humiliations que pour aller à la bouche d'un canon!

— Vous me refusez donc, cruelle?... Réfléchissez-y, je vous en conjure... moi je saurai vous faire une position à l'abri des injures;... et qui oserait, quand je serais là pour vous défendre avec tout mon courage et tout mon amour?

— Vous voulez empêcher les insultes d'arriver jusqu'à moi, monsieur, et vous ne rougissez pas, vous, d'abuser de ma fausse position et de m'insulter vous-même! Vous comprenez maintenant, monsieur le comte, qu'il m'est impossible de vous écouter davantage...

— Un instant, un instant, dit Albert en la retenant de force par les deux mains; songez bien, Arabelle, à ce que vous refusez... m'avoir pour protecteur... pour ami... c'est pour vous un avenir heureux et assuré... mais m'avoir pour ennemi... voyez vous... c'est horri-

ble... agréez-moi, je vous en supplie... au moins par intérêt pour vous...

— J'ai trop entendu un pareil langage, il me révolte.

Et Arabelle s'éloigna rapidement, sans être émue par les menaces et les prières que lui faisait le comte, resté furieux, et qui jura dans son cœur de se venger d'une petite fille assez osée, assez mal apprise pour le refuser.

Rose attendait avec impatience sa maîtresse pour lui remettre deux lettres d'Allemagne arrivées ensemble.

— Deux! qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-elle... Hélas! c'est quelque mauvaise nouvelle...

Et elle ouvrit en tremblant la plus ancienne de date.

« Mon enfant,

» Votre pauvre ami, mon cher et bien-aimé Jean, est gravement malade depuis longtemps; il parle sans cesse de vous... Si vous pouviez venir l'embrasser avant sa mort!... »

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!... comment partir? est-il possible que j'abandonne M. de Chalmont? mon pauvre maître!... tout, tout m'accable à la fois!...

— Ouvrez vite l'autre, mademoiselle, lui dit Rose, peut-être qu'elle sera meilleure.

— Peut-être qu'elle sera plus mauvaise!... Oh! je tremble comme une feuille morte!...

Pourtant elle ouvrit.

» Ne vous mettez pas en route, ma fille chérie... il n'est plus temps... notre bien-aimé Jean n'est plus!... Que vais-je devenir sans lui et sans vous?... Je n'ai plus rien à faire au monde, et je me retire dans un cloître... Jouissez maintenant de cette fortune qui vous appartient, je n'ai plus besoin de rien, sinon d'une part dans votre souvenir, dans votre cœur et dans vos prières.

» MATHILDE EYSEMANN. »

Arabelle s'évanouit et ne revint à elle que pour répandre des torrents de larmes.

— Hélas! hélas! mon cher maître! mes seuls amis! je ne vous verrai plus!... Oh! je voudrais bien mourir aussi! Qu'ai-je à faire encore en ce monde, sinon d'y souffrir et de pleurer!...

Oh!... laissez-moi pleurer, car la coupe déborde!
L'amertume s'échappe en longs et tristes flots.

Je n'ai plus rien, rien au monde qui me rattache à la vie... Je n'ai plus un seul cœur qui m'aime... j'ai assez... j'ai trop souffert!... Ayez pitié de moi, Seigneur!... Je voudrais bien ne plus aimer personne, et briser mon cœur en brisant mon corps... Laisse-moi mourir, Rose, si tu m'aimes!

— Ne parlez pas ainsi, mademoiselle, vous me fendez le cœur... ne vous laissez pas abattre, je vous consacrerai ma vie... rien ne pourra me séparer de vous maintenant, mais vivez, vivez pour la pauvre Rose qui vous implore à genoux!...

— Excellente créature, dit Arabelle, comment n'être point touchée d'inspirer un sentiment semblable? pourquoi les autres n'ont-ils pas un cœur comme le tien?

— Oubliez les ingrats, mademoiselle, et vivez pour vous et pour moi.

— Je voudrais partir... l'air de ce château me fait mal!... Dieu seul et moi savons ce que je souffre ici!...

Lambert entra précipitamment dans la chambre d'Arabelle, le marquis paraissait beaucoup plus mal, il avait fait signe qu'il la demandait. Elle y courut et fut effrayée des symptômes qu'elle remarqua sur son visage. Albert venait de rentrer. Le docteur, qu'il envoya chercher, déclara que le malade était fort mal, et que la maladie avait, en quelques heures, fait des progrès rapides, qu'il fallait qu'on se hâtât d'écrire à ses filles. On envoya des exprès, et ensuite quérir les plus célèbres médecins pour une consultation.

Tous arrivèrent à la fois et dirent que le malade n'avait plus que quelques heures à vivre. Madame de Lorbeuil et Louise ne tardèrent pas, tout le château fut bouleversé pour soigner le marquis. Chaque médecin ordonna quelque chose de différent, mais tous leurs re-

mèdes furent inutiles. Le marquis mourut en jetant un regard de regret à Arabelle, regard que lui envièrent encore ses trois enfants.

Les premiers moments consacrés à la douleur ou à son simulacre, les derniers devoirs rendus au marquis avec la pompe due à son rang et à sa fortune, lorsqu'avec décence on put parler, Albert, devenu marquis de Chalmont, prit la parole devant ses deux sœurs.

— Maintenant que mon père n'existe plus, mademoiselle, vous comprenez que vous ne pouvez plus rester ici ; c'est compromettre mes sœurs que d'habiter sous le même toit; nous avons assez et trop longtemps souffert par déférence pour notre père; il est temps de mettre fin à un pareil scandale dont nous avons rougi tant de fois. Mademoiselle de Sourdis doit enfin céder la place à mademoiselle de Chalmont.

— Je vous ai écoutée jusqu'au bout, monsieur, écoutez-moi à votre tour et en présence de ces dames, répondit Arabelle avec dignité. Si j'ai consenti à jouer pendant longtemps un rôle indigne, c'était pour ne pas abréger les jours de votre père. Je suis mariée, entendez-vous, et voilà l'acte qui en fait foi.

Et elle remit son acte de mariage au nouveau marquis, en lui lançant, ainsi qu'à ses sœurs, un regard plein de hauteur et de mépris à son tour.

Albert changea de couleur; madame de Lorbeuil, Louise et lui échangèrent des regards foudroyés et significatifs, et comme les natures basses changent vite,

les trois personnages se hâtèrent de réparer ce qu'ils avaient fait.

— Croyez, madame, dit madame de Lorbeuil, qui la première prit la parole, que si nous avions su...

— Nous sommes désespérées, ajouta Louise humblement...

— Pourriez-vous nous pardonner, madame, et à moi en particulier, dit Albert?... pourriez-vous être assez généreuse pour cela?... Je tremble et j'attends mon arrêt!

— Je vous pardonne à tous, et de toute mon âme, leur dit Arabelle, avec une bonté, une noblesse admirables... Je ne vous demande qu'une chose, c'est votre amitié, à laquelle vous me reconnaîtrez peut-être quelques droits...

— Oh! de toute notre âme, reprirent à la fois les trois comédiens qui mentaient à leurs pensées et à leurs sentiments, car ils haïssaient cette femme en raison des injures dont ils l'avaient abreuvée.

Mais tout n'est-il pas perversité et mensonge?

Arabelle fut chercher le testament, et le remit à Albert pour qu'il en fît la lecture :

— Ceci, dit-elle, confirme encore mon mariage.

XV

TESTAMENT

Albert fit venir le notaire, il prit solennellement le testament des mains d'Arabelle, et il en brisa les cachets avec une respectueuse lenteur, probablement d'usage dans de pareilles circonstances, et il lut à haute voix ce qui suit :

« Que Dieu vous bénisse, mes enfants, comme je vous bénis moi-même. Lorsque vous lirez cet écrit, je serai dans un autre monde où j'aurai besoin que vous priez pour moi, car je viens ici implorer votre pardon et celui de l'ange qui a bien voulu me consacrer sa jeunesse et renoncer pour moi au monde et à l'avenir que lui ouvrait son talent. Je l'ai abusée par un faux mariage, je me sens bien coupable... J'ai craint votre improbation ; mais vous auriez plutôt absous votre père se conduisant loyalement que flétrissant son nom par une conduite si infâme!... Je désire que vous considériez Arabelle comme votre sœur, elle mérite autant votre estime que votre affection; soyez très-unis en mémoire de votre père, c'est le seul moyen de donner la paix à son âme.

Je laisse à Arabelle sa vie durant le château de Ferney, ses dépendances, plus cent mille francs en toute propriété, plus tout ce que je lui ai donné. »

Venaient ensuite une foule de legs à ses domestiques, son adieu à ses enfants et à Arabelle, et sa signature à côté de laquelle était apposé son cachet.

— Eh bien, que vous en semble, mademoiselle, dit Albert avec une expression de rire forcé en regardant Arabelle !

La glace brisée, les deux filles du marquis se déchaînèrent de nouveau contre la pauvre enfant de la manière la plus révoltante, tandis qu'elle, pâle et fière, ne daignait même pas leur répondre.

— Pourtant, continua Albert avec une apparence de dignité sérieuse, les intentions de mon père, que je regarde comme des ordres, seront religieusement et ponctuellement exécutées. Je vous ferai compter par le notaire la somme de cent mille francs, et nous allons partir, madame, pour vous laisser en paix dans votre domaine; désormais il ne peut, il ne doit y avoir rien de commun entre nous; voilà la seule chose où je me permets de désobéir.

— Et moi, monsieur, s'écria enfin Arabelle avec fierté, je ne veux rien, je n'accepte ni les dons de M. votre pére, ni la ratification que vous daignez m'en faire; heureusement j'ai de quoi me suffire. Restez donc au château si cela vous plaît, c'est moi qui en vais partir

à l'instant même. Vous avez parfaitement raison, il ne doit y avoir rien de commun entre votre famille et moi, votre famille qui m'a lâchement abreuvée d'insultes, d'humiliations, que j'ai eu la faiblesse de supporter, toujours pour le marquis de Chalmont. Il m'eût suffi d'un mot pour éclairer la cour sur la conduite odieuse de votre père, pour qu'il lui fût ordonné de me rendre à l'instant une éclatante justice. Une cour où j'étais chérie et accueillie, et à laquelle m'a arrachée le marquis sous le prétexte de me donner un appui et un nom honorable! Maintenant vous avez vu pour la dernière fois Arabelle de Lamothe.

Elle sortit du salon sans se retourner et fit demander Lambert.

— Des chevaux de poste à l'instant, mon bon Lambert?

— Mon Dieu! qu'avez-vous, ma chère maîtresse? comme vous êtes pâle, dit Rose!

— Est-ce que c'est pour vous, madame, s'écria Lambert?

— Oui, mes enfants, oui, je pars immédiatement. Je ne saurais rester une heure de plus avec la famille de Chalmont, voulût-elle me donner tous les châteaux du monde! Rose, si tu veux me suivre, l'heure en est arrivée. Mais tu es libre, ma chère amie, car maintenant, vois-tu, je ne suis plus riche. Je possède l'héritage de mon digne maître. à peu près cent mille francs, voilà tout.

— Oh! jamais Rose ne vous quittera... En Chine, en Amérique, j'irai au bout du monde avec vous.

— Et moi, madame, dit Lambert en pleurant, permettez-moi de vous suivre, je ne saurais rester ici.

— Mais, Lambert, je ne puis avoir de domestique, mon ami.

— Seulement quelques jours, puis je me placerai ailleurs, et je pourrai seulement voir Rose et demander de vos nouvelles!

— De tout mon cœur, mon brave écuyer... Il y a donc encore au monde des cœurs francs, sympathiques et dévoués! Merci, merci. Mais, au nom du ciel, que je parte.

Elle n'emporta de ses effets, de ses bijoux que ce qu'elle possédait à elle, et laissa tout ce qui lui avait été donné par le marquis. Une heure après, les roues d'une chaise de poste résonnaient dans la cour du château... et Arabelle quittait ces lieux où elle avait été si heureuse... où elle avait tant souffert! Rose était dans la voiture avec elle, et Lambert la suivait.

Rien ne saurait peindre la fureur des deux filles du marquis de se voir à leur tour humiliées par la conduite noble et fière d'Arabelle; quant à Albert, il s'y joignait pour lui la rage de n'avoir pu réussir auprès de cette femme divine, à laquelle il espérait donner en secret son amour, ses adorations et son avenir... Mais ils le comprirent bien... Elle était partie pour toujours, et tous les gens du château et de la ferme pleurèrent

leur bonne maîtresse, leur enchanteresse fauvette!... ce qui ne contribuait pas peu à redoubler la colère des riches héritiers.

A peine arrivée à Paris, Arabelle descendit dans un hôtel garni, installa Rose; puis montant dans une voiture de louage, elle se fit conduire chez sa mère qui, depuis plusieurs mois, était restée silencieuse avec elle.

— Comment et par quel hasard es-tu à Paris, mon enfant? s'écria madame de Lamothe en embrassant sa fille et paraissant très-heureuse de son arrivée inattendue.

— Je viens chez vous, madame, répondit celle-ci; pour vous demander compte de votre conduite.

— Que veut dire cette phrase, Bella?

— Votre conscience vous a répété cent fois ce que je viens vous dire aujourd'hui. Le marquis vient de mourir, madame, et son testament m'a révélé la vérité; j'ai frémi pour moi, mais j'ai rougi de honte pour vous! Quoi, vous avez eu l'infamie de me vendre au marquis? Vous saviez que ce mariage n'était qu'un simulacre, un piége, dans lequel vous et lui m'avez prise!... C'est avec l'appât de ce faux mariage, de ce titre de marquise que vous faisiez résonner si haut, que vous avez su persuader la digne famille Eysemann, et que vous avez vous-même, vous, ma mère, creusé l'abîme dans lequel vous avez jeté votre fille!... O honte! avilir sa fille, l'arracher à une belle, brillante

et honorable position, pour en faire la maîtresse d'un vieux sexagénaire. Il a dû vous payer bien cher, madame, pour que vous ayez mis une telle cruauté, une telle persistance à conclure un pareil marché... C'est donc là le soutien, le protecteur que vous me donniez pour appuyer ma jeunesse en danger, disiez-vous? Quel nom me reste-t-il maintenant? où voulez-vous que je porte mes pas? qui voudra me voir, me recevoir? partout la honte qui s'est abaissée sur mon front pur de jeune fille me suivra; on me fuira comme une femme perdue! ou me montrera au doigt en disant; « Oh! c'était la maîtresse du marquis de Chalmont! » Ce n'a point été assez pour vous, madame, de ruiner mon père en l'entraînant à sa perte avec de perfides insinuations, il a fallu que vous perdissiez votre fille.

Et Arabelle se tordait les mains en parlant ainsi, tandis qu'elle marchait à grands pas dans l'appartement.

Madame de Lamothe essaya en vain quelques excuses, disant qu'elle avait agi pour le bonheur de sa fille, qu'elle s'était conduite ainsi parce qu'on lui assurait une grande fortune... qu'elle croyait d'ailleurs le mariage valide.

— Dites plutôt, madame, que c'est par égoïsme que vous m'avez vendue : c'est pour obtenir cette rente que vous a faite le marquis! Est-ce que la fortune est tout? peut-elle rendre l'honneur quand il est flétri? D'ailleurs, comme mon âme n'est pas taillée sur le patron de la vôtre, vous aurez peine à comprendre, sans doute,

que j'aie renoncé aux legs du marquis. Si vous m'avez avilie, vous, je n'ai point voulu me flétrir en acceptant ses dons; il me faut ma propre estime, et, du moins, pour moi, j'ai agi comme me le dictait ma conscience, et j'en suis heureuse.

— Et comment feras-tu maintenant? reprit madame de Lamothe d'une voix atterrée.

— Que vous importe, madame!...

— Insensée! avoir refusé ce que te laissait le marquis! reprit madame de Lamothe, insensible à tout, excepté à l'argent.

— Au surplus, madame, continua Arabelle, cette visite est la dernière que vous recevez de moi, sachez-le bien! Si mon digne professeur vivait encore, j'irais me réfugier auprès de lui; mais puisque je suis seule, seule je vivrai, et sans écouter désormais les perfides conseils de qui que ce soit. Adieu, madame, puisse votre argent vous rendre tout ce que vous avez perdu pour l'obtenir, l'amour et l'estime de votre fille, le bonheur intérieur qui ne peut venir que d'une conscience calme et pure; oubliez, si vous le pouvez, que vous ayiez jamais eu un enfant! Adieu encore.

Et elle partit, malgré ce que put lui dire sa mère.

A peine remise des fatigues de son voyage, et plus encore des émotions qui venaient de se succéder si rapidement pour elle, Arabelle songea à aller chez Octave, le cruel Octave!

— Peut-être n'est-il pas à Paris, disait-elle à Rose;

peut-être... oh! je ne sais!... mais je voudrais le trouver excusable, car je sens que je l'aime toujours, et en dépit de toutes les larmes qu'il m'a fait verser.

— Que n'est-il possible que vous l'oubliez, madame! s'écria Rose avec son cœur, vous en seriez bien plus heureuse!

— Oui, mais je ne puis pas, mon enfant! tu sais bien que lorsqu'on aime!... la volonté est impuissante pour briser cet amour; il est plus facile de briser le cœur que d'en arracher le sentiment qui le brûle!... Et toi, petite, si je te disais d'oublier Lambert, le pourrais-tu?

— Si M. Octave ressemblait à Lambert, dit Rose en rougissant, je ne vous parlerais pas ainsi, madame; mais vous avoir abandonnée d'une manière si horrible, si cruelle!... Tenez, moi, je ne puis pas lui pardonner! Avoir eu le cœur de délaisser un ange comme vous! une si jolie, si incomparable personne! c'est un... qu'il en cherche de pareilles... elles ne seront pas seulement dignes de baiser la poussière de vos pieds si petits qu'on ne sait pas comment vous pouvez marcher.

— Hélas! ma chère enfant, tu as raison, Octave est indigne de moi, et cependant je vais aller chez lui et tenter de le voir, ne fût-ce que pour savoir de quelles excuses il pourra colorer son silence; mais il me serait si doux de lui pardonner! d'avoir encore un ami dans ce monde!...

— Je ne puis vous en empêcher, ma chère madame, je mettrais ma main au feu que vous vous préparez encore de nouveaux chagrins. Dieu veuille que je me trompe! du moins je serai là pour vous consoler, je ne vous trahirai jamais.

— Adorable cœur, dit Arabelle en embrassant Rose; puis elle partit pour aller à la recherche de son infidèle.

Elle arriva rue Saint-Lazare, dans une maison de belle apparence.

— Monsieur Octave Thorange? dit-elle à la concierge.

— C'est ici, montez, madame, au deuxième à gauche.

Tremblante, elle sonna, un domestique ouvrit.

— Monsieur Thorange?

— Il ne reçoit personne, madame, il est très-occupé.

— Remettez lui mon nom, dit-elle au domestique en lui donnant une carte, et ajoutez que j'attends ici, dans son antichambre.

Quelques minutes après, le domestique revint et la fit passer par un appartement confortable et fort bien meublé; Octave lui-même vint au devant d'elle et l'introduisit dans son cabinet de travail.

Après s'être assise et avoir regardé attentivement Octave, Arabelle, tenant toujours fixés sur lui ses yeux pénétrants, lui dit :

— Vous m'avez donc laissé venir chercher moi-même la réponse de mes lettres, puisque depuis bientôt un

an, vous avez gardé un silence de mort, si cruel qu'il a jeté sur mon cœur un linceul glacé!

— Mon Dieu! sans doute j'ai dû vous paraître bien coupable, répondit Octave évidemment embarrassé; mais des occupations incessantes... un voyage assez long... m'ont totalement empêché de vous écrire. Croyez-vous qu'il m'ait été possible de vous oublier? ajouta-t-il avec un ton froid qui ne put persuader Arabelle.

— J'ai besoin, Octave, d'épancher toutes les douleurs de mon âme dans la vôtre, j'ai besoin de croire que vous êtes encore mon ami!... que vous souffriez de tout ce que j'ai souffert!... que vous pleuriez au récit de toutes les larmes que j'ai répandues!... j'ai besoin d'avoir votre cœur pour appuyer le mien, pour m'en faire un refuge contre les humiliations dont on m'a abreuvée.

Alors elle raconta la maladie du marquis, ce qu'elle avait eu à essuyer de sa famille, elle n'oublia pas les offres révoltantes d'Albert. Elle cherchait à lire sur les traits d'Octave une expression d'amour, de sympathie, de fureur contre ses ennemis. Elle attendait qu'il lui ouvrît les bras, qu'il lui offrît sa main comme autrefois... maintenant qu'elle était libre... il voudrait être son seul protecteur, il mourrait de chagrin s'il la savait ainsi seule, exposée et en butte aux humiliations et aux méchants propos du monde. Mais il ne fut point ému... et il ne lui offrit rien!

— Ma chère Arabelle, lui dit-il enfin, que je suis malheureux d'apprendre tout cela!... Vous m'affligez cruellement!... mais hélas! toute ma sympathie n'y peut rien!... Pauvre femme!... Mon Dieu! je crois que vous feriez mieux d'aller vivre en province que de rester à Paris... vous y seriez plus tranquille...

— En province, avez-vous dit, Octave!... Alors vous y viendriez aussi... Est-ce que vous concevriez la vie sans moi?... nos deux cœurs peuvent-ils se désunir?...

— Non, sans doute, mon Arabelle, mais il y a des positions où on n'est pas libre...

— Comment?... Expliquez-vous? Qui donc peut vous empêcher de venir avec moi et de me laisser vous offrir la moitié de ma petite fortune?

— Je ne le puis, ma chère amie... Depuis que je vous ai quitté, j'ai embrassé au sérieux la carrière de la littérature, et maintenant, outre les publications que je suis forcé de fournir aux éditeurs et aux théâtres, je suis secrétaire d'un grand personnage, et il m'est impossible de le quitter. Peut-être qu'avec sa protection il m'ouvrira les portes de la diplomatie, objet de tous mes vœux, vous voyez que je ne m'appartiens plus.

— Mais vous m'apparteniez au temps où vous étiez au château de Ferney, et croyez-vous donc que l'amour, un amour comme celui que nous ressentions l'un pour l'autre, ne soit point une source inépuisable d'inspirations?... Et parce qu'on est poëte, auteur ou

diplomate, s'en suit-il donc qu'on doive avoir le cœur vide de toute affection, et vivre isolé comme un ermite?... Pour arriver dans ce monde, dans ce monde de talent, il faut au contraire avoir au cœur un sentiment fort, noble, élevé... il faut avoir un amour comme je sais le comprendre, et comme il me semble que je dois l'inspirer... Il n'y a pas de feu sacré, il n'y a pas de génie là où il n'y a pas d'amour. C'est lui qui a fait les grands hommes de chaque siècle!... Sans lui... tout est éteint... décoloré... et les œuvres sorties d'un cerveau froid ne peuvent émouvoir la foule...

Arabelle était si merveilleusement brûlée d'amour et de flamme sacrée en parlant ainsi, qu'Octave devait être plus que du marbre pour ne pas se galvaniser... Il lui répondit avec toute la passion qu'il put trouver :

— Nous reparlerons de cela, mon Arabelle; mais, dans ce moment, j'attends le duc d'Alvarès, et il faut que nous soyions seuls. J'irai vous voir... souvent... le plus souvent qu'il me sera possible. Je vous en supplie... ne revenez plus chez moi... cela nous compromettrait tous les deux... Entendez-vous bien... j'irai demain déjeûner avec vous... et nous retrouverons une de ces délicieuses heures des bois de Ferney... Adieu... adieu encore, à demain.

Il lui envoya un baiser avant de refermer la porte; elle partit rêveuse et triste.

XVI

SOUVENIRS ET REGRETS

— O Rose! comme il est changé! dit Arabelle en rentrant. Hélas! tu n'avais que trop raison! Il y a de ces fatalités qui vous poussent à un désespoir, à un abîme inévitable, et qu'on ne peut fuir... C'est l'oiseau fasciné par les yeux du reptile et qui se livre à sa destinée.

— Que vous a-t-il pu dire, madame? quelles excuses vous a-t-il données?

— Aucune... il n'a su que répondre... Ma présence le gênait. J'ai essayé vainement de faire vibrer dans son âme les cordes du souvenir... de l'amour... elles sont restées muettes sous mes doigts;... c'est comme un violon dont l'âme est brisée, il ne rend plus aucuns sons!... Peut-être... et je n'y avais point encore songé... peut-être est-il amoureux d'une autre femme?... Oui, c'est sans doute cela... voilà la cause... de sa froideur... de son air embarrassé... Il craignait sa visite pendant que j'étais là... Tout s'explique, c'est aussi la cause de son silence!... Que m'aurait-il dit? un cœur noble et franc eût avoué la vérité... Mais lui... il aime mieux se taire ou mentir... Je la découvrirai cette vérité... Ce doute est trop affreux!...

— Hélas! madame, où vous amènera cette conviction

quand vous l'aurez acquise? à être plus malheureuse encore!... Au nom du ciel, oubliez-le.

— Laisse-moi faire toutes mes recherches, d'abord, Rose, j'essaierai ensuite de l'oublier. Demain matin il vient, je vais encore le sonder, l'étudier.

— Chaque certitude que vous aurez acquise vous enfoncera une épine dans le cœur.

— Seconde-moi, je t'en supplie, mais ne me conseille pas dans ce moment. Je souffre trop et je vais au devant de nouvelles souffrances encore.

Le lendemain, et malgré elle, Arabelle sentit battre son cœur violemment, quand s'avança l'heure à laquelle elle attendait Octave; elle ne pouvait rester en place, l'amour impatient est toujours ainsi. Elle avait fait une toilette capricieuse et coquette, où la simplicité se mêlait à la parure. Avait-elle besoin de cela pour être belle?

Elle fut obligée, lorsqu'elle entendit la sonnette s'ébranler, de s'asseoir et de poser les deux mains sur son cœur pour en contenir les battements précipités; de quelle affreuse déception fut-elle atteinte quand Rose lui remit une lettre ainsi conçue :

« Ma toute chère Arabelle,

» Plaignez-moi, le duc me retient pour toute la journée, et il m'est impossible de voler à vous comme je le voulais, comme je l'espérais; mais demain ou

après-demain, je me dédommagerai de cette privation. Surtout ne soyez pas fâchée contre votre Octave. »

— Quelle lettre, grand Dieu! tiens, Rose, lis-la. Que penses-tu de ces trois mots si froids, si compassés? Il y a un mystère dans tout ceci, réunissons-nous pour le découvrir; envoyons un commissionnaire s'informer s'il est chez lui, au logis. Hâte-toi, ma chère amie, songe que je brûle, que je souffre à mourir.

Et Rose descendit pour exécuter les ordres de sa maîtresse. Aussitôt après le commissionnaire revint avec cette réponse que lui avait faite le concierge, que M. Thorange était à la campagne pour deux jours.

— Tu vois, Rose, comme il m'a trompée encore hier... comme il m'a menti! pourquoi m'avoir promis de venir, il sera parti exprès pour se soustraire à mes recherches, à mes visites. Comment est-il possible qu'on puisse changer ainsi, dans l'espace d'un an, l'amour en froideur, la franchise en mensonge? Ah! Rose, Rose, que je suis malheureuse!

— Que ne quittez-vous Paris madame? Tant que vous serez dans la ville qu'il habite, vous souffrirez cruellement. A votre place, je partirais.

— Où veux-tu que j'aille maintenant traîner ma vie désolée? Pauvre chevalier! il pressentait ce qui devait m'arriver, lui qui à tout prix à voulu qu'Octave s'éloignât. Comme j'ai été cruelle pour lui! Il est parti, Dieu

seul sait où il est... pourquoi, pourquoi ai-je rejeté son cœur! il était sincère, il ne m'eût ni trompée ni abandonnée lâchement; il m'eût épousée, lui, qui me connaissait depuis mon enfance... Oh! s'il savait tout, il accourrait, j'en suis sûre, il serait mon sauveur, mon protecteur. Comme j'ai eu tort de blesser cet homme plein d'honneur, de délicatesse et de sincérité. Hélas! j'étais aveuglée par la passion. En vérité si je croyais aux sorts et aux sorciers, je dirais que j'ai été ensorcelée. Et quel moyen, quel remède pour m'arracher ce fatal amour!...

Tu l'as voulu, mon Dieu!... que cette coupe pleine
Cette coupe de vie où je cherchai du miel,
Ne fût jamais pour moi qu'une coupe de fiel...
Oh que ta volonté soit faite et non la mienne!
. . . . . .

— Et ne pas adorer une femme comme celle-là, s'écria Rose en colère; un miracle de beauté, de talent.

— Madame, voulez-vous me laisser vous ouvrir mon cœur tout entier?

— Parle, mon enfant.

— Eh bien, je vous aime mieux que je n'aime Lambert... et s'il me fallait vous quitter pour lui, je serais bien plus malheureuse que de le quitter pour vous... Je vous en supplie, ne me séparez jamais de vous; je le sens, je ne pourrais vivre sans vous voir...

— Ce sera donc le lierre et l'ormeau puisque tu le

veux, mais si jamais tu éprouves un ennui, un regret, tu me l'avoueras à l'instant même, et tu reprendras la liberté tout en gardant la meilleure part de mon cœur! me le promets-tu?

— Oui, madame, je vous le jure!

Arabelle embrassa Rose avec toute l'affection dont son caractère ardent était susceptible.

Le matin du second jour elle monta dans une voiture de louage et fut se poster non loin de la demeure de M. Thorange. Elle avait le pressentiment qu'elle était trompée, elle voulait à tout prix des preuves... de ces preuves qu'on paye du bonheur de sa vie!

Il y avait à peine une heure qu'elle regardait attentivement la porte, blottie dans un des coins de cette voiture et couverte d'un épais voile noir, lorsqu'elle aperçut Octave; il sortit... puis rentra peu de temps après et sortit de nouveau. Elle le suivit avec la voiture et vit qu'il s'arrêtait dans le faubourg Saint-Germain, rue de Lille : elle remarqua la maison et revint en toute hâte chez elle.

— Rose, dit-elle, cours vite, je t'en supplie, rue de Lille, nº 55, et, avec ton adresse et ton esprit ordinaires, prends toutes les informations possibles pour savoir chez qui allait Octave en se rendant en grande toilette dans cette maison; il le faut absolument.

— Mais... madame.

— Mais, songe que je t'en prie et que je t'attends.

Rose ne fut qu'une heure absente; bien qu'elle eût

appris beaucoup de choses fort pénibles, elle assura qu'elle n'avait pu obtenir aucun éclaircissement du concierge.

Arabelle, après cette réponse, se laissa tomber sur un siége et y resta plus d'une heure sans vie.

— Madame, madame, au nom du ciel, revenez à vous! lui criait la pauvre Rose tout éplorée.

En vain elle lui frottait les tempes, en vain elle lui prenait les deux mains dans les siennes, Arabelle restait comme inanimée.

— Seigneur! seigneur! ayez pitié de nous, reprenait la jeune fille; pauvre et chère adorable créature! aurai-je donc la douleur de la voir expirer dans mes bras? La chère âme, elle ne revient pas! ah! les couleurs remontent un peu à ses joues; Dieu soit loué! ses mains ne sont plus crispées ni glacées!... Sainte et bienheureuse Vierge, conservez-moi cet ange de bonté et de beauté... ma chère maîtresse? que voulez-vous? Rose est à vos ordres.

— Ce que je veux, ma Rose? dit Arabelle d'une voix languissante encore; je veux que tu ailles chercher un coupon de loge pour ce soir... c'est une représentation extraordinaire à l'Opéra-Comique et j'y veux aller... tu me conseilles de me distraire, soit, je t'écouterai; puis tu t'habilleras et tu m'y accompagneras...

— Oh! madame, je n'oserai pas...

— Tu oseras, puisque je le veux; crois-moi, mon enfant, je serai toujours fière de t'avoir pour compagne...

Quelques heures après Arabelle et Rose arrivaient à l'Opéra-Comique.

XVII

DÉCOUVERTE

Arabelle avait posé sur le côté gauche de sa tête un petit chapeau rehaussé avec trois plumes blanches; elle portait une robe de crépe noire à queue, ouverte par devant en tunique, rattachée avec des nœuds et un par-dessous de satin gris-perle et chatoyant; des opales merveilleuses où se reflétaient tout le prisme de l'iris brillaient à son front, ses oreilles, son cou et ses bras; deux autres opales, d'une grosseur prodigieuse, attachaient sa robe sur les épaules, tandis qu'une autre retenait par devant le pli du corsage grec, qu'elle affectionnait particulièrement. Cette toilette de deuil était la plus délicieuse et la plus séduisante qu'on pût voir; elle attira bientôt tous les regards émerveillés, d'abord du costume, puis ensuite de la beauté de la femme!

La salle était comble et brillante. Tant de femmes jeunes et jolies s'y trouvaient rassemblées, qu'on eût dit d'un parterre ou plutôt d'une guirlande de fleurs entourant chaque rang de loges. Il eût été difficile à un étranger, apparaissant pour la première fois à Paris, et ignorant complétement les événements politiques, de

deviner, à voir cette éclatante réunion, qu'il y avait à peine quelques jours un voile de mort s'étendait sur la France! Mais les français sont ainsi faits; et on ne saurait mieux comparer leur caractère qu'à une giboulée du mois d'avril, où le soleil brille entre deux nuées.

Que de souvenirs vinrent assiéger Arabelle! Assister à un spectacle... à un opéra! elle qui avait été une fois l'idole de toute une foule... Elle se rappelait son début à Dresde, ses palpitantes et délicieuses émotions, le trouble et le bonheur extrêmes de son professeur chéri; ce sentiment si plein, si immense, si ineffable, qui vient inonder l'âme d'artiste à laquelle le public offre l'encens de sa juste admiration... Que cette carrière de prima donna lui eût fait la vie belle et enivrante telle qu'elle l'avait rêvée, telle qu'elle convenait à son organisation!

Arabelle fut d'abord entièrement captivée par la musique et les acteurs; elle s'identifiait avec eux, elle était livrée à des sensations si étranges, à des hallucinations si inexplicables, que, par instants, comme atteinte d'un vertige, il lui prenait une envie folle de s'élancer de sa loge sur la scène, et de se mettre à la place de la cantatrice, parce qu'il lui semblait qu'elle remplirait bien mieux son rôle; elle fut saisie de ce même mouvement qui nous attire au fond de la mer, et elle fut obligée de fermer les yeux et de se cramponner fortement à l'appui de la loge pour pouvoir résister à cette tentation inouie.

Rose crut qu'elle allait s'évanouir, et se hâta de lui faire respirer un flacon de sels.

— Ce n'est rien, ma chère; mais pourtant c'est immense... Je ne pourrais te raconter à présent ce que j'éprouve... c'est une des pages de ma vie que tu ne connais pas encore, et je dois à ton affection de n'avoir rien de caché pour elle.

Le premier acte fini, et revenant un peu à elle, Arabelle promena ses regards autour de la salle, et, conservant ses souvenirs de bonheur et d'artiste, elle trouva que la maison d'Opéra de Dresde était plus belle, plus majestueuse que celle de Paris; elle trouva même que les toilettes de Dresde étaient plus belles et plus brillantes; à cette époque elle était reine; et tout devait à ses yeux se colorer de ce prisme du bonheur...

Elle ne regarda d'abord que l'ensemble; puis, prenant sa lorgnette, et voulant analyser les détails de cet ensemble, elle fut comme pétrifiée en apercevant Octave dans une loge de face, où se trouvaient aussi plusieurs autres personnes, hommes et femmes. Elle pâlit... un voile passa sur ses yeux... et Rose inquiète lui demanda ce qu'elle avait.

— Tiens, vois là-bas... la troisième loge après celle du milieu... Octave à côté d'une femme qu'il regarde sans cesse.

— Oubliez-le, chère madame, et ne songez qu'à la musique; vous êtes venue ici pour vous distraire, n'allez pas changer un opéra en drame.

— Rose, fais entrer l'ouvreuse... je veux lui parler.

— Mon Dieu! qu'allez-vous faire... Songez-y bien, je vous en supplie.

— Je veux parler à cette ouvreuse... à l'instant même, dit Arabelle avec impétuosité, et Rose obéit.

— Je vous serai obligée, madame, dit-elle à l'ouvreuse, d'aller dans cette loge, elle lui montra celle dans laquelle était Octave, et de prévenir ce grand jeune homme brun, dont les cheveux sont bouclés, qui est vêtu d'un frac bleu et d'un gilet blanc, qu'on demande à lui parler dans la loge nº 6, qu'il ait la complaisance d'y venir le plus tôt possible.

Et l'ouvreuse ayant parfaitement compris, partit pour remplir son message en femme intelligente, et habituée à en remplir souvent de semblables.

Octave, ignorant où il allait, et qui le faisait demander, se hâta d'accourir à cette loge; mais lorsqu'elle fut ouverte, et qu'il aperçut Arabelle, il pâlit. Néanmoins il entra, et s'efforça de faire bonne contenance.

— Mon cher Octave, dit Arabelle avec une gaieté forcée, les rôles sont donc changés? le monde est donc interverti, puisque c'est moi qui vais à vous! moi qui me souviens quand vous oubliez, et moi qui vous aperçois lorsque que vous ne songez même pas à me voir? A Ferney vous me voyiez toujours de si loin quand j'arrivais à ces rendez-vous...

— Ne parlons pas du passé, ma chère Arabelle, il n'y a rien de triste comme le passé. Laissez-moi vous dire

au présent que vous êtes adorable, et que vous avez toujours la plus enivrante de toutes les toilettes... quelque soit le costume sous lequel vous apparaissiez. On vous croit plus belle chaque jour, parce que vous avez une de ces beautés qui en renferme mille autres, et que, fût-on assez heureux pour être destiné à passer avec vous les mille et un jours des contes arabes, chaque jour on découvrirait un nouveau trésor dans votre âme, un nouveau rayon dans votre esprit, une nouvelle perle dans votre gosier... Vous êtes une de ces merveilles que le ciel envoie rarement à la terre!

— Octave, reprit tristement Arabelle, j'aimerais mieux moins d'encens et plus de cœur! il y a des gens qu'on admire toute sa vie, et que l'on n'aime jamais, et d'autres qu'on aime sans les admirer! Pour moi, je donnerais toute votre admiration pour un regard, pour une parole d'amour!

— Vous êtes encore trop dans le domaine de l'exagération, ma chère; l'âme d'un enfant et l'âme d'un homme sont toutes différentes. Le même amour y existe bien, mais il se manifeste tout autrement. L'un est une folie, et ne peut durer, l'autre est assis sur des bases solides, et doit durer longtemps. Pour cela, il doit avoir des allures graves, et être enfin ce qu'il doit rester... une distraction agréable aux travaux sérieux qui absorbent l'existence d'un homme... voilà tout.

— Voilà tout?... Octave, Octave! vous ne pensiez pas

ainsi autrefois; et cet autrefois ne retombe pas dans la nuit des temps.

Quand votre duc vous laissera-t-il un instant de liberté que vous voudrez bien venir perdre chez moi?

— Après demain, ma belle, je vous le promets! Vous m'en voulez de n'avoir pu aller chez vous le jour où je m'étais promis ce bonheur... J'ai bien souffert, croyez-moi, de cet empêchement; je suis esclave, maintenant!

— Il fait trop chaud dans cette loge... Votre bras, Octave, et allons, je vous prie, respirer un peu l'air du foyer et des corridors.

Octave, quoi qu'extrêmement contrarié, n'osa point refuser Arabelle, et au lieu de recueillir avec orgueil tous les compliments que les hommes laissaient échapper à sa vue, on eût dit qu'il en rougissait. Il eût été impossible de deviner ce qui se passait dans ce cœur, si tout ne s'expliquait par ce mot : la femme qu'on n'aime plus.

Hors de la loge, la conversation se posa dans le domaine des lieux communs, seulement Arabelle ne put s'empêcher de parler de Dresde, puis elle finit par s'animer tellement (car c'était son don quichotisme), qu'Octave l'interrompit pour lui dire :

— En vérité, vous me donnez une envie folle de voir Dresde; elle doit être bien poétique, la ville qui a pu vous laisser de tels souvenirs! Il faudra que j'y aille faire une excursion aux vacances prochaines; puis, avant cette époque, vous me tracerez un petit itinéraire

des lieux, des promenades que je devrai visiter préférablement à d'autres, et je vous rapporterai des nouvelles toutes fraîches de vos amours.

— Hélas! à cette époque, reprit Arabelle en soupirant, je n'avais au cœur d'autre amour que celui de mon art... d'autre affection que celle que je portais à mon cher professeur... et d'autre but que mon avenir et ma gloire théâtrale!... J'ignorais encore la vie!... Je ne l'avais aspirée que par ces sentiments divins. J'ignorais que, la connaître, c'est souffrir... et mourir !

— Au bout de chaque pensée, de chaque phrase, vous en ajoutez toujours une qui vous entraîne dans un monde de souvenirs... et de tristes souvenirs. Croyez-moi, changez votre humeur, et pour vous et pour les autres : pour vous, cela vous afflige, et pour les autres, si ce n'était pas moi, cela pourrait les...

— Les fatiguer, n'est-ce pas? Je comprends à merveille. Je tâcherai de profiter de vos conseils, et surtout lorsque je serai avec vous, dit Arabelle avec un sourire forcé... Et pour commencer, que vous semble de cet opéra et de ces actrices?

— Pas une dont la voix soit digne d'approcher d'une des notes de la vôtre, belle sirène...

Puis la toile étant près de se lever, il reconduisit Arabelle à sa loge, non sans qu'elle lui eût fait promettre qu'il la viendrait prendre à la fin du spectacle pour la ramener chez elle.

Maintenant l'opéra n'avait plus pour elle aucun

charme, aucune attraction, elle était tout entière absorbée à regarder incessamment Octave, et à essayer de deviner quelles pouvaient être les relations qui existaient entre lui et les personnes qu'il accompagnait. Il y avait un père avec ses deux filles, puis un jeune homme qui devait être leur frère, à en juger par le peu de galanterie qu'il affectait avec ces demoiselles. Octave paraissait causer davantage avec le monsieur âgé, qu'elle qualifiait du titre de père, et elle finit par se rassurer en se disant :

— C'est peut-être quelque famille de province qu'il aura été forcé de conduire au théâtre ; mais il n'en est pas moins trop réel, ma pauvre Rose, qu'il a élevé ou abaissé un mur de glace entre lui et moi... Rien, rien ne peut plus émouvoir son âme... et ses souvenirs, dans lesquels j'essaye à le plonger malgré lui, ne produisent d'autre effet que de le contrarier vivement; il voudrait même pouvoir oublier qu'il ait jamais aimé!... on dirait que son amour-propre en est froissé, il rougirait d'avouer devant qui que ce soit qu'il m'ait adorée, moi!... Et pourtant, Rose, tu comprends qu'il est possible qu'on m'aime?

— Non, pas vous aimer, madame, mais devenir fou!... mille fois fou!... Et, tenez, ce monsieur n'a jamais été fait pour vous! Il n'y a pas la moindre analogie entre son âme et la vôtre... Je vous le répète, vous vous êtes trompée; revenez de cette erreur, et reprenez votre calme, votre raison... cet enjouement qui sied si bien

à votre âge. N'y aurait-il pas conscience de se laisser mourir pour un homme qui ne répandrait pas une larme pour vous...

Mais Arabelle avait appuyé sa tête gracieuse dans sa main, son bras reposait sur l'appui de la loge ; il n'y avait plus rien pour elle, ni la musique, ni le coup-d'œil de la salle, ni même la loge qui renfermait l'homme ayant encore tant de pouvoir pour briser son pauvre cœur.

Elle ne souhaitait plus qu'une chose actuellement, c'était la fin de ce spectacle auquel elle avait si ardemment désiré d'assister; nos projets, nos plaisirs, nos joies, qui peut jamais prévoir comment ils finiront? Qui peut dire au lever du soleil, alors qu'il apparaît éblouissant au milieu de l'irradiation qui l'entoure, qui peut dire quels seront les nuages qui glisseront sur le ciel, poussés par le vent, et si ces nuages n'amèneront pas des orages, des tempêtes? Il faut ne se fier ni aux choses, ni aux personnes, ni aux rayons du soleil, ni même à l'éclat mystérieux de la lune, il faut être sceptique si l'on ne veut avoir ses croyances et son cœur brisés !

— Quelles sont les personnes avec lesquelles vous étiez au théâtre, dit Arabelle à Octave, lorsqu'ils furent assis avec Rose dans une voiture?

— Ce sont des parents du duc, et vous concevez que j'ai mille obligations à remplir envers lui et envers sa famille.

— Oh ! je conçois que votre position, votre avenir... et toutes les conditions qui pourront y jeter quelques paillettes de gloire et de fortune, sont les seuls intérêts qui vous guident. Je dis paillettes, parce que je regarde tout ceci comme un clinquant qui n'est pas le côté réel du bonheur... Autrefois, nous pensions, nous sentions de même...

— Toujours autrefois, ma chère amie, en vérité, vous êtes incorrigible.

— Hélas ! j'ai bien peur, en effet, de ne pouvoir me corriger ! Pourtant, j'y ferai mes efforts, ne fût-ce que pour me mettre au diapason du siècle et de la mode... ce serait ridicule de rester en arrière, n'est-ce pas, mon très-cher Octave?

En finissant cette phrase, Arabelle faisait des efforts immenses sur elle-même.

— Vous avez choisi un joli quartier, reprit Octave, cherchant toujours à détourner la conversation. Le faubourg Saint-Honoré touche aux Champs Élysées et aux Tuileries... Nous voici arrivés, je crois... n'avez-vous pas dit numéro 57?

— En effet, me voici à ma porte; vous êtes libre, et je vais donc vous attendre après-demain, n'est-ce pas, sans faute? Je songerai à vous et à Dresde pour abréger le temps d'ici là.

— Au revoir, mon Arabelle, dit Octave presque inquiet de la vibration extrême de la voix d'Arabelle, qui décélait un trouble inouï, et la porte se referma sur

lui ; il s'éloigna, tandis que la pauvre créature, à peine rentrée dans son appartement, se mit à fondre en larmes.

Elle s'était contrainte si longtemps ; il fallait que les pleurs se fissent jour, comme l'eau qui brise une digue laisse déborder le torrent longtemps comprimé. Rose la déshabillait, la regardait comme une mère attentive qui veille sur son enfant ; mais elle n'en put rien obtenir, elle était muette.

— Madame, au nom du ciel, ma bonne maîtresse, couchez-vous... Il est bien tard, vous avez besoin de repos !

Puis, revenant comme d'un songe, Arabelle demanda l'heure qu'il était.

— Trois heures du matin, madame ; faites cela pour votre pauvre Rose, qui vous aime tant, reposez-vous.

Alors elle se laissa conduire comme une enfant, mais elle ne put dormir une minute, et seule au milieu du silence effrayant de la nuit (car le bruit est encore une distraction pour une âme attristée), elle se mit sur son séant et voulut essayer de lire ; elle jeta bientôt le livre avec impatience, car elle n'y voyait que ces mots : « *Octave ne t'aime plus !* » Elle tourna gracieusement sa tête sur son cou de cygne et se mit à plonger avec son regard doux et triste comme dans un monde dont les apparitions semblaient se dresser devant elle... d'abord, Dresde avec tout ce qu'il avait renfermé de bonheur et d'émotions, et ce bonheur de jeune fille et

d'artiste était bien le plus vrai... c'eût été le plus durable ; elle voyait son cher professeur, sa digne femme... elle songeait le moins possible à sa mère : elle revoyait les trois costumes des trois actes d'*Armide;* elle se rappelait les cris d'amour et d'enthousiasme de la foule, et la moisson de fleurs qu'on lui avait jetée sur la scène, et la matinée délicieuse du lendemain, où le professeur vint lui offrir ce coffret de velours bleu de ciel, et surtout les phrases pleines d'âme et de poésie qui vibraient encore à ses oreilles; puis cette cour de l'électeur, qu'elle avait entrevue pendant quelques heures!... Puis, comme son mauvais génie, l'ombre du marquis de Chalmont lui apparaissait; elle tremblait malgré elle, en disant :

— Sans lui, pourtant, je serais restée cantatrice, heureuse !... je n'aurais pas connu Octave, ces joies délirantes d'un amour éphémère. Hélas ! à peine mes lèvres avaient-elles effleuré cette coupe de nectar, que le nectar s'est changé en fiel, la joie en pleurs, et l'amour en un éternel désespoir !

Puis elle reprenait :

— Je ne connais qu'un seul moyen de me guérir, c'est de m'assurer de la vérité... Cette vérité m'est bien clairement démontrée : Octave ne m'aime plus... je le sens au fond de mon cœur... quand même je ne l'aurais pas vu... mais je veux une preuve !... Je veux une explication avec lui, où je le forcerai de m'avouer qu'il renonce à moi... et, du haut de ma fierté blessée, je lui

rendrai cette liberté qu'il a reprise sans que je la lui aie donnée. Je veux être digne dans cette rupture, je veux qu'il sache que je l'aime toujours...

A peine fit-il jour qu'elle appela Rose, en lui disant qu'elle voulait s'habiller pour sortir.

— Quoi, sortir? Mais, madame, vous n'avez pas dormi, et vous n'avez pas déjeuné... D'ailleurs, il n'est que sept heures du matin. Cela ne serait pas convenable. Croyez-moi, madame... Vous le savez, les amoureux ont besoin de conseils.

— Rose, viens avec moi, tu me serviras de chaperon, je t'en prie!

— Tout ce que vous voudrez, madame; mais, patientez un peu, et prenez au moins une tasse de thé.

Tout ce que Rose put obtenir fut de ne partir qu'à neuf heures. La malheureuse Arabelle était si troublée, et de ce qui s'était passé la veille, et de ce qu'elle méditait de faire dans cette visite, qu'elle faillit s'évanouir en descendant de voiture, et fut presque enchantée lorsque le concierge lui dit que M. Thorange était sorti.

— Je vais monter, dit-elle, et je l'attendrai.

Le domestique fit entrer les deux dames dans le cabinet d'Octave.

— Il est élégamment meublé pour un poëte, dit Rose, moi qui croyais que tous les poëtes mouraient de faim!

Arabelle marchait à grands pas dans le cabinet : tout à coup elle s'arrêta, s'approcha du bureau sur lequel

étaient les papiers d'Octave, puis elle vint s'asseoir sur le fauteuil placé devant ce bureau.

— Voyons, dit-elle, si quelque chose ici me révèlera ses pensées... Un drame commencé, fort bien... et le titre... *l'Amour au sérieux*... Il m'a peut-être prise pour modèle; en effet, pour l'homme qui n'aime plus, rien ne semble plus ridicule que la femme qui aime encore... Des vers à Marie... qui peut être cette Marie?... un nom... il faut toujours un nom pour dédier des vers... et puisqu'il n'y a plus d'Arabelle pour lui?... qu'importe... Marie ou Céleste... Oh! une lettre... une lettre qu'il venait d'écrire... elle n'est point encore cachetée... adressée à M. Flamming... qui est ce M. Flamming? un Anglais, sans doute!... Une lettre d'affaires... je gagerais... Pourtant, Rose, je suis saisie d'un désir bien coupable... je voudrais lire cette lettre...

— Madame, ne faites pas cela, pour l'amour de Dieu et de moi!

— Mais, Rose, il n'y a que toi qui le verras.

— C'est mal, madame, vous le savez, de surprendre des secrets... D'ailleurs, où cela vous mènera-t-il?

— Tu ne peux concevoir, mon enfant, quelle tentation est celle-ci pour moi! tu vois ce que je souffre jour par jour, heure par heure; mais tu ne peux le comprendre, parce que tu n'as jamais aimé ainsi.

— Qui sait, madame?

— Oh! tu as trop de raison pour cela. C'est impos-

sible, je ne puis résister plus longtemps; j'ouvre cette lettre...

« Monsieur,

» Je vous jure que vous vous êtes tout à fait trompé, et que cette femme ne peut vous inspirer la moindre méfiance. Je m'estimerais très-heureux si mademoiselle votre fille avait éprouvé un léger sentiment de jalousie pour moi... »

— Eh bien, Rose, qu'en dis-tu? J'aurai le courage de poursuivre.

« Vous et mademoiselle Marie avez remarqué, dites-vous, que cette femme est d'une rare beauté; c'est vrai, mais la beauté n'est pas tout en ce monde; et d'ailleurs, sous ce rapport, mademoiselle votre fille ne le céderait à personne, mon amour en est un sûr garant! »

— Son amour, dit Arabelle en s'interrompant; voilà donc la femme qu'il aime, celle à laquelle il fait des vers... celle qui l'absorbe tout entier!...

— Pourquoi finir cette lettre, madame? laissez-la.

— Je veux tout savoir! Actuellement que le bandeau est arraché, je ne puis plus m'aveugler.

Et elle reprit :

« Je n'ai aucune liaison avec cette femme, je vous

l'atteste sur l'honneur, monsieur; c'est une cantatrice que j'ai connue en Allemagne; c'est enfin une de ces filles sans consistance, auxquelles on ne doit, en les quittant, ni souvenirs, ni même des égards!... »

— Oh! l'infâme... l'infâme! s'écria Arabelle. Oser parler de moi ainsi! lui qui connaît toute mon âme et toute ma vie!

— Ma pauvre maîtresse! dit Rose en essuyant les larmes qui tombaient de ses yeux.

— « J'aurai l'honneur de me présenter chez vous demain, et de faire ma cour à l'adorable Marie, en attendant avec impatience l'époque désirée où je pourrai enfin la nommer la compagne de mon existence. »

— C'en est assez! c'en est trop! Hélas! la lecture de cette lettre a été pour moi la boîte de Pandore! Fatale, fatale découverte... Que n'ai-je quitté Paris avant cette visite!... Ainsi, il va se marier; il était au théâtre avec sa prétendue et son futur beau-père, puisque ces gens m'ont vue et lui ont témoigné des inquiétudes. Je serai ferme, je vais lui écrire, et je serai sortie de chez lui avant qu'il y rentre.

Et elle se mit à écrire.

« Je viens de lire cette lettre ouverte sur votre table; c'est vous dire, monsieur, que je ne vous reverrai ja-

mais! Je ne vous parlerai pas de ce qu'elle contient de lâche, d'infâme et de calomniateur! votre conscience est là pour me venger... cela me suffit. Du reste, je saurai vous forcer à m'estimer malgré tout; rappelez-vous cette phrase, que je vous laisse comme un dernier adieu!

» ARABELLE. »

Puis, ayant ployé et cacheté ce billet, elle écrivit l'adresse, et se hâta de partir avec Rose, disant au domestique qu'elle ne pouvait attendre plus longtemps.

En rentrant chez elle, elle fut prise d'une fièvre ardente, et resta gravement malade pendant un mois. Elle avait le délire, et sans cesse elle parlait d'Octave, et répétait mot pour mot cette lettre qu'elle avait lue; enfin, grâce à l'excellente Rose, elle revint à la vie, mais languissante. Rose profita de cette faiblesse de corps et d'esprit pour la décider à aller à la campagne, lui ayant fait dire par le médecin que c'était absolument indispensable pour sa guérison, et l'ayant toutefois consultée sur l'endroit qui lui complairait le mieux. Arabelle voulut aller dans la ferme qu'avait habitée Octave au temps de leurs amours et de leurs rendez-vous quotidiens.

— J'en étais sûre d'avance, dit Rose; j'aurais parié que vous auriez choisi la Normandie; mais j'aime encore mieux que vous soyez là qu'à Paris.

XVIII

POÉSIES

Trois jours après, Arabelle et Rose étaient déjà installées dans la ferme, et parfaitement accueillies par la fermière, à laquelle Rose avait cru devoir raconter, en particulier, ce qui était arrivé à sa pauvre maîtresse depuis l'orage où elles étaient venues se sécher à l'âtre hospitalier de dame Polmoy.

Aussitôt que la malade eut recouvré assez de forces, elle commença de nouveau à visiter les bois, les prés, les rochers, les bords de la mer, tous ces lieux, théâtre de son bonheur avec Octave; là, elle parlait tout haut, elle aimait à entendre sa voix résonner dans les airs; les âmes ardentes et douloureusement affectées, lorsqu'elles ne trouvent plus rien à aimer dans le monde, se prennent à aimer un arbre, un rocher, une étoile, un brin d'herbe, une fleur; tout est attraction pour elles dans la nature, et il leur semble que tout est doué d'une sympathie pour leur douleur; le vent qui murmure et les arbres qui s'inclinent sous ses rafales semblent ainsi répondre à leurs plaintes. Les gouttes de rosée que la nuit a déposées aux calices des fleurs, sont les larmes que les anges répandent lorsqu'ils entendent leurs tristes gémissements.

Elle marchait, puis tout à coup elle s'arrêtait, soupirant et parlant dans le bruissement des feuilles, dans le clapotement des eaux... Elle écoutait... puis elle parlait de nouveau, et souvent s'asseyait pour écrire les sensations qui la débordaient. Tout était fragment et incohérent; ses pauvres pensées se heurtaient comme dans un chaos perpétuel. Elle aimait particulièrement à s'asseoir au bord de la mer, la nuit; mais alors, sans qu'elle s'en doutât, Rose se faisait suivre de loin par un des garçons de la ferme en cas d'accident, car c'était une imprudence extrême que de s'aventurer ainsi dans des lieux complétement déserts.

Rose écoutait avec amour et avec admiration les poésies éparses qui s'échappaient de ses lèvres en plaintes harmonieuses et rythmées; elle essayait de les retenir, et il lui arrivait de pouvoir les écrire de mémoire en rentrant.

Un soir donc que le temps était serein et que la lune pailletait les vagues, qui scintillaient comme des milliers de brillantes étincelles, Arabelle s'assit sur un des fragments de la roche du Lion, et se mit à parler en vers.

— Oh! madame, que c'est beau tout ce que vous dites!... et que vous êtes heureuse d'être poëte! s'écria Rose avec enthousiasme.

— Tu crois, ma pauvre amie?... Non, je t'assure qu'il faut beaucoup souffrir!

Et elle murmura toujours, suivant sa même pensée et l'impression qui la dominait :

Oui, toute la nature a une âme qui soupire avec la mienne... une voix qui vibre avec la mienne. Entends-tu cette douce mélancolie qui semble répondre à mes plaintes... Hélas! quand j'ai cherché l'âme d'Octave, j'ai brisé la mienne contre un dur rocher... Si tu savais, Rose, ce que me fait éprouver la vue de la mer... Il semble qu'il y ait pour moi, au sein de cet abîme sans fond, des voix qui m'appellent... Il y a dans ce bruit sonore et majestueux des vagues qui se succèdent, et dont la crinière retombe écumante, un irrésistible aimant, je voudrais pouvoir m'y élancer; c'est comme une langue inconnue, ou plutôt oubliée, d'une patrie qui autrefois aurait été la mienne; je suppose que d'autres ont éprouvé les mêmes sensations; telle est l'origine de la fable des sirènes.

— Qu'est-ce donc que les sirènes, madame? dit ingénument Rose.

— Les sirènes étaient des divinités qui apparaissaient, dit-on, à la surface des eaux, et venaient chanter aux mortels des mélodies si ravissantes, si voluptueuses, qu'ils étaient attirés et entraînés, malgré eux, à voler vers la fée qui chantait si bien, et que peu à peu, suivant ou croyant suivre cet être enchanteur, l'imprudent, qui ne pouvait résister à ce charme, était bientôt submergé par les flots, puis s'abîmait dans un gouffre pour ne plus reparaître...

— C'est triste, cette histoire-là, madame. Est-ce qu'il y en a réellement, des sirènes?

— Il y a toujours eu des croyances brisées, mon enfant. Avoir cru au bonheur, à l'amour, ce n'est plus vivre, la mort vient bientôt vous arracher à la souffrance, et vivante encore de souvenirs, c'est le pire de tous les supplices!

— Mais, madame, reprit Rose, vous qui avez une si enchanteresse voix, vous n'êtes pourtant point une sirène; vous êtes bonne, douce, angélique... Que ne puis-je prendre pour moi toutes les tortures qui déchirent votre âme trop tendre!

— Merci, merci, je sais que tu m'aimes et je te le rends sincèrement.

Il y avait à peine huit jours qu'Arabelle était en Normandie, et bien qu'elle fût retirée et cachée au fond d'une ferme, au milieu des terres, un jeune seigneur normand, en partie de chasse chez son père, l'aperçut un jour et en devint passionnément amoureux; il fit des recherches, et découvrit bientôt où se cachait cette perle, cette merveille de beauté; il la suivit pendant plusieurs jours sans qu'elle en eût le moindre soupçon, et même il surprit quelquefois des fragments de ses pensées dont le vent lui apportait les rimes : alors l'enthousiasme et la curiosité furent à leur comble.

Il parvint, non sans peine, à obtenir une conversation de quelques instants avec Rose; et, lui ayant déclaré son amour pour sa maîtresse, il la supplia de lui remettre une lettre.

— Qu'est-ce ceci? dit Arabelle en prenant le papier

ce n'est pas d'Octave ! il n'a ni retours ni remords !

— Lisez, madame, cela vous distraira peut-être.

— Oh, mon Dieu ! une lettre d'amour ; et que veux-tu, s'il te plaît, que j'en fasse ?... Arthur de Courville... Pour me servir de ta phrase : Où cela me mènerait-il ? Je ne puis plus aimer qui que ce soit au monde... je le sens... cet amour, en passant sur mon cœur, l'a brûlé comme un vent du désert... il ne peut plus refleurir... aucune sensation fraîche, jeune et tendre, n'y saurait germer désormais... c'est le cratère desséché d'un volcan !... Je n'ai plus qu'un projet aujourd'hui, et j'ignore si je le réaliserai...

— Et quel est ce projet, madame ; si je puis me permettre de vous le demander ?

— Ce projet est très-sérieux, mon enfant ; j'ai envie de me marier.

— Voilà une idée qui m'étonne beaucoup ; vous si malheureuse ! vous si esclave ! vous qui dites vous-même qu'il vous est impossible d'aimer personne maintenant, pourquoi donc vous marier ?

— Tu n'as point oublié la lettre que j'ai trouvée sur le bureau d'Octave, ni les quelques lignes que j'y ai répondues : je finissais en lui disant que je saurais bien le forcer à m'estimer ; il sait que j'ai été indignement trompée par le marquis de Chalmont, et au lieu de m'aimer davantage, victime que je suis d'un vieux libertin et des humiliations de sa famille, il ose me flétrir lui-même, lui qui connaît si bien toute mon âme,

lui qui eût été heureux et fier surtout d'avouer une liaison avec la marquise de Chalmont, et qui se fût prosterné devant elle pour solliciter la faveur de sa main... il rougit d'avoir pu m'aimer... et suppose peut-être que, pour me consoler de ce changement, je lui donnerai des successeurs... je veux me marier pour lui prouver qu'il m'a méconnue, que je sais remplir avec toute leur dignité les rôles d'épouse et de mère... et...

— Et... vous vous imaginez qu'il vous regrettera, qu'il sera malheureux?...

— Oui, et qu'il appréciera trop tard un trésor qu'il aura laissé échapper...

— C'est de la folie, ma bonne maîtresse, permettez-moi de vous le dire... dans l'incertitude de savoir ce qu'il pourra ressentir en apprenant votre mariage, vous, pauvre chère âme, vous allez très-certainement vous imposer une chaîne qui vous rendra la plus malheureuse des créatures ! Si j'étais à votre place, savez-vous ce que je ferais?

— Et que ferais-tu donc, ma chère Rose?

— Je retournerais en Allemagne, et là, après avoir travaillé de nouveau la musique, je m'engagerais au théâtre de Dresde; puis, plus tard, lorsque ma réputation serait immense et mon nom bien connu, je voyagerais, ainsi que le font les célèbres artistes, je viendrais en France aussi, et le ferais mourir de désespoir et de jalousie, ce monstre aveugle et méchant, quand il me verrait apparaître au milieu de mon auréole de gloire, et

l'idole de toute cette foule qui m'applaudirait avec enivrement... cette vie est la seule qui puisse vous convenir et vous distraire. Votre talent vous arrachera à la mélancolie... une existence triste et uniforme comme celle que vous voulez vous préparer, vous ne la supporterez jamais, madame, j'en suis sûre.

— Il est possible que tu aies raison, ma chère Rose; sans doute je serais heureuse et électrisée de rentrer sur ce théâtre que je n'aurais jamais dû quitter... mais ma fatale destinée m'entraîne ailleurs, et je ne puis m'y soustraire.

— Je me bornerai donc, madame, à vous aimer, à vous plaindre et à vous consoler, si c'est en mon pouvoir, reprit Rose tristement.

Au même moment un des enfants de la fermière vint monter une lettre à Arabelle.

— Allons, dit-elle, c'est le jour de la correspondance, à ce qu'il me paraît : Quoi! une lettre d'Albert de Chalmont, qui ose encore me faire d'infâmes promesses... je me dois de ne lui point répondre.

Décidément, puisqu'on me traque comme un lièvre sans gîte, je retournerai à Paris, puis Dieu sait où le vent emportera ma plume; avant de partir, et ce soir même, vers la fin du jour, j'irai consulter le vieux berger, il me dira ma bonne aventure et peut-être pourra chasser de mon âme le mal qui la tue.

— Qui donc vous a parlé de ce vieux berger, madame?

— C'est Louis, le fils de la fermière; et ce berger sera ce soir justement dans la roche aux Vaches-Noires.

— Comment, vous oserez consulter un sorcier dans cette roche dont Lambert vous a raconté l'histoire?

— Pourquoi pas? as-tu peur, Rose? pour moi, j'irai très-bien seule...

Vous savez, madame, que je vous suivrais au bout du monde!...

Heureusement pour les craintes de Rose qu'un de ces ruisseaux accomplit justement son inondation vers le milieu du jour, que toutes les communications entre Arabelle et le berger furent impossibles, et que le lendemain même elles partirent toutes les deux pour Paris.

XIX

MARIAGE

Arabelle était de retour à Paris, et là sa vie s'écoulait plus tristement encore; espérant échapper à l'angoisse de ses souvenirs, elle avait changé de quartier et s'était logée à la proximité du Jardin des plantes; elle avait adopté cette promenade et y passait une partie de ses matinées. Aussitôt que Rose était libre, elle venait y rejoindre sa maîtresse.

Là, assise sur un banc, elle lisait, la pauvre créa-

ture ! le plus souvent elle regardait les nuages courir au ciel, puis elle écrivait; elle ne voyait personne, pas même les ours ni les éléphants que la foule allait sans cesse admirer. Elle s'aperçut qu'un individu semblait la poursuivre ; elle était toujours si absorbée dans un monde dont les pensées étaient si loin, qu'elle semblait ne rien voir de ce qu'elle avait devant les yeux ; les regards d'amour étaient donc complètement perdus pour elle.

Rose craignait que sa maîtresse ne devînt folle à vivre ainsi de solitude et de contemplation, et elle voyait avec effroi s'avancer la fin de l'automne ; que ferait-elle l'hiver, lorsqu'elle n'aurait même plus la distraction d'aller s'asseoir sur un des bancs du Jardin des plantes !

Arabelle reçut un matin une lettre ainsi conçue :

« Madame,

» Il y a déjà longtemps que j'ai le bonheur de vous connaître et de vous aimer!...

— Quel est le sot qui peut m'écrire ainsi? s'écria Arabelle.

— Poursuivez, madame, et nous saurons l'énigme.

— Mais vous n'avez jamais paru me remarquer; c'est donc à cause de cela que je prends la liberté de vous écrire pour vous déclarer mes intentions...

— Bélître! eh! que me font ses intentions?... Enfin...

« Qui sont de me marier, étant d'un âge raisonnable et capable de faire le bonheur d'une femme; or donc, si cela pouvait vous convenir, vous me permettriez de vous voir et nous en causerions plus amplement. J'attends l'honneur de votre réponse, Madame, et suis votre humble serviteur,

J. Belmont,

Rue Saint-Victor, 12. »

— Voilà, sur mon âme, un étrange original, dit Arabelle qui ne put s'empêcher de rire à la lecture de ce billet doux d'une trempe si nouvelle. Que penses-tu de cela, Rose?

— Je pense, madame, que, ne fût-ce que pour nous distraire, vous devriez lui écrire et lui permettre de vous faire une visite, d'autant que cela ne vous engage à rien, et vous serez toujours à temps de vous en débarrasser quand il vous ennuiera.

— Les importuns et les sots sont quelquefois bien tenaces; pourtant, je ne veux pas te refuser la satisfaction de ce spectacle, toi qui vis si retirée à cause de moi, ma pauvre Rose; mais à condition que tu vas lui

écrire; ce doit être quelque manant d'après son billet, qu'en penses-tu?

— Je pense que si c'est celui que j'ai vu rôder autour de vous tant de fois, il est cruellement et atrocement laid. Mais la comédie en sera plus parfaite; que faut-il écrire, madame?

— Je vais te dicter; va, mon enfant.

« Monsieur,

» Ma maîtresse étant indisposée aujourd'hui, c'est moi qui prends la plume pour vous répondre. Votre lettre est trop polie pour avoir pu fâcher madame; mais, désireuse qu'elle est de causer avec vous aussi, elle me charge de vous dire qu'elle vous recevra après-demain mardi, vers les trois heures. Jusque-là elle vous envoie ses compliments, tandis que moi, Monsieur, je me dis votre très-humble servante,

ROSE COLLIN. »

— Voilà qui est parfait, ma chère amie; maintenant l'adresse, et jette ce billet chez lui : tu me diras un peu l'aspect de la maison qu'il occupe.

— Elle est noire, sale et vieille, dit Rose en rentrant.

— Qui donc? interrompit Arabelle.

— La maison où demeure votre amoureux, M. Belmont.

— Ah! vraiment? répondit Arabelle. Alors, s'il a quelque analogie avec son habitation, ce sera quelque monstre.

— Oui, madame; je crois que le mot sera fort bien appliqué.

— En attendant, Rose, soyons sous les armes, et, pour me réserver toute la surprise, je ne vais pas sortir ces deux jours-ci, ou plutôt j'irai partout ailleurs.

Le mardi arriva, et au coup de trois heures on entendit celui de la sonnette.

— Rose, fais-le attendre, je te prie, quelques minutes dans l'antichambre, puis tu viendras me dire à quelle espèce de quadrupède appartient sa ressemblance.

Rose revint bientôt en s'écriant :

— Ah! madame, il ressemble à un sanglier! Jamais vous n'avez rien vu de si laid. Tenez-vous bien.

— Sais-tu que maintenant j'ai le frisson de la peur, et que je me repens beaucoup d'avoir écrit à cet homme.

— Mon Dieu! vous le tiendrez en bride, et je gage que d'un sanglier vous ferez un agneau. Faut-il le faire entrer?

— Hélas! oui, puisqu'il est là.

Et Arabelle, au moment où elle se leva, pensa tomber à la renverse, en apercevant le visage le plus hideux

du monde. Néanmoins elle se contint et l'engagea à s'asseoir. Il resta d'abord comme saisi, probablement en sens inverse, par la merveilleuse beauté d'Arabelle; il ne trouvait point une parole qui lui semblât convenable, et il restait silencieux. Comme ce silence parut intolérable à mademoiselle de la Mothe, elle résolut de briser la glace, et d'entamer la conversation.

— Il me paraît, monsieur, que vous aimez beaucoup la promenade du Jardin des plantes?

— C'est vrai, madame, surtout depuis que j'ai eu *l'avantage* de vous y voir.

— Voilà que cela va commencer, pensa Arabelle.

— Et moi aussi, je m'y promène presque chaque soir.

— Mais vous ne regardez personne, madame.

— Moi, monsieur, j'ai cette habitude.

— Ah! c'est donc cela! Je me disais aussi : c'est bien drôle que cette dame ne regarde jamais. Oserais-je vous demander, madame, ce que je peux espérer en réponse à l'objet de ma lettre?

— Quelle laide bête! se dit encore Arabelle.

— Mon Dieu! monsieur, cela demande réflexion... nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre...

— Mais, madame, mon plus grand désir est de faire connaissance avec vous. Si vous voulez bien me donner la permission de vous accompagner dans vos promenades...

— Non, monsieur, c'est impossible; il faut que je me promène seule par ordonnance du médecin.

— Quelle singulière ordonnance! En ce cas permettez-moi, madame, de venir vous voir les soirs.

— Quelquefois... oui, monsieur.

— Voici ma position, madame; j'ai eu une grande maison de commerce, et j'ai en partie perdu ma fortune; il me reste une petite propriété en Auvergne, qui est assez jolie et très-agréable à habiter. Si ce pays vous plaisait, c'est là que nous irions vivre... Il est fort beau ma foi!

— En vérité, monsieur, vous parlez de l'avenir comme si nous étions déjà mariés! Vous allez un peu trop rapidement.

— C'est que voyez-vous, madame, quand une chose me convient, c'est oui tout de suite; quand elle ne me convient pas, c'est non. Je serais charmé de vous voir vous décider comme moi.

— Excusez-moi pour aujourd'hui, monsieur, j'ai des lettres à faire; dans deux ou trois jours j'aurai l'honneur de vous attendre.

Et M. Belmont partit, se promettant de revenir le lendemain, et de ne pas désemparer qu'il n'ait emporté la victoire, sinon d'assaut, du moins à force de sollicitations et d'importunités.

— C'est assez d'une visite, je pense, madame, s'écria Rose lorsqu'il fut parti, et vous ne recevrez plus un monstre comme celui-là.

— Au contraire, mon enfant, je veux m'y accoutu-

mer, car j'ai résolu d'accepter la proposition de cet homme.

— Mon Dieu! madame, vous m'effrayez!

— Cela sera ainsi, néanmoins. Je veux un mari que je ne puisse pas aimer, je veux avoir du mérite à remplir mes devoirs, je ne puis mieux choisir : il a l'air d'un honnête homme, c'est tout ce qu'il faut, et d'ailleurs je suis reconnaissante de ce qu'il m'a assez estimée pour me demander en mariage sans me connaître. Il n'a pas fait comme les autres, lui!

Cette discussion dura longtemps entre la maîtresse et la camériste, et Arabelle finit par s'endormir.

Huit jours après, Arabelle raconta à M. Belmont les événements de sa vie, et lui demanda si malgré cela il voulait encore l'épouser. Il lui répondit que ses intentions étaient les mêmes.

— Eh bien, monsieur, répliqua-t-elle, vous trouverez en moi une honnête femme, je vous remercie. Dans quelques mois ma main est à vous.

Rose leva les yeux au ciel en pleurant.

Vers le printemps Arabelle, ayant fait une promenade *extra muros* avec sa fidèle amie, rencontra Octave, ayant au bras la demoiselle qu'elle avait vue au spectacle avec lui, et comme ils étaient seuls, elle dut penser qu'ils étaient mariés. Cette rencontre fut pour elle un coup de foudre. Elle pensait qu'il en devait être ainsi ; mais le voir lui fit un mal affreux. Et comme souvent, d'événements en apparence fort peu impor-

tants en découlent de très-graves, le soir même Arabelle déclara à M. Belmont qu'elle était prête à le suivre à l'autel; peu de temps après, cette perle de beauté devint la femme du plus hideux des monstres.

XX

L'AUVERGNE

Arabelle avait mis pour conditions à ce mariage que Rose ne la quitterait jamais, qu'autant qu'elle le demanderait elle-même de sa propre volonté; qu'ils partiraient immédiatement après la cérémonie pour l'Auvergne.

L'habitation de M. Belmont lui parut assez supportable; mais elle se demandait chaque jour comment elle pourrait s'pprivoiser avec la laideur de cet homme. D'abord il fit comme les chats, patte de velours, et la laissa souveraine maîtresse de tout arranger à sa fantaisie, son temps, sa vie, ses habitudes; il s'occupait de faire valoir lui-même ses terres, de sorte qu'il s'absentait souvent; la fortune d'Arabelle l'ayant mis à même de faire de nouvelles acquisitions, et d'augmenter de beaucoup la valeur de cette propriété, les soins qu'elle réclamait de lui augmentaient en proportion.

Là, comme en Normandie, Arabelle, dont l'âme artiste avait besoin de quelques aliments, dont l'esprit était

observateur et aventureux, Arabelle donc commença des excursions en compagnie de Rose.

La maison de M. Belmont était située non loin du Mont-Dor, abritée des vents par un rempart de hautes montagnes.

La première fois qu'Arabelle sortit, elle fut émerveillée du coup d'œil grandiose et majestueux, de l'aspect imposant de ces solitudes.

A peine installée, Arabelle fit connaissance avec le curé, qui était encore vert à cette époque: et cet homme, instruit et distingué, comprit rapidement quelle distance immense séparait l'intelligence des deux époux, et résolut de consacrer tout ce qu'il pourrait de son temps à cette pauvre abandonnée...

Il l'accompagnait souvent dans ses promenades, et comme il était un excellent cicerone, il lui faisait voir ce qu'il y avait de plus curieux.

Un jour qu'ils traversaient une prairie assez humide, il lui demanda si elle n'avait jamais entendu parler de la *momie des Martres?*

— Non, jamais, cher pasteur; et qu'était-ce, je vous prie?

— Tenez, dans ce pré même où nous sommes, deux paysans, en fouillant dans la terre, découvrirent un cercueil qu'ils ouvrirent; il renfermait un enfant de douze ans, à peu près, et tellement bien conservé qu'on l'eût pris pour un enfant vivant, respirant la fraîcheur et la santé. Ses yeux, (ce qui est inoui), avaient gardé

tout leur éclat. Les momies d'Égypte n'étaient rien en comparaison de cette parfaite conservation au-dessus de toutes les bandelettes et aromates. Cette merveille, amenée au village des Martres, les paysans ne pouvant pas expliquer un si grand phénomène, déclarèrent que cet enfant ne pouvait être qu'un saint, et chacun s'empressa de le mutiler pour s'approprier une relique, les dents, les cheveux, les doigts; puis on l'enferma dans une châsse de verre dont on dota l'église.

Mais malheureusement cette nouvelle s'ébruita, et on fit demander cette momie par le cabinet d'histoire naturelle; ces mutilations et translations l'ayant exposée à l'air, elle est actuellement toute noire et toute racornie; il serait difficile, en la voyant, de reconnaître la merveille qu'on avait déterrée.

— Que je suis fâchée de ne point l'avoir vue à l'époque où on la découvrit, ce devait être fort curieux. Quel malheur qu'on ait perdu ce secret de donner à la mort l'apparence de la vie, et lui enlever ainsi ce qu'elle a d'effrayant et de hideux; ce serait si doux de pouvoir garder ainsi près de soi ceux qu'on aurait aimés, et causer encore avec eux comme s'ils nous devaient entendre!

— Avez-vous donc perdu beaucoup d'amis? dit le curé avec intérêt.

— Mes deux seuls amis sont morts en Allemagne, et je n'aurai peut-être jamais le bonheur d'embrasser la froide pierre qui les recouvre!...

M. Bulmer, la voyant attristée, l'entraîna sur une des plus hautes montagnes des deux chaînes qui traversent l'Auvergne, les monts Dor et les monts Dômes, le pic de Sancy, le roi des monts de la France intérieure. Du haut de cette élévation ils embrassèrent une immense étendue; et comme il s'était muni d'une lorgnette d'approche, il lui fit voir au travers les flancs de toutes ces montagnes déchirées par les volcans qu'elles ont recélés autrefois.

— Voyez, lui dit-il, ce mont dont la forme est si bizarre : on l'a nommé le *Capucin;* ne dirait-on pas, en effet, d'un moine dont le capuchon est rabattu sur ses yeux.

— C'est vrai, dit Arabelle, heureuse et distraite par la contemplation de cette nature sauvage, et différente de tous les pays qu'elle avait parcourus.

— Bien que tous ces volcans soient détruits depuis un temps immémorial, reprit le curé, ils ont conservé leur apparence volcanique, les monts Dômes surtout, soulevés par le feu intérieur, couverts encore de débris de lave et hérissés de cratères. De tous ces monts, le plus extraordinaire est assurément celui qu'on nomme le Puy-de-Dôme, qui n'a point été un volcan, mais bien l'œuvre d'un volcan, qui, après avoir soulevé, calciné cette masse immense, sans la perforer d'un cratère, s'est fait jour pourtant, et a vomi des laves par des bouches environnantes.

Tournez-vous de ce côté, et vous verrez un lac,

quoiqu'ils soient assez rares dans notre pays. C'est le lac Pavin; il est tout rond, et, de plus, très-creux. Il se trouve symétriquement encaissé dans une falaise circulaire fort escarpée. Malgré la rapidité de sa pente, elle est couverte d'herbes à sa base et de taillis à sa crête, et forme ainsi autour de ce lac comme une guirlande verte et fantastique.

— C'est un étrange spectacle!

— En bas vous voyez le Puy-des-Bains, celui de l'Arguillier, celui de l'Angle; à l'est, le Gerbier des Joncs. Mais, de tout ce que je vous montre, peut-être ne voyez-vous rien, ou du moins fort peu de chose; car je connais tellement ces montagnes, que si je ne les vois pas, je m'imagine les voir; il n'en peut être de même pour vous, ma chère enfant. Cette promenade a dû vous fatiguer; rentrons, il est tard, et demain, si cela peut vous distraire, je viendrai vous prendre et nous irons visiter la grotte de Royat.

— Avec un extrême plaisir, mon cher monsieur Bulmer, dit Arabelle en cueillant à poignées des plantes aromatiques dont toutes les montagnes sont couvertes; je serai toujours bien heureuse et bien reconnaissante des instants que vous serez assez bon pour me consacrer.

Et le lendemain elle demanda au curé son assentiment pour emmener Rose avec eux, et qu'elle fût de la partie pour voir cette charmante grotte. M. Bulmer ne fit pas la moindre difficulté, et ils partirent donc tous

les trois, non sans s'être munis de provisions, et en carriole, attendu la grande distance.

Au pied d'un roc escarpé qui porte le village de Royat, s'ouvre cette grotte peu spacieuse, elle est entièrement tapissée de frais lichens. Le ruisseau de Royat jaillit au fond de la grotte par sept sources différentes, dont les unes tombent perpendiculairement, tandis que les autres s'élèvent et décrivent des courbes gracieuses et variées; puis elles se rejoignent dans un bassin au centre de la grotte, et de là coulent dans le ruisseau de Fontana.

Arabelle fut émue; le murmure de ces eaux lui semblait une musique céleste et ranimait son âme abattue. Le site admirable, les masses de verdure et de rochers, les vieilles ruines d'édifices religieux placés çà et là dans le voisinage, tout était rempli de poésie pour elle.

— Oh! c'est là que je voudrais planter ma tente et porter mes pénates! que ce lieu me plaît! que ne puis-je y revenir souvent!

Quelque temps après, l'excellent curé l'emmena visiter la cascade du Mont Dor. Elle est située à deux cent vingts pieds au-dessus du village, et tombe de soixante pieds de haut dans un cirque formé par un roc énorme de basaltique, dont la crête surplombe de beaucoup la base; on peut passer entre le roc et la cascade, et la voir se précipiter à trente pieds tout autour de soi.

Le soleil donnait en plein sur les eaux qui s'éparpil-

laient comme des milliers de diamants; ce spectacle était magnifique; Arabelle ne put retenir un cri d'admiration, et, impressionnable qu'elle était, elle s'agenouilla pour adorer Dieu dans une de ses créations les plus belles.

M. Bulmer fut extrêmement touché de ce mouvement de piété et de sensibilité, et, à partir de ce moment, l'intérêt déjà très-vif qu'il portait à madame Belmont se changea en une profonde et réelle affection, de ces affections à toute épreuve comme en peuvent seulement éprouver les âmes d'élite.

Un jour que, seule, Arabelle était allée explorer une de ses montagnes favorites, et comme elle était assise à effeuiller des fleurs, tout en se plongeant dans le monde de ses souvenirs, elle entendit un léger bruit derrière elle et ne se retourna pas, pensant que c'était quelque gibier qui s'était avancé jusque-là. Elle entendit un soupir; elle se retourna et pensa mourir de saisissement en apercevant le chevalier de Gricourt.

— Je vous retrouve donc enfin! dit-il en s'avançant et s'asseyant à ses côtés.

— Hélas! chevalier, vous me retrouvez trop tard.

— Comment, trop tard... expliquez-vous, chère Arabelle.

Alors, elle lui raconta ce qui s'était passé depuis le jour où il avait quitté le château de Ferney.

— Si vous saviez, chevalier, combien j'ai regretté de ne point avoir suivi vos conseils, aujourd'hui j'aurais repris le théâtre, je serais heureuse!...

— Eh bien! aujourd'hui, puisque vous êtes libre, ma pauvre enfant, voulez-vous m'accepter pour protecteur, pour ami... voulez-vous enfin me permettre de vous donner mon nom?... Je ne vous demande pas d'amour, Arabelle, je ne vous demande qu'un peu d'amitié en échange de ce que je vous donnerai, de passion, de soins... Laissez-vous aimer, voilà tout, vous aimerez après si vous le pouvez; si vous ne le pouvez pas, je ne me plaindrai jamais, jamais, entendez-vous, Arabelle!... Vous serez ma fille, ma fille chérie, et nous parlerons ensemble de Dresde, de M. Eysemann, de tout ce qui pourra vous charmer. Je m'effacerai toujours devant vous... Je vous bercerai comme un enfant pour vous garder de tout mal.

Il aurait pu parler longtemps, la triste Arabelle était suffoquée de sanglots.

— Grand Dieu! qu'avez-vous? continua le chevalier... Arabelle, vous pleurez! vous aurais-je déplu?... dites un mot, et vous ne me reverrez plus... mais parlez, parlez, au nom du ciel, que j'entende le son de votre voix!... ayez pitié de moi, Arabelle, je vous en conjure!

— Hélas! hélas! chevalier, vous me navrez! s'écria-t-elle enfin; vous arrivez trop tard!

— Ce mot est comme une flèche aiguë que vous m'enfoncez au cœur... Ce mot .. que veut-il dire?

— Je le répète, il est trop tard!... je suis mariée!...

— Mariée?... mariée?... impossible! s'écria le chevalier...

— Et si vous pouviez savoir ce que c'est que ce mariage, mon Dieu! moi qui vous ai tant regretté, je puis vous le dire, maintenant... je vous appelais comme mon sauveur, mon seul ami, et ne vous voyant plus reparaître, j'ai cru que vous étiez mort. Oui, j'eusse été heureuse de vous accepter, et je vous aurais aimé comme vous méritez qu'on vous aime, cœur adorable et que j'ai méconnu... Assurément j'ai pris l'ombre et j'ai laissé le corps. Tout ce que vous venez de me dire m'a fait sentir plus douloureusement encore, si c'est possible, l'horreur de ma position, elle entraînera quelque grande catastrophe.

— J'ose à peine vous demander qui vous avez épousé, Arabelle?

— Un monstre, dit-elle tout bas et regardant autour d'elle.

— Comment, un monstre?

— Oui, j'ai été poussée là par une de ces inexplicables et inévitables fatalités... Je me suis décidée en une minute, et ce qu'il y a de pire, c'est que je comprends maintenant son caractère horrible qu'il a d'abord caché et qui se découvre de jour en jour... Je suis et je serai la plus malheureuse des créatures!

— Et si j'étais revenu trois mois plus tôt?...

— Oui, il eût encore été temps.

— N'y aurait-il aucun moyen de vous arracher à cet homme?

— Et lequel?

— Un divorce...

— Impossible... je serai peut-être mère dans six mois... Vous le voyez, cela ne se peut.

— On peut toujours fuir une destinée si cruelle.

— Non, je veux être honnête femme; j'en mourrai, mais c'est égal.

— Arabelle, puis-je aller chez vous?

— Eh! qui sait comment il prendrait votre visite?

— Essayons toujours.

— Je le veux bien, mais j'ai peur.

— Qu'importe si sa colère tombe sur moi!

— Croyez-vous que sa brutalité oubliera quelqu'un?... Il serait plus convenable que d'abord vous m'écrivissiez une lettre, comme ayant appris que je demeurais ici, et pour me demander la permission de me voir.

— Comment! il faut prendre tant de précautions avec cet homme?... Fuyez-le, Arabelle, je vous en conjure, nos nouvelles lois permettent le divorce.

— Non, chevalier, je vous l'ai dit, je veux être honnête femme; je savais d'avance ce que mes devoirs auraient de pénible, mais je vais être mère, il me faut beaucoup plus de courage, et je souffre au centuple de ce que souffrirait une autre; cependant je supporterai tout...

— Quoi ! vous me quittez déjà, ma chère Arabelle? encore quelques instants...

— Si M. Belmont passait par ici, et qu'il vous aperçût avec moi... je serais perdue!...

— Je vais donc vous écrire, et attendre avec impatience qu'il me soit permis de vous voir, Arabelle. J'ai une grâce à vous demander, ne me la refusez pas...

— Et quelle est-elle, chevalier?

— Laissez-moi une fois, rien qu'une seule, imprimer un baiser sur votre beau front...

Arabelle lui tendit son front avec une candeur inouie, et disparut bientôt, non sans se retourner et lui faire signe avec la main.

XXI

UN SOUFFLET

Deux jours après le chevalier fut introduit dans l'appartement d'Arabelle, par M. Belmont lui-même, il jugea à propos de rester là tout le temps de cettte visite, quoiqu'il s'aperçût fort bien qu'il gênait sa femme. Heureusement le curé arriva, et, rassuré par sa présence, il se décida enfin à sortir.

Madame Belmont s'empressa de nommer M. de Gricourt au curé, et de lui raconter qu'il la connaissait depuis son enfance, qu'elle avait un bonheur extrême à causer avec lui, et qu'il l'avait vue dans plusieurs

phases de sa vie bien différentes. Le bon curé prit part à cette conversation. Arabelle lut quelques-unes de ses poésies au chevalier, qui les trouva charmantes, et lui demanda d'en copier, afin, disait-il, de se munir des pensées, des sensations échappées à cette âme souffrante !

Le chevalier venait tous les jours malgré la défense d'Arabelle, M. Belmont ne tarda pas à le trouver mauvais; et, comme il fut choqué que sa femme résistât lorsqu'il lui disait que ses visites ne lui convenaient plus, il lui dit :

— Je vous l'ordonne, madame.

— J'obéirai, monsieur, répondit-elle en baissant les yeux; pourtant...

— Pourtant ?...

— C'est le seul ami que j'aie sur la terre...

— Qu'avez-vous besoin d'ami, madame, ne suis-je pas là!...

— Oh ! monsieur, êtes-vous un ami pour moi !

— Lorsque je vous ai épousée, madame, je ne vous croyais point une bégueule ; je savais que vous possédiez cent mille francs, je vous ai recherchée à cause de cela ; mais je veux être le maître chez moi, entendez-vous !

— Quoi ! monsieur, c'était pour mes cent mille francs ?

— Croyez-moi, madame Belmont, cédez, ou vous vous en trouverez mal.

— Était-ce donc pour me faire une existence semblable, monsieur, que vous vous êtes acharné après moi pendant si longtemps?

— Si je vous ai poursuivie, c'est que votre personne et votre fortune me convenaient... D'ailleurs, ma conduite ne regarde personne, je suis maître chez moi, vous dis-je!

— Je ne le sais que trop, monsieur!

— Ce verbiage, m'ennuie: je vous défends de recevoir ce monsieur, c'est clair et français, je crois?

— Je vous ai répondu que vous seriez obéi: mais il m'est bien permis de me plaindre, reprit Arabelle, s'exaspérant davantage de minute en minute.

Et M. Belmont, exaspéré aussi par une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, leva sa main grossière et appliqua un rude soufflet sur la joue délicate d'Arabelle, puis il sortit en lui disant:

— Vous vous plaindrez pour quelque chose au moins!

Arabelle, restée comme folle et comme étourdie, fut pendant quelques instants immobile; le souvenir lui revenant, elle fut prise d'un accès de vertige; elle franchit, comme un éclair, les degrés de l'escalier et sortit en courant, sans répondre à Rose qui la suivit de loin; elle ne s'arrêta que devant la maison du curé, et arriva dans son salon, pâle d'émotion et de fatigue, elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil.

— Qu'avez-vous, mon enfant? qu'avez-vous? vous

m'effrayez! dit l'excellent M. Bulmer allant à elle et la regardant avec anxiété... Qu'a-t-elle? dit-il à Rose qui entrait et qui n'avait pu venir aussi vite que sa maîtresse.

— Hélas! monsieur, répondit Rose, je n'en sais rien moi-même, je l'ai interrogée comme vous : elle a continué sa course sans me répondre.

La respiration d'Arabelle était précipitée, son cœur se soulevait à rompre toutes les fibres qui le retenaient, le bon curé lui frotta le visage avec un baume souverain; enfin aussitôt qu'elle put proférer une parole, ce fut celle-ci :

— Il m'a frappée!... il m'a frappée!...

— Qui? qui donc?... s'écrièrent à la fois M. Bulmer et Rose.

— Mon mari!... répondit-elle en cachant sa tête dans ses mains.

— Que signifie cela, ma chère enfant? dit le curé en s'asseyant auprès d'elle.

Elle ne parvint à faire ce récit qu'en phrases entrecoupées, et elle le finit par celle-ci :

— Jamais... jamais... je ne veux plus retourner avec cet homme.

A tout ce que pouvait lui dire le digne pasteur, elle répondait toujours, comme si elle ne l'eût ni entendu ni compris.

— Non, jamais, j'aime mieux mourir!

— Mais, ma fille, songez à l'enfant que vous portez

dans votre sein... Vous ne voulez pas qu'il soit rejeté de tous!

— Oh, non, mon cher monsieur! reprit Arabelle émue.

— Eh bien! laissez-moi vous conduire chez vous.

— Non, et je veux vivre seule avec mon enfant, il le tuera, monsieur!

— Et votre devoir, Arabelle!

— Oh, monsieur! il nous tuera tous les deux. Soyez sûr qu'il ne s'arrêtera pas là; c'est l'être le plus vil, le plus grossier qu'il y ait au monde. Son naturel est forcément méchant et féroce. Il aime les larmes, qui me dit qu'il n'aime pas le sang? Je le crois capable de tout!

— Ma chère maîtresse! s'écriait Rose en pleurs, vous... avoir osé vous battre! S'il avait envie de frapper quelqu'un, il valait mieux qu'il me prît, moi. Oh! je souffrirais tout pour vous éviter une souffrance, une larme!

— Qui n'aimerait pas un cœur comme celui de Rose? si bonne, si dévouée, si parfaite; depuis deux ans, elle ne s'est pas démentie d'un jour, et déjà il me reproche de l'aimer trop!

— Je vais aller trouver votre mari, lui reprocher cette horrible brutalité, et vous l'amener tout repentant pour vous demander pardon à ce prix, vous reviendrez, n'est-ce pas?

— Pour vous complaire, M. Bulmer, vous, qui êtes

un ange de bonté, que ne ferais-je pas? Mais, je regarde ma vie comme sacrifiée, et, tôt ou tard, je serai sa victime. Si je puis supporter plus longtemps une pareille existence... Eh bien! ce ne sera qu'une prolongation de supplice. Pour qui, pour qui voulez-vous que je vive?

— Pour Dieu qui vous ordonne de vivre, ma fille. Il n'est pas permis de disposer de cette vie qu'il nous a donnée. Il n'appartient qu'à lui de reprendre ce don! et pour votre enfant!

— Quel funeste don! que je voudrais qu'il le reprît!

— Attendez-moi toutes deux ici, dit M. Bulmer, j'espère que je serai bientôt de retour; songez qu'en mon absence, ma maison et ma vieille servante sont à votre service, usez-en comme si vous étiez chez vous, rien ne me peut faire plus de plaisir.

Et le curé sortit.

Arabelle eût bien voulu s'enfuir, si elle n'eût pas donné sa parole de rester; mais elle était si troublée que Rose essaya en vain de la distraire; à chaque bruit, le cœur lui battait, il lui semblait toujours que c'étaient les pas de M. Belmont. Elle n'avait jamais aimé cet homme, elle avait toujours éprouvé de l'aversion pour lui, elle avait attribué ce sentiment à sa laideur extrême, et elle se disait:

— S'il est bon, peut-être m'y ferai-je avec le temps.

Maintenant elle le haïsssait mortellement et pour la vie, elle sentait que, quoi qu'il fît, rien ne pourrait

effacer le souvenir de l'affront cruel qu'elle avait reçu.

— Consolez-vous, ma bonne maîtresse, je vous en supplie. Moi, je serai là pour vous garantir ! Je ne vous quitterai plus, il ne vous frappera pas devant moi.

— Il ne souffrira jamais que tu sois toujours là ! je crois que j'ai entendu ouvrir la porte. Oui, on entre, on monte. O ciel! ce sont eux... Seigneur, Seigneur, ne m'abandonnez pas ! Je sens un froid mortel qui me couvre d'avance d'un linceul.

Elle s'était levée et retomba presque inanimée sur son siége.

M. Bulmer entra, suivi de M. Belmont, dont la contenance était peu assurée.

— Je vous amène un pécheur repentant, ma chère dame, dit gracieusement le curé. J'espère que vous ne serez pas moins clémente que notre Seigneur Jésus-Christ, qui a pardonné. C'est un bel exemple qu'il nous a donné là, et nous ne pouvons choisir un meilleur modèle.

Arabelle restait muette.

— Dites donc quelque chose, souffla M. Bulmer à l'oreille du pécheur embarrassé.

— Voulez-vous oublier un moment de vivacité, ma chère, dit enfin M. Belmont; je vous assure que j'en ai grand regret.

— Je ne veux pas, monsieur, répondit Arabelle, que la démarche que M. Bulmer a pris la peine de faire

soit inutile, voilà ma main en signe de paix. Je souhaite pour vous et pour moi que dorénavant vous sachiez modérer vos emportements, et que vous appreniez qu'on ne se conduit pas avec une femme comme avec un chien de chasse qu'on fustige s'il résiste.

M. Belmont prit la main qu'elle lui tendait avec un geste dédaigneux et princier, et quoique son apparence fût humble, il fut blessé de cette phrase qu'elle lui dit devant le curé et Rose, il jura en lui-même qu'il ne l'oublierait pas et qu'il s'en vengerait.

Le curé, pour enlever ce que ces premiers moments de tête à tête pouvaient avoir de pénible, retint à dîner M. et madame Belmont.

— Et moi, M. Bulmer, dit Rose avec sa mine rieuse et enfantine, faut-il que je reste?

— Cela va sans dire, ma fille, tu vas aider Gothon, qui sera enchantée.

Le pasteur fut si gai, si aimable, sut mettre les deux partis chacun sur le sujet qui leur plaisait le mieux, que tout cet orage semblait calmé en apparence. Il parlait musique et littérature à Arabelle; il parlait machines d'agriculture à M. Belmont.

— Je vais, mon cher voisin, dit-il au mari, vous donner un excellent traité sur la manière d'avoir double récolte; tenez, parcourez un peu ceci, et vous me direz ce que vous en pensez.

Puis, se tournant du côté d'Arabelle qui regardait une volière où se jouaient des oiseaux dont les diffé-

rents plumages chatoyaient en contrastant admirablement :

— Vous plairait-il, mon enfant, lui dit-il, que je vous donnasse quelques-uns de mes élèves? Cela vous distrairait; il n'y a rien de si charmant que ces petits êtres auxquels on finit par s'attacher beaucoup.

— Volontiers, mon cher M. Bulmer, mais j'ai peur d'être bien oublieuse quelquefois pour les soigner.

— Vous en confierez la surintendance à Rose, et cela ira fort bien. Maintenant, j'ai une prière à vous adresser, êtes-vous disposée à y faire droit?

— Puis-je vous refuser quelque chose, digne et excellent ami, dit Arabelle avec tout l'entraînement de son âme, parlez.

— Je voudrais vous prier de me faire un peu de musique, quoique mon clavecin soit vieux et mauvais. J'aime infiniment la mélodie du chant, elle m'élève toujours vers Dieu, surtout lorsque c'est une voix comme la vôtre qui chante.

Elle se mit au clavecin et chanta :

Avec tant d'expression que des larmes sillonnaient ses joues pâles, et tombaient en perles jusque sur son col d'albâtre, le curé lui-même était vivement ému, quant à M. Belmont, il était tellement enfoncé dans ses blés, sainfoins et luzernes, et autres semences qu'il n'avait même pas entendu la musique.

— Etes-vous née en Italie, ma chère madame Belmont, pour en parler avec tant de regrets et de charmes?

Digitized by Google

— Non, mais je pense à Dresde, à cette ville où j'ai été si heureuse; mon plus cher désir... serait de retourner en Allemagne, et de mourir sous ce beau ciel bleu! la mort serait moins triste, moins pénible!

— Et qui vous empêchera d'y faire un voyage lorsque vous aurez mis au monde ce bel enfant que je ferai chrétien, moi!

— Qui sait ce qu'enferme l'avenir? le mien est gros d'orages et léger de roses!

— Vous verrez, lorsque vous serez mère, comme ce sentiment vous rattachera à la vie; elle vous apparaîtra toute différente. Alors... vous désirerez vivre parce que vous comprendrez que vous êtes utile à ce petit être qui n'aura que vous au monde pour le soigner, et le garantir de tout mal.

— Vous croyez, monsieur Bulmer? dit-elle en agitant sa tête comme avec une expression de doute. On connaît la souffrance extérieure des martyrs; mais qui sait... les angoisses des âmes seront beaucoup plus douloureuses que celles du corps, car celles-ci finissent par la mort!... les autres, comme le poison lent, vous font mourir tous les jours un peu, et ce martyre dure bien des années! Qui pourrait entreprendre de faire cette étude?

— Vous vous trompez, ma chère enfant; c'est notre rôle à nous de sonder les plaies cachées pour y porter, autant que nous le pouvons, le baume de nos consolations. Le reste est le secret de Dieu.

— Vous avez toujours raison, monsieur Bulmer, et je suis une ingrate de m'exprimer ainsi, je dois à votre âme noble et sympathique les seuls instants de bonheur que j'aie goûtés depuis que je suis ici!

— S'il était en mon pouvoir d'arracher les épines qui vous blessent, pauvre créature, je le ferais avec un bonheur extrême! Mais nous ne sommes que des mortels, et il appartient à Dieu seul de rendre le calme aux âmes troublées!

M. Belmont, s'apercevant que le jour baissait, ferma son livre et dit à Arabelle qu'il était temps de partir. Ils saluèrent le curé, et madame Belmont, donnant le bras à Rose, ils s'acheminèrent vers leur demeure. Arabelle écrivit au chevalier ce qui s'était passé, et le pria de ne plus revenir, voulant éviter des nouvelles querelles. Elle lui fit des adieux déchirants, ils devaient être éternels... à moins qu'il n'y eût espoir de se retrouver en d'autres mondes.

M. de Gricourt, désolé, alla faire une visite au curé, et le chargea de ses derniers vœux pour Arabelle; il partait pour ne jamais revenir en France... Il souffrait trop, et il ne pourrait pas toujours être son maître et se contenir pour ne pas demander compte à M. Belmont de sa conduite envers sa femme. Il partit tellement désespéré que M. Bulmer pria pour lui tout un jour.

XXII

MONSIEUR BELMONT

Arabelle fit encore quelques promenades; son âme était si profondément atteinte, son corps tellement affaibli, qu'elle n'y trouva plus ce charme primitif qui l'avait d'abord enivrée; puis, tout se décolorant à ses yeux, elle ne voulut bientôt plus sortir, et tomba tout à fait malade.

Le curé essaya de l'entraîner pour respirer l'air, lui disant que le médecin l'avait expressément ordonné.

— A quoi bon, mon cher monsieur Bulmer, dit-elle avec un air si découragé, que le curé faillit pleurer sur cette belle plante qui dépérissait chaque jour?

— Par complaisance, accompagnez-moi, mon enfant, accompagnez-moi pendant que je vais faire ma récolte de vulnéraire.

Et il l'entraîna malgré elle. A peine eut-elle fait quelques pas qu'elle fut obligée de s'arrêter avant d'avoir atteint seulement la moitié de la montagne; et le curé s'assit à côté d'elle sous prétexte d'éplucher les simples qu'il venait de cueillir.

— Ouvrez-moi votre cœur, ma fille; ne soyez pas concentrée comme vous l'êtes depuis quelque temps... Non-seulement je suis votre confesseur, mais je suis

encore votre ami, et j'ai besoin de savoir le bulletin de votre âme.

— Que voulez-vous que je vous dise? reprit-elle avec ses yeux tournés languissamment vers le ciel.

— Comment se comporte M. Belmont maintenant? contez-moi tout cela, ma fille.

— Il me fait sentir le plus rudement qu'il le peut les pointes aiguës du collier d'esclave que j'ai eu la faiblesse de prendre, et qu'il m'a rivé lui-même.

— Vous m'affligez d'autant plus, mon enfant, que dans quelques jours je vais être obligé de vous quitter, de m'absenter.

— Comment, monsieur Bulmer, vous partez, dit Arabelle effrayée.

— Non, je ne pars pas pour toujours; mais il faut que je fasse un voyage. Une de mes sœurs qui habite la Hollande, étant gravement malade, à ce que m'écrit mon beau-frère, désire absolument me voir, et je ne puis refuser d'accomplir ce vœu d'une mourante, peut-être; Dieu veuille que j'arrive à temps, il y a loin d'ici à La Haye. J'ai demandé une permission à l'évêque du diocèse, il me l'a accordée, et me fera remplacer dans ma cure tout le temps de ce voyage.

— Hélas! qui est-ce qui pourra vous remplacer auprès de moi? s'écria madame Belmont avec désespoir; vous me trouverez morte à votre retour.

— Vous me promettrez d'avoir du courage et de prendre soin de vous.

— Je suis découragée de la vie!

— Et moi je veux que vous viviez... M'entendez-vous, Arabelle?

— Je ferai tous mes efforts pour vous obéir; mais...

— Je vais aller voir votre mari, et lui faire comprendre qne si je ne vous trouve pas bien à mon retour, c'est lui que j'en accuserai.

— Pourrez-vous jamais empêcher un tigre d'être un tigre, ni un serpent d'avoir un dard venimeux? C'est sa nature à lui d'être féroce!

— Vous m'écrirez longuement, je l'exige; et vous me donnerez tous les détails de votre vie. J'exige aussi que vous vous promeniez; d'ailleurs je tracerai à Rose son plan pour vous diriger; je vais vous reconduire et emmener M. Belmont pour lui faire voir mon jardin.

— Voisin, dit le curé en entrant, j'ai une prière à vous faire?

— Tout à votre service, cher pasteur, répondit le mari d'Arabelle.

— Je vous prie de m'accompagner jusque dans mon potager et la prairie qui en dépend, pour vous expliquer plusieurs travaux, vous y donnerez le coup d'œil du maître pendant mon absence.

— Comment! vous nous quittez?

— Seulement pour quelques jours.

Et le curé entraîna M. Belmont, très-flatté de la confiance qu'il lui accordait; cette confiance semblait le grandir à ses propres yeux. Lorsque M. Bulmer le vit

si bien disposé, il lui fit toutes les recommandations possibles, quant au repos et au bien-être de sa femme; M. Belmont y répondit par les plus belles promesses du monde : promesses auxquelles le curé croyait peu.

Enfin, après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir, le digne curé partit, non sans de grandes inquiétudes sur le sort de sa chère fille, ainsi qu'il l'appelait toujours.

Rose la forçait à sortir, quoique les promenades eussent perdu tout leur attrait pour elle. Le temps s'écoulait, et M. Bulmer, bien qu'il écrivît, ne parlait pas de retour, sa sœur ne pouvant se résoudre à s'en séparer. La saison devint mauvaise et pluvieuse, et bientôt elle ne sortit plus du tout. La même cause força aussi M. Belmont de rester chez lui, et les scènes recommencèrent. Pourtant Rose le tenait toujours en respect en lui disant :

— Songez donc, monsieur, à l'état de madame, une révolution peut lui être fatale en ce moment.

Alors il se contenait, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir tué sa femme; mais il se promettait aussi de se débarrasser de ce mentor femelle à la première occasion.

Vers la fin de l'automne Arabelle mit au monde deux jumeaux, les plus jolis qui se pussent voir; elle voulut, malgré sa santé délabrée, les nourrir elle-même; hélas! elle ne put continuer, on fut forcé de faire venir une nourrice. Elle sentit ce que M. Bulmer lui avait prédit :

Digitized by Google

son âme, qu'elle croyait morte, s'ouvrit à un nouvel amour, et elle adora ses enfants, qui, désormais, devinrent toute son existence.

M. Belmont, qui d'abord avait paru enchanté de cette paternité, retomba bientôt dans son humeur féroce, et un jour qu'une discussion un peu vive s'éleva entre lui et sa femme, Rose voulant s'interposer entre eux, et user du pouvoir que lui avait concédé le curé de défendre sa maîtresse.

— Mêlez-vous de vos chiffons, la bonne, lui dit-il brusquement:

— Je ne suis point ici pour me mêler de chiffons, monsieur; mais seulement pour veiller sur ma maîtresse et la servir, et vous êtes sûr que je dirai tout à M. Bulmer!

— Je vous trouve bien impertinente, ma mie. Encore une fois, n'intervenez pas dans les querelles de ménage.

— Oh! monsieur, comment voulez-vous que je me taise en face des douleurs de ma maîtresse?

— Tu as raison, Rose, de prendre mon parti, car je ne veux point, je vous le déclare, monsieur, que mes enfants aillent à vingt lieues d'ici. Prenez patience, si leurs cris vous fatiguent, c'est mon seul amour au monde.

— Vos enfants partiront, madame, et cette belle conseillère aussi; je ne veux pas de servante-maîtresse chez moi.

— Y songez-vous, monsieur?

— J'y songe, madame, et je l'engage à faire ses paquets de bonne grâce, sans cela...

Et il fit le geste de la mettre à la porte à coups de pieds.

— Il n'y a donc rien de sacré pour vous, monsieur? s'écria Arabelle. Avez-vous oublié que la première condition posée en me mariant a été celle-ci : que Rose ne me quitterait jamais, à moins que ce ne fût sa volonté?

— Je ne sais qu'une chose, c'est que vous me devez obéissance, et comme il me convient que les enfants et Rose quittent cette maison, ils vont partir à l'instant même!

— Osez donc, monsieur, dit Arabelle, livide d'émotion et de colère, osez toucher à cette fille et à la mère de vos enfants ?

Et en disant ces mots, elle se mit en travers de la porte.

— Madame, ma chère maîtresse, s'écriait Rose, j'aime mieux partir que d'être cause d'un tel trouble!... Oh! madame, s'il vous arrive quelque chose, j'en mourrai de chagrin, c'est sûr.

Et la pauvre fille sanglotait.

— Ne me quitte pas, Rose... je ne le veux pas! dit Arabelle en saisissant le bras de sa fidèle Rose.

— Et vous croyez que des paroles empêcheront un homme d'agir selon sa volonté? Non, non, il ne sera pas dit que je me laisserai mener par le bout du nez, et je m'en vais vous faire voir qui est le maître de nous trois.

En achevant ces mots, M. Belmont, à qui la colère donnait une teinte cadavéreuse, prit rudement le bras de sa femme qu'il arracha de celui de Rose; la secousse fut si violente, qu'Arabelle tomba sur le parquet, tandis que, sans qu'il s'en inquiétât le moins du monde, il ouvrit la porte et fit descendre l'escalier à Rose, de manière à lui briser les os; il la mit ainsi à la porte en lui jetant sa bourse, sans écouter ni les cris ni les prières de la pauvre fille, qui émeuta tout le pays à raconter tout ce qui venait de se passer. Mais, tout en plaignant madame Belmont, personne ne se risqua.

Rose se réfugia chez la vieille Gothon, qui tomba de son haut, la pauvre fille, quand elle apprit tout cela, et elle interrompait Rose à chaque instant en lui disant :

— Seigneur mon Dieu ! la pauvre créature !

Honteux de ce qu'il avait fait, mais n'étant point disposé à en demander pardon, M. Belmont sortit pour cuver sa colère, comme disent les paysans. Cependant, il eut un remords, lorsqu'il était parti Arabelle était étendue par terre. Il se hâta de rentrer et courut à l'appartement; il trouva qu'Arabelle s'était relevée et étanchait le sang qui coulait abondamment par une ouverture qu'elle s'était faite à la tête; il s'attendait à des injures, à des reproches, et fut tout interdit de la trouver silencieuse. Il s'approcha d'elle :

— Souffrez-vous beaucoup, ma chère amie? Je vais envoyer chercher le médecin.

C'est inutile, monsieur, répliqua froidement Arabelle.

Elle s'évanouit, il fit en toute hâte chercher le docteur; celui-ci ayant pansé la plaie, déclara que madame Belmont avait besoin des plus grands soins et des plus grands ménagements; il fit plusieurs ordonnances et promit de revenir.

Arabelle se laissa soigner sans dire une parole; elle n'avait plus sa chère Rose, le chevalier était parti, M. Bulmer était absent, ses enfants étaient éloignés, et elle songeait toujours à Octave, dont l'amour l'avait entraînée où elle était maintenant, et que pourtant elle aimait encore, bien qu'elle en rougît au fond de son cœur!

Elle prit une résolution désespérée, la pauvre femme! ne pouvant plus supporter cette existence horrible, elle résolut de se laisser mourir; mais comme elle ne voulait point se donner la mort, croyant que là seulement était le crime, elle imagina un autre genre de suicide qui pouvait la faire souffrir bien longtemps.

La pauvre Rose, aussi désolée qu'inquiète, prit le courageux parti d'aller en Hollande, avertir M. Bulmer de ce qui se passait; elle employa ses économies à faire ce voyage, mais elle aimait tant sa maîtresse! on rencontre rarement un pareil dévouement et un pareil cœur, même dans les plus hautes classes de la société.

M. Bulmer pâlit d'effroi lorsqu'il l'aperçut et s'écria:

— Est-ce qu'elle serait morte, mon Dieu?

— Non, monsieur, pas encore, mais ce n'est pas la faute de ce monstre...

Et Rose raconta cet horrible événement qui fit tressaillir le pauvre curé d'indignation.

— Ma chère Rose, dit-il, de ce moment je te prends à mon service, et avant de savoir quand il sera possible de te faire revenir en Auvergne, je vais te placer auprès de ma sœur, que tu soigneras jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait rétablie.

— Mais, monsieur Bulmer, je n'y resterai pas trop longtemps, je vous en prie, et...

— Et je te donnerai des nouvelles de ta maîtresse, sois tranquille, mon enfant; c'est pour pouvoir partir que je te laisse, car sans cela je n'abandonnerais pas encore ma sœur; je te la confie, car je te connais.

— Monsieur Bulmer, monsieur Bulmer, au nom du ciel, écrivez-moi bien vite, ou je mourrai loin de ma maîtresse. Seigneur, faut-il qu'elle ait épousé cet homme!

Et après avoir bien embrassé sa sœur, le digne curé partit. Son voyage fut assez long; il fut obligé de s'arrêter en route dans différents diocèses pour remplir des missions dont il avait été chargé. Enfin il revit sa chère Auvergne, et commença par s'informer dans le pays avant d'aller voir Arabelle; on lui dit qu'elle était folle, et Gothon le lui affirma comme les autres.

— Je l'ai vue, vue de mes deux yeux, monsieur, lui dit-elle, cela vous fera mal à voir aussi.

Il ne voulut rien croire, et remit au lendemain sa visite, se promettant de juger par lui-même l'état de cette malheureuse femme.

XXIII

EXTASES, SECRETS

Aussitôt que l'heure fut convenable, M. Bulmer arriva le lendemain chez M. Belmont sans s'être fait annoncer, et heureusement il trouva Arabelle seule; il fut frappé du changement affreux qu'il remarqua dans toute sa personne, et effrayé de la rapidité avec laquelle il s'était opéré, mais il n'en fit rien paraître.

— Eh! bonjour donc, ma chère madame, s'écria-t-il en entrant; vous ne m'attendiez pas... ou plutôt vous ne m'attendiez plus.

Arabelle lui répondit à peine, ses yeux semblaient plongés dans une autre horizon que l'horizon terrestre. Elle était ainsi merveilleusement belle, comme une poétesse, une prêtresse inspirée qui lit dans les sphères d'un autre monde. Ses lèvres s'agitaient et laissaient échapper quelques sons inachevés, puis elle s'arrêtait ensuite comme quelqu'un qui écoute, et répond à ce qu'on vient de lui dire.

Le curé la regardait dans un état de surprise incon-

cevable; il cherchait à comprendre ce qui se passait dans l'imagination de cette femme, et à deviner la cause d'un si étrange phénomène.

— Ou elle est en somnabulisme naturel, se dit-il, ou quelque magnétiseur aura passé par là; hélas! si elle pouvait oublier la réalité de son présent pour un rêve, ce serait trop heureux.

Le curé s'assit et resta à regarder Arabelle avec autant d'intérêt que d'étonnement.

Tout à coup un sourire illumina la physionomie de madame Belmont, qui prit alors un reflet angélique; puis, toujours regardant le ciel, elle commença à parler distinctement, quoiqu'en phrases entrecoupées.

— Ne tremblez pas, mon maître, dit-elle, je serai forte, je réussirai; tenez, tenez; écoutez donc la foule, comme elle crie! que ses cris sont enivrants! Voyez ces fleurs, il y a là de quoi faire bien des couronnes pour vous et pour moi. Mais il s'évanouit, pauvre maître! et moi, un nuage passe sur mes yeux; mais c'est un nuage d'or; il est éblouissant; le nuage se dissipe, c'est un char de diamants qui nous conduit à la cour.

Puis elle se leva et fit des révérences.

— Que de bontés! que de grâces! madame l'électrice. Vous me comblez, prince Maximilien! quelles honorables louanges! Eh bien! j'irai au bal, plus vive et plus joyeuse pour mon maître que pour moi. Le voilà donc maître de chapelle et un ruban à la boutonnière.

Cher maître de chapelle, je veux chanter vos musiques sacrées. Je me cacherai derrière un des piliers de la nef. Non, voici venir le printemps, le printemps qui fait sortir les feuilles des bourgeons qui les retenaient captives, qui fait éclore les boutons des fleurs, et décore leurs corolles de petites roses bleues et blanches. Voici le printemps qui réchauffe la chrysalide inerte; elle s'envole sous un rayon du soleil, et deux belles ailes diaprées s'élancent dans les airs. Et moi, comme les feuilles, les fleurs, les papillons et les oiseaux, il va m'éclore aussi deux ailes, bleues, pareilles, le beau ciel de Naples, la Méditerranée, et je pourrai chanter vos mélodies. Alors, je n'aurai pas besoin de me cacher pour jouer le rôle d'un ange. Mais j abattrai mon vol sur votre chapelle royale, et j'entrerai, lumineuse comme le soleil qui reflète son prisme changeant sur les dalles... et tout aussi éblouissante que les saphirs dont l'électrice a orné mon col... je chanterai des chants inconnus aux mortels... leur âme s'élancera dans le ciel d'où je serai venue... et tout l'honneur en sera à vous, mon très-cher maître... quand ce sera fini, on cherchera dans l'église quelle est la voix qui aura dû chanter ainsi... on amènera devant l'électeur tous les musiciens... on les fera chanter l'un après l'autre... aucun n'aura cette voix aux ailes bleues... on fouillera de nouveau l'église, on visitera les piliers, on regardera derrière les statues et les autels... on n'y trouvera que du bois, du marbre, de la pierre et de la den-

telle... tandis que moi je me reposerai délicieusement sur le flanc d'un nuage, ayant reployé mes ailes sur sa crête dorée... Mais... il y avait pourtant un myrthe dans les émeraudes étincelantes de l'électeur?... Pourquoi ce rayon d'espoir aux mille facettes a-t-il menti?.. Pourquoi n'y a-t-il eu de vrai dans toute ma vie que cet orage qui a déployé sur moi ses crêpes sombres, et a couvert mon horizon d'un voile de deuil?... Octave! pourquoi n'as-tu désiré mon amour... qu'au prix de mes ailes d'ange?... tu as voulu me les couper toi-même pour être sûr que je ne m'envolerais plus... Tu n'as pas pu t'élever jusqu'à moi, tu as voulu que je descendisse à ta hauteur... et qu'une fois dans la vallée des larmes, j'y fusse exilée sans jamais pouvoir regagner les sphères d'azur où on vit, où on respire... Insensée!... Et j'ai vu une à une toutes ces plumes s'envoler et se perdre dans le bleu du ciel... Une seule m'est restée aux mains pour me rappeler ma céleste origine... et sur cette plume sont tombées toutes les larmes de mes yeux... Aucune de ces larmes ne lui est entrée amère au cœur, comme un remords vivant... Elles sont toutes venues comme une gerbe retomber en mille perles brûlantes sur le mien... tandis que lui, radieux, se promène dans les allées ombreuses d'une forêt avec celle qu'il a prise pour toujours... Et moi... moi, pauvre folle, j'ai choisi une chaîne de fer que j'ai enroulée autour de mon col... chaque jour, le bourreau qui s'est fait le maître de ma vie serre cette chaîne...

et ainsi finira, misérablement oublié, un ange qui avait une voix céleste et des ailes d'azur. Encore si les autres anges venaient m'emporter dans leurs écharpes éclatantes. Qui versera une larme sur ce qui sera mon tombeau? Hélas! à quoi bon les larmes, puisque les miennes n'ont pu amollir le cœur de marbre d'Octave? Je l'ai vu prendre le mien hors de mon sein et en boire tout le sang... puis, au souffle de son rire moqueur, mon pauvre cœur s'est ouvert en deux, et il l'a empli d'une éternelle douleur.., en disant ces mots du Dante :

Per me si va nel eterno dolore...

Je m'en souviens, c'est moi qui ai joué le rôle de prima dona dans ce drame, et j'ai repris ce cœur gros de tout ce dont il l'avait doté... Et le costume que m'avait fait le costumier du théâtre, un des plus habiles de Dresde, n'a jamais pu recouvrir le cœur... et les spectateurs ont vu couler le sang goutte à goutte, et ils ont pleuré, en disant :

— Quoi! c'est là l'amour au sérieux? oh! comme c'est triste...

Et tous ont eu peur de moi. Ces enfants nés des gouttes de mon sang... on me les a enlevés... je suis seule... à regarder le ciel qui laisse couler les pleurs de ses nuages...

Ici elle s'arrêta... posa une main sur ses yeux secs et brûlants, et l'autre sur son sein; puis son visage

parut se contracter comme dans une horrible souffrance.

Le curé resté immobile, respirait à peine et souffrait de toutes les angoisses qui torturaient la pauvre créature... Puis, lorsqu'il la vit s'affaiser et retomber après cette crise inouie d'exaltation, il s'approcha d'elle doucement et prit une de ses mains dans les siennes, en lui disant avec sa voix douce et pénétrante :

— Où souffrez-vous, mon enfant? dites-moi cela... Vous savez que je suis un peu médecin.

— Ah! c'est vous, monsieur Bulmer, s'écria Arabelle ouvrant les yeux comme si elle sortait d'un songe pénible, vous voilà donc enfin... comme vous avez tardé à revenir! Que je suis heureuse de vous revoir... Mais vous allez rester, n'est-ce pas? dites que vous ne partirez plus?

— Non, non, je resterai avec vous, ma fille, pour vous consoler, vous m'entendez?

— Savez-vous, cher curé, qu'on m'a arraché mes enfants, ma fidèle Rose? reprit Arabelle en pleurant.

— Je sais, je sais qu'on vous rendra vos enfants, que Rose se porte à merveille, et qu'elle est avec ma sœur, en attendant qu'elle puisse revenir auprès de vous.

— Elle ne viendra jamais, dit madame Belmont en secouant tristement la tête.

— C'est ce que nous verrons. Fiez vous-en à moi. D'abord je vous ferai rendre vos enfants, soyez-en sûre.

— Croyez-vous? dit Arabelle dont les yeux brillèrent à l'instant comme par un éclair.

— Je vous quitte pour m'en occuper; demain je reviendrai vous prendre pour vous promener sur la montagne. Au revoir, chère madame Belmont.

Le curé fut obligé de lutter plusieurs jours avec M. Belmont sans pouvoir obtenir le rappel des deux jolis enfants qui, rentrés enfin sous l'aile maternelle, semblèrent croître plus beaux et plus vite; les yeux de leur mère se raniméaient un peu.

Pendant plusieurs mois, M. Bulmer étudia Arabelle à différents moments de la journée, il la trouvait insensible à tout, excepté au passé, et il remarqua que, presque toujours aux mêmes heures, elle tombait dans les mêmes extases, que ses paroles, quoique variées, se rapportaient pourtant à un autre pays et à d'autres phases de sa vie que le curé ignorait complétement. Il consulta en vain le médecin, qui ne put donner aucun nom à ces étranges hallucinations; il essaya lui-même de deviner, mais toute sa science fut en défaut, comme celle du docteur. Il résolut alors d'avoir un entretien particulier avec monsieur Belmont, lequel semblait l'éviter autant qu'il le pouvait; pourtant il fit si bien, qu'il le trouva un jour dans un des taillis de sa garenne giboyeuse, ayant déjà sa carnassière bien remplie.

— Bonjour donc, voisin, dit-il, arrivant par derrière et lui frappant sur l'épaule.

— Serviteur, monsieur Bulmer, répondit-il, pris au dépourvu.

— Il me paraît que la chasse est heureuse aujourd'hui, voisin?

— En effet, je comptais vous offrir ce lièvre et ces perdrix, très-révérend pasteur.

— J'accepte, j'accepte de grand cœur, mais à condition que vous en viendrez manger votre part.

— C'est toujours beaucoup d'honneur et de plaisir pour nous.

— Demain?

— Oui, demain, certainement. Au revoir donc, monsieur Bulmer.

— Non pas, voisin, encore un mot, s'il vous plait... Ne pouvez-vous vous arrêter une minute?

— Si fait, si fait, enchanté... Je suis pris, dit tout bas monsieur Belmont, et, à coup sûr, je n'échapperai pas le sermon aujourd'hui.

— Dites-moi donc un peu, voisin, n'avez-vous pas remarqué combien votre femme change? pour moi, j'en suis effrayé... et je trouve qu'il y a dans sa santé quelque chose de bien mystérieux.

— Comment, mystérieux? je ne vous comprends pas...

— Quoi, vous n'avez pas remarqué pendant plusieurs heures de la journée, que ses regards... ses pensées... ses paroles, appartiennent tout à fait à un autre monde?

— Vous savez, monsieur Bulmer, que je suis pres-

que toujours par monts et par vaux, c'est un casse-tête que de faire valoir soi-même une propriété. Je ne la rencontre qu'aux instants des repas.

— Mais est-ce que cela ne vous inquiète pas, de la voir dépérir ainsi de jour en jour?

— Oh! si fait, s'il en était ainsi... mais j'espère que vous vous trompez.

— Et moi, je suis sûr que je ne me trompe pas, appuya fortement le curé avec un air grave.

— Qu'y faire donc alors?

— Il faudrait commencer par lui rendre la seule personne qui sût la soigner, qu'elle aimât et en qui elle avait confiance... Vous avez fait là une mauvaise chose en renvoyant cette fille, monsieur Bulmer.

— Aussi, elle a pris au sérieux un moment de vivacité... Moi, je suis comme cela, c'est dans mon sang... la main tournée, je n'y pense plus... et si elle était revenue le lendemain...

— Vous l'auriez encore chassée!

— Non, je vous le jure...

— Pouvez-vous bien me mentir à moi, monsieur Belmont?

— Non... bégaya le chasseur.

— Je sais tout... non pas que votre femme se plaigne, car c'est un ange. Dieu m'a donné le pouvoir de dire que vous faites mal!... vous serez puni et lorsqu'on vous demandera compte du bonheur et de la vie de celle qui s'était confiée à vous, vous serez obligé

de répondre : j'ai brisé l'une et l'autre par degrés, plus cruellement que celui qui tue d'un seul coup de poignard...

M. Belmont, ainsi que toutes les organisations bêtes et méchantes, trembla comme un lâche, comme un voleur pris sur le fait... et M. Bulmer reprit :

— Peut-être il en est temps encore, changez de conduite, rappelez Rose et nous verrons... si je pourai vous rendre mon estime, car, voyez-vous, chacun des cheveux de votre femme doit être sacré, et moi je vous en demande compte ici, avant que Dieu vous appelle pour vous en demander compte au ciel... il vous est si facile d'être bon et humain avec une créature angélique, avec la mère de vos enfants, n'oubliez jamais cela... Au revoir, mon voisin.

Le curé s'éloigna, laissant M. Belmont consterné.

Enfin le chasseur revint à lui, et loin que toutes les bonnes paroles du curé lui eussent fait germer au cœur un triste sentiment ou un pieux repentir, il en conçut une haine sourde et cachée contre sa femme, cause de la mercuriale que lui avait faite M. Bulmer, il ne se dit pas :

— Je l'ai méritée... j'ai eu tort...

Il se dit :

— Ah ! elle se plaint !... eh bien, je me vengerai !... Est-ce ma faute si elle est folle, si elle ne parle jamais la langue ordinaire.

En rentrant chez lui, M. Belmont ouvrit sa carnas-

sière, et en tira toutes les pièces de gibier devant sa femme, tandis qu'un des petits enfants tenait dans ses mains une des perdrix rouges qu'il caressait et que l'autre entraînait le pauvre lièvre mort par une de ses pattes. On se hâta de faire l'envoi au curé, et le dîner du lendemain se passa assez bien, quant à l'état d'Arabelle et à l'humeur de M. Belmont.

XXIX

SERMON

Madame Belmont n'osait plus parler de Rose, et M. Bulmer avait peur en parlant de troubler l'apparence de calme qui semblait régner dans la maison de ses voisins; mais les jours, les mois se passaient, et ce calme avait quelque chose d'effrayant, comme celui qui précède la mort, ou celui qui précède un orage au ciel.

Le dépérissement d'Arabelle empirait tous les jours d'une manière sensible; ses extases se prolongeaient davantage, et lorsqu'elle était retombée dans son état normal, elle se plaignait de douleurs aiguës dans les intestins. Nul ne pouvait deviner la raison de ces souffrances et elle s'obstinait à se taire.

— Ce mystère est incompréhensible, pensa le curé, il faut à tout prix que je le découvre.

M. Belmont, non-seulement recommença à frapper sa femme, mais il la menaça de lui retirer encore ses enfants, si elle avait le malheur de s'en plaindre à M. Bulmer. La pauvre Arabelle, effrayée et tremblante, se laissait égorger en silence, comme une victime sur les autels solitaires des Druides : sa raison s'aliéna par les mauvais traitements de M. Belmont, surtout lorsqu'elle s'aperçut que ses enfants avaient peur d'elle. Lorsque, profondément découragée de la vie et désespérée, elle voulait se rattacher à ce souffle qui semblait la fuir, et qu'elle serrait sur son cœur convulsivement ces pauvres petites créatures, ils poussaient des cris affreux ; ils s'effrayaient, en voyant ses cheveux épars, ses joues pâles et ses yeux hagards presque toujours levés vers le ciel ; et plus elle faisait d'efforts pour les caresser, plus les enfants se débattaient en pleurant ; alors elle tombait elle-même dans des crises violentes, et elle eut bientôt dans le pays la réputation d'une folle, on la plaignait sérieusement.

M. Bulmer fit repeindre sa maison et prétexta l'incommodité de cette odeur, pour demander l'hospitalité à M. Belmont, pendant quelques jours; elle lui fut accordée avec empressement ; ce n'était que dans le dessein d'épier Arabelle à chaque instant de la vie ; il s'installa donc dans sa chambre, ce qui parut la contrarier un peu, il prit un livre et sembla très-occupé de sa lecture sérieuse. Arabelle se rassura.

En effet, au moment où il paraissait le plus absorbé,

il aperçut madame Belmont ouvrant une armoire avec précaution; elle en tira une bouteille, versa une partie du liquide dans un verre, se hâta de l'avaler, puis remit la bouteille à sa place et referma l'armoire. Peu après elle tomba dans ses extases ordinaires, et le curé se convainquit que cet état n'était dû qu'à la boisson qu'elle avait prise.

Mais quelle était-elle? voilà ce qu'il fallait découvrir, et le curé fut obligé d'user de ruse.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il tout à coup, écoutez donc... Un de vos enfants sera tombé assurément; comme il crie, pauvre petit!... Je gagerais qu'il est seul sur l'escalier. Si je n'avais une douleur de goutte, je courrais tout de suite... il est peut-être blessé.

Au mot enfant et blessé qui retentirent dans le cœur de la mère, Arabelle, quoique hors de raison, courut sur l'escalier et chercha partout l'enfant qui n'était tombé nulle part. Mais pendant qu'elle appelait et qu'elle cherchait, M. Bulmer se hâta d'ouvrir furtivement l'armoire, d'en sortir la bouteille, d'aller la cacher dans sa chambre et de revenir à sa place, comme s'il ne l'eût pas quittée, tout ceci dans l'espace d'un éclair. Il n'y paraissait plus lorsque madame Belmont rentra.

— Quelle peur vous m'avez faite pour rien, mon cher monsieur Bulmer, s'écria-t-elle... je n'ai pas même trouvé mes enfants.

— Il faut donc que je me sois trompé, dit le curé.

Digitized by Google

Je vais voir mes malades, puis je reviendrai bientôt.

Il alla dans sa chambre, comme pour y prendre son chapeau et sa soutane, mais bien en effet pour y analyser ce que contenait cette bouteille, et comme il avait étudié la chimie, il ne tarda pas à reconnaître qu'un narcotique puissant était mêlé à de l'esprit de vin. Il en mit une petite quantité dans une fiole et partit en droite ligne pour consulter le pharmacien; lorsque celui-ci lui eut dit que c'était de l'opium dissous dans l'alcool le plus fort, le pauvre curé frémit, et dit au pharmacien :

— Mais, monsieur, quel effet produirait ce breuvage sur quelqu'un qui aurait la folie d'en prendre?

— D'en prendre, s'écria le pharmacien effrayé? mais c'est pour mourir. L'opium est un poison, et l'esprit de vin brûle les intestins. Ainsi...

— Ainsi quels remèdes pourrait-on donc apporter à une personne qui en boirait depuis des années, et qui chaque jour probablement aurait augmenté la dose?

— Des années! et la personne n'est pas morte? c'est un miracle, monsieur le curé! je ne crois pas qu'il y ait de remède. Le premier de tous serait de cesser de boire ce poison dangereux, puis de donner à cette personne un régime tout émollient, tout rafraîchissant.

— Composez-moi plusieurs potions semblables, mon cher monsieur; Dieu veuille qu'il soit temps encore!

— Est-ce que ce malade a le cerveau bien sain? interrompit le pharmacien.

— Non pas, non pas, des extases qui tournent en folie.

— Je l'aurais parié; c'est l'effet immanquable de cette substance quand on en répète l'usage. Je devine qu'elle est le malade, c'est madame Belmont.

— Hélas! ce n'est que trop vrai, soupira le curé. Elle est si malheureuse, la pauvre créature! que tout le blâme en retombe sur son mari. Rappelez-vous ce que je vous dis, monsieur Duval, afin qu'au moins elle ne soit pas condamnée dans l'opinion publique... Dieu seul et moi savons ce qu'elle a souffert, et ce qu'elle a eu à souffrir et ce qu'elle souffre encore!

— Que j'ai de regret d'apprendre cela, monsieur Bulmer. Voulez-vous me permettre de lui porter les potions moi-même; je vous dirai ce que j'en pense?

— Bien volontiers, monsieur Duval, et ne tardez pas.

Après avoir fait une ou deux visites à ses malades, monsieur Bulmer se hâta de rejoindre Arabelle, et il attendit avec empressement, pour lui parler, qu'elle ouvrît l'armoire et cherchât sa bouteille, ce qui arriva positivement le soir même.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, perdue! disparue!... Quel malheur, si quelqu'un s'en est servi... Empoisonné! Les enfants! ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est à en perdre la tête!

— Qu'avez-vous donc, ma fille? dit le curé d'un air indifférent.

— Ce que j'ai! Ah! si vous saviez, monsieur Bulmer! c'est un malheur affreux.

— Peut-être pourrai-je y porter remède.

— Impossible... il n'y a pas de... Ah! mon Dieu!

Et elle cherchait toujours.

— Asseyez-vous auprès de moi, Arabelle, et écoutez-moi bien, je vous en prie. Calmez-vous, ne cherchez plus votre bouteille; c'est moi qui l'ai.

— Comment? monsieur Bulmer.

— Prêtez-moi attention quelques instants. Il y a longtemps, ma fille, qu'en raison de l'intérêt que je vous porte, j'étudie votre personne; il y a longtemps que votre santé s'altère de jour en jour davantage, et avec des symptômes si étranges, que j'ai dû croire à des causes extraordinaires; j'ai tout fait pour arriver à cette découverte. Enfin, aujourd'hui, j'y suis parvenu, et j'ai acquis la triste conviction que, depuis bien longtemps, vous détruisez vous-même votre santé à plaisir.

— Pardonnez-moi, monsieur Bulmer, dit Arabelle; si vous saviez ce que je souffre! C'était pour m'enlever quelques heures de cette souffrance que j'ai fait cela... au moins... j'oublie... pendant que je suis sous l'influence de ce breuvage.

— Savez-vous bien, ma fille, que c'est un crime aux yeux de Dieu, un crime tout aussi grand, de se faire mourir en détail, que de s'enfoncer un poignard au cœur. Le crime est dans la pensée, dans le sentiment qui nous fait agir, et non pas dans le résultat. Avez-vous le droit d'attenter à votre vie? A Dieu seul appartient de reprendre ce qu'il a donné! Comment! vous

êtes mère de famille, et vos enfants n'ont pas pu vous arrêter sur le bord de ce précipice? Arabelle, c'est mal!

— Oh! monsieur, mes enfants ne m'aiment pas! je voulais mourir.

— Il faut me jurer que vous cesserez à tout jamais de boire ce poison, le plus dangereux de tous, peut-être!

— Si vous l'exigez, je vous le jurerai; mais pourquoi, pourquoi essayer de vivre, puisque, je vous le répète, mes enfants ne m'aiment pas! Quel est donc le lien qui peut me rattacher à la vie?

— Le devoir et la vertu, ma fille; le calice qu'il nous faut boire est assez rempli d'amertume, sans y ajouter encore du poison. Je vous dois toute la vérité; la continuité avec laquelle vous vous êtes livrée à cette boisson, a réagi d'une manière active et terrible sur votre cerveau, et cela vous cause des crises qui ressemblent à la folie, et nécessairement effrayent vos enfants.

— Hélas! je n'en savais rien! Mais, à mon tour, monsieur Bulmer, je vous dois aussi la vérité. Je sais, ou plutôt je sens qu'il n'y a plus de guérison possible pour moi maintenant. Aux douleurs horribles que j'éprouve, il faut évidemment que tout l'intérieur de mon corps soit brûlé, et c'est justement pour m'arracher à la conscience des douleurs physiques et morales en même temps, que j'ai non-seulement continué, mais augmenté chaque jour la dose de ce que je buvais. Oublier pendant six à huit heures d'horribles angoisses, c'est immense!

— Oui, mais vous n'avez pas songé, imprudente, que

ces douleurs auxquelles vous vous arrachiez momentanément revenaient ensuite avec d'autant plus d'intensité?

— Il n'est que trop vrai... mais plus je souffrais, moins je voulais souffrir... Je ne puis vous donner une autre explication; pardonnez-moi! Vous n'empêcherez pas ma mort, elle est inévitable, et je ne pourrai pas désormais oublier des douleurs qui s'accroîtront sans cesse.

— Peut-être, peut-être ma fille; nous trouverons des remèdes; d'ailleurs, vous devez ce sacrifice à Dieu en expiation du crime que vous accomplissiez sérieusement en vous empoisonnant par degrés... Voilà M. Duval qui, j'espère, nous apporte quelques calmants. Commencez, ma fille, par boire une cuillerée de cette potion.

— Merci, monsieur Duval, dit madame Belmont, en agitant tristement la tête et avec un mouvement prononcé d'incrédulité; malgré la bonté de vos remèdes, ils resteront impuissants! le mal est bien profondément invétéré...

Et M. Bulmer, comprenant qu'il ne fallait pas s'appesantir davantage sur ce sujet dans ce moment, sortit avec M. Duval et la laissa seule.

Arabelle resta longtemps immobile et pensive sous l'impression du digne curé.

Lorsque le curé rentra, il la trouva fort souffrante; elle s'agenouilla solennellement devant lui en lui disant:

— Pardonnez-moi, mon père! je vous en supplie!

bénissez-moi, pour que mes douleurs soient moins aiguës et ma mort moins pénible; au nom du ciel, pardonnez-moi... et elle resta ainsi les deux mains jointes; on l'eût prise pour une belle statue d'albâtre représentant la prière.

— Je vous pardonne et je vous bénis, répondit avec émotion M. Bulmer, ou plutôt, ma fille, c'est Dieu qui vous pardonne et vous bénit par ma bouche; relevez-vous, je vous ai donné l'absolution.

Elle se releva ayant une expression plus sérieuse au visage.

— Maintenant, ma fille, j'ai aussi une prière à vous faire, c'est qu'il ne soit plus jamais question entre nous de ce fatal poison; faisons tous nos efforts pour en atténuer les effets, et secondez-nous de toute votre docilité et de tout votre courage.

— Je vous le promets, dit madame Belmont d'un air pénétré.

— L'air et la marche vous rendront des forces...

Malgré ses efforts, la pauvre femme marchait lentement et péniblement, chaque pas augmeentait ses douleurs internes; pourtant, voulant être agréable au curé, elle ne se plaignait pas, ses traits contractés témoignaient trop de sa souffrance, ils furent obligés de rentrer.

M. Belmont, qui s'absentait souvent pour ses opérations rurales et pécuniaires, paraissait peu touché de l'état de sa femme, état qu'il avait encore souvent la bar-

barie d'aggraver avec ses violences de paroles et de gestes.

En vain Rose écrivait à M. Bulmer, il ne lui disait point de revenir; mais la pauvre fille, se mourant de chagrin et d'inquiétude à La Haye, arriva en Auvergne sans en prévenir personne, et fut se placer comme servante dans une ferme des environs, qui justement appartenait au curé; elle attendit donc d'y être installée, puis, un matin, elle arriva au moment du déjeuner du digne ecclésiastique.

— Comment, c'est toi, ma pauvre fille, dit-il tout étonné?

— Dame, puisque vous n'avez pas voulu me faire revenir, je suis revenue toute seule... Au moins, je la verrai, au moins, j'aurai de ses nouvelles... Je n'y pouvais plus tenir, voyez-vous, monsieur le curé!

— Mais ma sœur m'avait écrit que tu allais te marier.

— Oui, mais j'aime mieux ma chère maîtresse que tous les maris du monde... et pourvu que je la voie... quand même elle ne me verrait pas; dites-moi quand elle viendra chez vous, je vous en supplie, que je l'entrevoie.

— Ah! tu la trouveras bien changée, la pauvre femme! puis elle n'a pas toujours sa raison.

— Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites-là?

— Écoute, je l'engagerai à dîner avec son mari aujourd'hui, et tu pourras ainsi la voir, en laissant entr'ouverte la porte de l'office.

— Merci, monsieur Bulmer, merci, dit Rose.

Et l'heure du dîner arrivée, lorsque Rose aperçut Arabelle, elle jeta un grand cri, et se mit à sangloter.

— Ma pauvre maîtresse! dit-elle, ma chère maîtresse! qui m'eût dit que jamais je la verrais ainsi! Le monstre!

— Calme-toi, ma fille, je te ménagerai une entrevue avec elle, lui dit le curé.

— Bien vrai, monsieur le curé?

— Bien vrai...

— Et bientôt?

Le dîner se fit assez tristement. Arabelle, idisposée, fut obligée de partir immédiatement après.

XXV

ORAGE

Tous les médicaments que prit Arabelle ne purent calmer ses douleurs, ni guérir un mal si profondément enraciné; ils purent seulement retarder l'heure de sa mort, et lui donner quelques instants de trêve à de rares intervalles. Mais, bien qu'elle eût cessé de boire ce poison, ses effets ne purent s'en détruire dans son cerveau, elle était sujette à des crises nerveuses accompagnées de symptomes si étranges, qu'ils ressemblaient à de la folie; ce n'était que l'exaltation d'une âme qui avait trop souffert.

Au temps où on croyait aux sorciers, elle eût été brûlée vive, quand elle criait :

— Je brûle... je brûle... au secours!... de l'eau!...

Et que rien ne pouvait apaiser cette flamme.

Cette souffrance était telle que dans les instants où elle agissait de la manière la plus terrible sur son organisation, aux mois les plus rigoureux de l'hiver, elle courait comme une insensée au bord de la rivière, et là, cassait la glace qui la couvrait pour s'y plonger, espérant ainsi calmer ce feu intérieur qui la consumait. Quoique arrivée à une maigreur extrême, elle était encore merveilleusement belle, et ses formes avaient conservé cette pureté de lignes si remarquable et si rare.

Les années s'écoulaient de plus en plus tristes, apportant avec elles plus de souffrances, et emportant tout espoir de voir renaître cette pauvre créature. Elle écrivait dans ses moments lucides, puis aussi dans ses heures d'exaltation, et toutes ses pages étaient empreintes d'une tristesse déchirante et d'une poésie qui débordait malgré tout; le curé les lui dérobait, ne voulant pas qu'elles devinssent la proie d'un rustre comme M. Belmont. Souvent, le soir, il les relisait avec attendrissement, puis il priait pour elle dans la ferveur de son âme. Il ne pouvait s'empêcher de pleurer sur le sort de cette créature qui allait être enlevée au monde, comme elle le disait dans quelques-uns de ses fragments.

Oh snatcald away in beauty Bloom!

Rien n'avait de suite dans ce qu'elle écrivait... mais elle parlait beaucoup de l'Allemagne et puis de l'Italie, comme un souvenir ou comme un rêve délicieux... Et il lisait ainsi sans suite toutes ces lignes échappées de la main d'Arabelle.

« Mais le soir, les lucioles brillaient dans les mon-
» tagnes, comme les diamants de la nuit, et venaient il-
» luminer les yeux et le cœur, tandis que les chouettes
» faisaient entendre leurs cris plaintifs... Et je regar-
» dais ce lac, ce beau lac Albano enlacé dans les mon-
» tagnes, puis le lointain se terminant par une ville et
» ses églises... et au-delà encore, j'apercevais la mer
» profonde et bleue de Pétrarque, du Dante et du Tasse ;
» et le Tibre roulant ses flots orgueilleux jusque dans
» ses vagues dévorantes... Le soleil descendait et ver-
» sait un Océan de lumière sur la vallée du lac... inon-
» dant d'un or liquide les dômes et les tourelles de la
» ville éloignée... Les arbres semblaient mourir comme
» Sémélé ; dans cette splendeur, deux ou trois légers
» nuages, qui réflétaient cet éclat, flottaient, ainsi que
» des îles d'or, dans les sphères éthérées. Les eaux,
» qui réfléchissaient la splendeur du firmament... la
» couleur de feu qui rougissait les sables, formaient
» comme un second ciel, une seconde terre... la Mé-
» diterranée, fixant le soleil, comme les yeux d'une
» jeune fille qui se voilent lorsqu'ils réflètent ceux de
» son amant, était perdue et confondue dans sa lu-

» mière, jusqu'à ce qu'elle s'identifiât avec lui... Oui,
» la nature doit gémir au-delà de la tombe... et ses gé-
» missements doivent troubler le silence froid de la
» mort! O vents qui avez passé sur les harpes d'or du
» ciel, venez rafraîchir mon âme brûlée, venez, inspi-
» rez moi des mélodies qui fassent vibrer chaque fibre
» de l'âme des autres!... Qu'est-ce que l'amour? De-
» mandez ce qu'est la vie à celui qui existe... deman-
» dez ce qu'est Dieu à celui qui l'adore... et alors..
» quand tout a été déception, mensonge... quand le
» vent de la réalité a soufflé sur le bouquet des illu-
» sions, sans laisser un seul pétale sur aucun des ca-
» lices... quand on ne peut plus croire à rien, ni à per-
» sonne... on se replie sur soi-même... et on se prend
» tout un jour à contempler un brin de mousse et un
» coin du ciel... où les nuages courent en subissant
» d'étranges métamorphoses. L'azur devient gris... puis
» le voile se déchire et laisse percer d'éblouissants
» rayons... puis il s'assombrit, et les nuages crèvent
» en torrents de pluie... comme des larmes qui du cœur
» montent aux yeux... et souvent le couchant étincelle
» d'or et d'iris... Mais mon couchant, à moi, sera som-
» bre et triste comme la porte de l'enfer...

» Je voudrais que ma mort un seul jour fût pleurée!
» Quelques larmes au moins pour l'âme déchirée,
» Quelques gouttes, Seigneur, de votre divin miel!
» Hélas! depuis longtemps je m'abreuve de fiel!...

» Mais le souvenir qui meurt et s'efface au cœur des » hommes refleurira-t-il un jour? Que ne puis-je rêver » encore de mon triomphe de Dresde, et mourir bercée » par ce rêve... mourir en me croyant aimée d'Octave... » il saura que je l'ai aimé, car j'ai gravé cet amour sur » une de ces pierres druidiques, si bien nommées, *lo-* » *gans ou pierres brûlantes*... Oui... tout ce qui brûle » est dans mon royaume... puisque je suis comme la » reine du feu... Hélas! hélas! mon empire me con- » sume. »

En finissant ces derniers mots, le curé ne put retenir un torrent de larmes... Ces phrases décousues peignaient si bien les tortures de son âme... les souffrances de son corps, que M. Bulmer sentit son cœur se briser devant la vérité: il n'y avait plus de remèdes possibles pour la pauvre affligée; on ne pouvait qu'adoucir ses souffrances à force d'intérêt et de soins.

Sa folie n'était pas dangereuse, mais on évitait de la contrarier, du moins le curé avait obtenu de M. Belmont qu'on laissât faire ses volontés; et comme elle avait souvent peine à marcher, elle se promenait sur un âne... s'arrêtant par instants pour parler tout haut, ses longs monologues, décousus, incompréhensibles pour la foule... ses gestes, ses yeux regardant le ciel, lui avaient vite donné la réputation d'une folle. Les enfants la suivaient quelquefois et s'en moquaient... tandis que les vieilles femmes devant lesquelles elle

passait se signaient, en disant que cela porterait malheur à leur famille, si la folle les regardait ou leur parlait, la triste Arabelle suivait son chemin et le cours de ses idées sans se douter qu'on la regardât ou qu'on s'occupât d'elle.

Bien qu'ils grandissent, ses enfants ne pouvaient maîtriser l'impression d'effroi qu'ils éprouvaient lorsque leur mère les couvrait de baisers et de larmes... et qu'elle les fixait de ses yeux presque toujours fascinés par une contemplation hors du monde réel; ils évitaient sa présence de tout leur pouvoir, et cela lui navrait le cœur.

Un jour que, comme à son ordinaire, elle était partie sur son âne, résolue de faire une grande excursion, elle parvint à s'éloigner assez rapidement, malgré les cris des enfants, les murmures des vieilles gens et les aboiements des chiens; elle gravit une de ces montagnes élevées, du sommet de laquelle on embrassait une si immense étendue d'horizon; elle mit pied à terre et s'assit sur la ruine d'un volcan, en regardant le ciel.

Des nuages noirs y couraient avec rapidité. Ils finirent par l'envahir entièrement, et de larges gouttes de pluie, précurseur de l'orage, tombèrent avec bruit... puis un éclair prolongé vint ensanglanter le ciel sombre.

— Un orage, dit-elle, tant mieux ! il m'annonce encore quelque chose... Le premier a précédé tous mes malheurs avec la famille de Chalmont... puis le départ

et l'oubli d'Octave... Celui-ci, je le sens, vient m'annoncer ma mort... Bénis sois-tu, tempête, si c'est là la nouvelle que tu m'apportes ! je lutte depuis assez longtemps, et Dieu aura enfin pitié de moi ! Que ne suis-je la feuille morte que le vent emporte dans un tourbillon !... que ne suis-je le grain de sable soulevé du rivage et tombant au néant d'où il avait été tiré... que ne suis-je l'écho qui garde mon dernier soupir... que ne suis-je les ailes qui l'emporteront vers Octave?... mais sa bouche, au lieu de l'aspirer comme un adieu, le repoussera dans l'abîme de l'oubli, ou s'enfouissent toutes les années, tous les jours, toutes les heures qui ne doivent jamais revenir! Avec quelle triste plume ma vie a été écrite au livre de la destinée! qui donc me l'a faite, cette destinée?... est-ce Dieu?... sont-ce les hommes? Oh! pauvre chevalier, si vous me voyiez maintenant? quelles larmes vous verseriez! Si cette pluie était froide au moins, et si elle pouvait me rafraîchir... mais l'eau qui tombe du ciel est aussi brûlante que celle qui tombe de mes yeux ! L'eau du ciel féconde la terre... et mes tristes larmes... qu'auraient-elles fécondé? L'hydre renaissante de la douleur... qui est venue me ronger le cœur et les entrailles!

Et tout en parlant ainsi, elle oubliait que l'eau ruisselait par torrents sur son corps et que la foudre éclatait au-dessus de sa tête, elle n'avait plus le sentiment de ses propres maux, et ne voyait que le monde des souvenirs où ses plaintes l'emportaient toujours...

L'âne, laissé en liberté, retourna à la maison, tout le monde fut effrayé lorsqu'on le vit revenir seul; on battit les environs, M. Bulmer, qui connaissait ses endroits favoris, eût bientôt découvert la montagne où s'était assise la pauvre Arabelle. Il la trouva causant avec l'orage et mêlant sa voix affaiblie à la voix terrible du tonnerre. On la fit descendre péniblement et on la mit dans une voiture; on la força de se coucher, elle avait un violent accès de fièvre, on pensa qu'elle serait mieux le lendemain, mais son esprit empira, une maladie grave se déclara et la lucidité de son esprit semblait revenir à mesure que la vie s'en allait.

— Monsieur Bulmer, dit-elle un jour au curé, savez-vous si madame la comtesse est revenue de son voyage?

— Non, ma fille... et pourquoi?

— Parce que je voudrais bien la voir !...

— Voulez-vous que je lui écrive ?

— Hélas! croyez-vous qu'elle se déplaçât pour moi?

— Peut-être...

— C'est vrai, elle a été parfaitement bonne; depuis les jours de ma jeunesse à Dresde, je n'ai jamais été si heureuse que pendant le temps passé auprès d'elle; ses soins, sa tendre et attentive amitié, semblaient avoir, sinon calmé, du moins endormi mes souffrances; je m'étais sentie renaître, et mon âme s'était épanouie comme une fleur par une journée de printemps. Pourquoi a-t-il fallu qu'un procès la forçât de s'absenter?...

ah! si j'étais restée chez elle, je ne serais pas malade et je ne serais pas si près de mourir !

— Je vais à tout hasard envoyer à son château, si elle n'est pas de retour nous aurons de ses nouvelles.

M. Bulmer sortit de la chambre d'Arabelle, et lorsqu'il eut envoyé un domestique au château, il prit M. Belmont en particulier et lui parla sérieusement.

— Vous ne sauriez, aujourd'hui, voisin, dit-il, refuser à votre femme mourante la satisfaction de revoir la pauvre Rose, et qu'une amie au moins lui ferme les yeux.

— La croyez-vous si mal, monsieur le curé?

— N'y a-t-il que vous d'aveugle ici? et ne voyez-vous pas qu'elle se meurt depuis longtemps... mais que l'époque est arrivée aujourd'hui?

— Non pas... je vous assure que s'il en est ainsi cela m'afflige beaucoup... et vous pouvez faire ce que vous jugerez nécessaire pour lui faire du bien, ou lui être agréable; je vous donne pleins pouvoirs.

— C'est à merveille... seulement il est trop tard, que ne m'avez-vous dit cela il y a des années?

— Est-ce que je savais qu'elle était si délicate? Je vais m'absenter quelques jours, je vous la confie... veillez sur elle, je vous en conjure.

— Je n'ai pas besoin de vos recommandations; allez en paix à vos affaires, moi j'envoie chercher Rose.

En effet, un exprès courut en toute hâte à la ferme, et Rose arriva tout effrayée et toute haletante.

Digitized by Google

— Il faut des ménagements, dit le curé, je vais la préparer.

Il rentra dans la chambre de madame Belmont.

— J'ai grand désir d'une chose, lui dit la malade.

— Et quel est ce désir, mon enfant?

— Je voudrais qu'on approchât mon lit de la fenêtre, pour que je visse le ciel... on dirait que je l'ai autrefois habité et que mes yeux mourants ont besoin de contempler cette ancienne patrie, c'est là où vont toutes mes pensées, tous mes vœux... là... c'est bien ainsi... j'aperçois les fleurs de ma terrasse...

— Et moi je vais vous faire voir le visage d'une amie.

— Est-ce que la comtesse est arrivée?

— Jacques n'est point encore revenu, vous savez qu'il y a loin d'ici au château ; non, c'est une autre personne... devinez...

— Je n'ai que Rose.est-ce que ce serait ma chère Rose?

— Oui, elle-même, dit Rose en entrant et en se précipitant dans les bras de sa maîtresse.

Elles restèrent longtemps embrassées sans pouvoir proférer une seule parole, puis le curé faisant signe à Rose, elle se releva.

— Merci, merci, monsieur Bulmer, s'écria Arabelle, je sais que c'est à vous que je dois ce bonheur! J'aurai donc une main amie pour me fermer les yeux! j'aurai donc des yeux qui m'aiment pour me pleurer! ma pauvre Rose, je te demande pardon de t'affliger; mais, vois-tu, les malades sont cruels et égoïstes, et puis j'ai

tant souffert toute seule depuis que tu n'es plus là, que j'ai cessé de savoir que tu me pleureras...

— Oh! ma chère maîtresse, si je pleure à présent c'est de la joie de vous revoir... ne vous frappez donc pas ainsi par des pensées tristes... Me voilà de retour, c'est pour vous guérir.

— Que je suis heureuse de te retrouver!

— Et moi donc, madame.

— Maintenant que vous êtes ensemble, je vais au devant du messager, dit le curé, et surtout, Rose, je te le recommande, ne la fais pas trop parler.

— Monsieur, soyez tranquille.

Et le digne curé partit pour savoir comment il se faisait que Jacques ne fût pas de retour. Il était si désolé de l'état d'Arabelle qu'il eût voulu pour tout au monde accomplir ses moindres désirs à l'instant même.

— Eh! allons donc, Jacques, dit-il à celui-ci, qu'il rencontra fort près de la maison.

— Dame! faut bien le temps d'aller, dit Jacques.

— Voyons, quelles nouvelles?

— L'intendant m'a dit comme ça que madame arriverait dans deux jours.

— C'est bien, mon garçon; tiens, va boire à la santé de madame Belmont et prie Dieu pour elle.

— Merci, monsieur le curé, je n'y manquerai pas, allez!

Jacques alla tout droit au cabaret, tandis que le curé retourna chez lui prendre quelques instants de repos.

XXVI

MORT

Il y avait à peine quelques heures que j'étais de retour à mon château de Mareuil, lorsqu'on m'annonça M. Bulmer. Je le reçus quoique je fusse extrêmement fatiguée. A mon âge un pareil voyage est long et pénible; et j'étais d'autant plus lasse, que sur deux procès qui m'avaient appelée à Paris, un seul avait eu gain de cause. J'avais perdu l'autre entièrement, quoique mon droit fût incontestable.

— Vous voilà donc de retour, chère comtesse? savez-vous que votre absence s'est bien prolongée?

— C'est vrai, mon vieil ami, et ce qu'il y a de pire, c'est que je suis de très-mauvaise humeur; mais ne parlons pas de moi, comment va ma chère malade?

— Elle est fort mal!

— Mon ami, le ton avec lequel vous me parlez m'effraye!... serait elle donc alitée?

— Hélas! oui... et moi comme elle nous avons la conviction que sans votre départ elle serait encore bien loin du fatal moment qui s'approche!

— Que de regrets vous me donnez, monsieur Bulmer! Je m'étais attachée à cette pauvre femme comme à ma création! Je regrette de ne l'avoir point emmenée

à Paris, elle eût au moins été affranchie de la brutalité de ce Belmont! mais n'y a-t-il donc aucun espoir? aucun remède?

— Aucun, comtesse! aucun! les années ont accumulé sur sa tête et sur son corps des suites de souffrances qui l'ont cruellement stigmatisée!

— Et vous, mon ami, repris-je, je ne vous demande pas de vos nouvelles, vous avez toujours du courage et des forces quand il s'agit de soigner ou de consoler des malades ou des affligés.

— Je n'ai pas le temps de songer à moi, chère comtesse, et je ne sais si ce temps-là viendra jamais... notre malade languit après votre retour, depuis quelques jours, surtout où elle se sent plus mal, elle s'informe si vous allez arriver, si vous êtes arrivée, votre vue produira peut-être un miracle?

— Vous savez mieux que moi, mon ami, que le temps des miracles est passé... l'amitié est souvent ingénieuse à faire des prodiges. Au surplus, portez-lui, à cette pauvre petite, toutes mes sympathies; dites-lui qu'elle se tranquillise, que j'irai la voir demain. Vous concevez vous-même qu'après un pareil voyage j'ai besoin de repos. Je ne suis capable que de dormir aujourd'hui; demain j'aurai recouvré, sinon toutes mes facultés, du moins toutes celles qui me restent, et pour aimer, je vous assure, qu'elles me sont demeurées bien plus jeunes et bien plus vives que la vieille argile qui me recouvre.

Le pasteur, après avoir partagé mon déjeûner, retourna chez la malade, et moi je me mis au lit, afin d'être plus alerte le lendemain. Alors, je fis atteler mes chevaux, j'arrivai ainsi beaucoup plus vite que je n'eusse pu le faire sur mes jambes; il est terrible d'être jeune et vieille à la fois; jeune par le cœur et par les pensées, et vieille du corps, comme on l'est ordinairement à quatre-vingt-huit ou neuf ans, voilà que je commence à oublier mon âge.

Je montais pourtant assez lentement les degrés et le cœur me battait lorsque je fus au moment d'entrer dans sa chambre; le curé, qui avait entendu le bruit de ma voiture, vint au devant de moi, me recommandant de ne point paraître surprise de son changement, parce que cela pourrait lui faire beaucoup de mal.

— Fiez-vous à ma sagesse, lui dis-je, et j'entrai.

Je me composai un visage riant et j'approchai du lit; il me fallut tout mon courage pour maîtriser le mouvement qui m'aurait portée à reculer.

— Eh bien, me voilà, ma mignonne, lui dis-je; ce n'est rien que tout cela... bah, une petite fièvre de printemps; voyons, quand je vous le disais, la peau n'est pas mauvaise; espoir et courage, avec cela nous en viendrons à bout.

— Je vous revois donc, chère comtesse, me dit la pauvre Arabelle, les yeux baignés de pleurs et serrant mes mains dans ses mains brûlantes! j'avais bien peur que vous ne revînssiez trop tard!

Et elle me regarda d'un regard qui me fit mal.

— Oui, je suis revenue, ma chère Arabelle, reprisje, mais c'est pour vous emmener chez moi. Soignez-vous bien, d'ici à quelques jours vous reviendrez habiter votre chambre verte, la chambre du printemps, et là j'apporterai des fleurs sur ma table, et nous ferons un cours de botanique; il n'y a rien qui récrée davantage les idées moroses que la vue et l'étude des fleurs. Puis, quand vous aurez repris un peu de force, nous descendrons dans ma prairie, et vous vous ranimerez sous ce souffle vivifiant comme une plante qui a souffert enfermée dans une serre et qui renaît à l'air natal. J'ai une foule de projets en tête, et même des projets très-mondains; et tenez, dis-je en posant un paquet sur son lit, je vous ai apporté une robe de chambre pareille à la mienne en velours vert; il n'y a rien de plus chaud que cette étoffe et de plus gai que cette couleur, j'en tiens toujours pour le vert.

— Que vous êtes bonne d'avoir songé à moi, ma noble amie, interrompit la malade, mais ce n'est pas la couleur dont je serai revêtue désormais.

— Quittez-moi vite ces vilaines pensées, ma mignonne; et j'ai ensuite à vous dire... Mais où est donc votre fidèle Rose? J'ai à lui parler.

M. Bulmer appela Rose.

— Approche ici, mon enfant, lui dis-je, que je t'embrasse au front à cause de ton cœur d'ange. Tiens, je t'ai rapporté de Paris un costume de mariée. Tu ne

veux pas me croire ? je te jure que c'est vrai, ouvre cette petite caisse... Et le plus joli de l'histoire, c'est que je t'ai ramené aussi un mari ! tu as beau ouvrir tes yeux incrédules, c'est pourtant la vérité.

— Et moi donc, chère comtesse, dit en souriant le curé, il n'y a donc que moi d'oublié dans vos souvenirs ?

— Patience, répondis-je, chacun aura son tour. Eh bien ! es-tu satisfaite du contenu de cette caisse, ma chère Rose ?

— Beaucoup trop, madame la comtesse ?

— Et puis je te dirai que le mari en question est mon cocher, et qu'il se nomme Lambert.

— Lambert! s'écrièrent Arabelle et Rose à la fois.

— Oui, et d'après tout ce que j'ai su de lui par les mémoires de ma chère enfant, j'ai compris la valeur d'un pareil sujet, et j'ai tout fait pour l'avoir. Je savais bien qu'il résisterait peu à l'appât de revoir Rose.

Et la pauvre fille rougit en disant :

— Oui, quand madame ira mieux, parce qu'il faut qu'elle vienne à ma noce.

— Il y aura une autre cérémonie avant celle de ta noce, ma chère Rose, dit Arabelle en regardant le ciel.

— Paix donc, repris-je, je ne veux pas de tristesse aujourd'hui pour célébrer mon retour. A vous, M. Bulmer, une chasuble et toute une parure d'autel que j'ai fait porter chez vous. Etes-vous content de votre lot ?

Digitized by Google

Le curé me remercia avec une effusion qui me toucha.

— Nous l'aimons tous ici ! dit Arabelle en me serrant la main, tandis que Rose m'embrassait en pleurant.

— Tout ceci est très-bien, mes enfants, dis-je en maintenant l'émotion qui me gagnait, mais je ne suis pas venue ici pour pleurer, je veux rire et veux voir rire les autres.

De tout ce que je disais pour égayer et distraire Arabelle, rien ne paraissait seulement l'effleurer, et sa profonde tristesse me gagnait à mourir moi-même.

— Pourquoi donc vous affliger ainsi, ma chère petite ? Vous n'êtes pas raisonnable et je vais vous gronder. Si vous m'aimiez, vous ne pleureriez pas.

— Hélas ! c'est justement parce que je vous aime, que je pleure, s'écria Arabelle. Vous connaître et vous aimer ne sont qu'un. Songez donc ce qu'il y a de douleur dans la pensée de vous quitter?

— Mais nous ne nous quitterons plus, ma fille. D'ailleurs, s'il faut parler à votre âme, et y faire résonner une corde qui ne peut jamais y être muette, songez donc à vos enfants, Arabelle ; ils ont besoin de leur mère, et Dieu vous donnera le courage de supporter vos maux et de guérir pour eux.

— Vous touchez justement la plus douloureuse de mes plaies, ma chère comtesse. J'adore mes enfants, et Dieu m'est témoin si j'aurais voulu vivre pour eux !..

Mais, mon amie, mes enfants ne m'aiment pas, ajouta-t-elle avec un accent de voix déchirant ; ils me fuient comme si j'étais un monstre... parmi toutes mes douleurs, celle-là est la plus cuisante... je vous le répète, qu'ai-je à faire de vivre, puisque mes enfants se dérobent à mes baisers et à mon amour !

Ses beaux yeux, si doux et si expressifs, laissèrent échapper des ruisseaux de larmes.

— Il n'y a pas de quoi vous affliger, ma belle, repris-je en lui serrant la main à mon tour, je vais vous expliquer ce mystère. Ils se sentent trop faibles contre le chagrin, et ils volent au-devant du sourire : c'est le vice des enfants. Que demain vous soyez guérie, que vous les caressiez en riant, et vous verrez s'il vous aimeront.

— Je le lui ai dit cent fois, ajouta M. Bulmer, et elle ne veut pas me croire.

— Tout est fini maintenant; je n'aurai pas même le bonheur de recevoir leur dernier baiser, reprit Arabelle.

— Est-ce qu'on meurt parce qu'on est malade ? J'en ai bien vu d'autres, des maladies ! et pourtant me voilà encore là !

Elle me parut distraite et un peu calmée ; alors j'étais heureuse, j'avais atteint mon but... Je ne la quittai que vers le milieu de la soirée, non sans quelle me fît bien promettre de revenir le lendemain. Je voulus consulter le médecin à part, et je le fis appeler chez moi.

— Elle est perdue, tout-à-fait perdue, me dit-il.

Cela me navra. Pendant quelques jours elle eut un mieux qui nous avait fait concevoir quelque espoir en dépit du médecin.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre qui m'étonna singulièrement ; elle était ainsi conçue :

« Madame la comtesse,

» Ayant appris que vous demeuriez dans le voisinage de madame Belmont, et que vous étiez liée avec elle d'amitié, je viens vous prier de lui transmettre, avec mes derniers adieux, ce papier qui l'institue, elle et ses enfants, légataires de toute ma fortune. Je n'ai aimé qu'une femme au monde, — cette femme c'est elle... N'ayant pu l'obtenir et l'ayant vue si malheureuse... ne pouvant rien pour conjurer, ni pour alléger ses malheurs... j'ai pris la résolution de me faire trappiste, et de consacrer le reste de ma vie à prier pour elle... puisque je ne puis vivre ni pour elle, ni avec elle...

» Agréez, madame la comtesse,

» Mes hommages les plus respectueux,

« Le chevalier De Gricourt. »

Cette lettre m'affligea d'autant plus que toute communication avec le monde et lui était finie, et qu'on ne pouvait même pas lui écrire pour lui faire part de l'état d'Arabelle. Je mis cette lettre dans mon porte-

feuille pour la confier au curé ; il est inutile d'attrister notre malade. La voyant mieux j'avais pris un jour ou deux de repos pour visiter les terres dépendantes de mon château, et je m'étais assise sous un sycomore du parc, à relire quelques pages des jours dorés de ma vie... J'avais aimé... on m'avait surtout aimée... et de tels souvenirs nous agitent encore... bien qu'on soit une vieille femme... je me plongeai, avec une sorte d'ivresse, dans ce monde des regrets... Je fus brusquement arrachée à cette espèce d'extase par un exprès qu'on m'envoyait en hâte, M. Bulmer me faisant dire qu'Arabelle était au plus mal.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je ; Beauvielle... Lambert... vite mes chevaux, ma voiture, et quelques minutes après j'étais dans la chambre de la malade.

— Ah ! Dieu soit loué ! dit-elle en me voyant, vous êtes restée deux jours sans venir, et me voici beaucoup plus mal... Mon bon ange, que je suis heureuse de vous voir, vous, M. Bulmer et ma fidèle Rose... Je ne mourrai donc pas seule !... Merci, mon Dieu, qui a bien voulu me donner cette triple joie...

Et elle joignit ses deux mains pâles et effilées par la maigreur, et parut faire une prière mentale. Je fus saisie de l'altération extrême de ses traits : son visage avait pris une teinte livide, ses yeux s'étaient enfoncés dans leurs orbites, et un cercle violacé les entourait ; ses lèvres s'étaient entièrement décolorées, et ses pom-

mettes saillaient sur le creux de la joue. Elle avait une expression douloureuse et profonde qui me pénétra.

— Voici des cerises d'un arbre que j'ai greffé moi-même, dis-je en lui mettant quelques-uns de ces fruits devant elle.

— Non, non, dit-elle en les repoussant; écoutez-moi bien, le moment est grave et les minutes sont précieuses; ne dites pas que non... mes amis, mon heure est arrivée... je le sens... Chère comtesse, vous connaissez toute mon âme et toute ma vie... vous savez donc mon malheureux amour pour Octave, et combien j'en ai été cruellement punie !... Je veux lui écrire avant demain... Rose, donne-moi mon pupitre...

— Mais, ma chère maîtresse, vous êtes si faible...

— Deux mots seulement que la comtesse lui remettra en lui racontant...

« Vous ne reconnaîtrez pas mon écriture, Octave... c'est de mon lit de mort que je vous trace mon dernier adieu... Vous savez si je vous aimais !... votre oubli... votre mépris m'ont tuée.

» Je meurs honnête, mariée, mère de famille; je n'ai trahi aucun de mes devoirs. Vous pouvez et vous devez m'honorer, quoique vous ayez osé écrire qu'on ne me devait rien en me quittant. J'aurais peut-être supporté la perte de votre amour; mais celle de votre estime, non ! C'est une goutte de poison qui s'est infiltrée dans mon cœur et y a fait d'affreux ravages. Je souhaite

que la nouvelle de ma mort ne trouble pas le bonheur dont vous jouissez : puisse mon souvenir ne point vous être un remords. Adieu, je vous pardonne ! Priez pour l'âme de la pauvre Arabelle ! »

Elle nous lut ce billet tout haut, nous ne pûmes retenir nos larmes. Elle le cacheta et me le remit en me disant :

— Chère et noble amie, je vous supplie de remettre ceci à Octave et de lui raconter aussi mes douleurs et ma vie !

— Je vous promets tout ce que vous voudrez, ma chère Arabelle ; mais, au nom de Dieu ! ne songez pas à la mort, lui dis-je en serrant ses mains couvertes d'une sueur glacée...

— Laissez-moi parler, dit-elle, il faut que je parle. Rose, donne-moi un oreiller de plus pour me soutenir, et une cuillerée de cette potion. Là. Maintenant, monsieur Bulmer, écoutez ma confession, reprit-elle en joignant ses faibles mains.

— Ne vous fatiguez pas, ma fille, lui dit le curé ne pouvant retenir ses larmes, je connais votre vie, j'ai lu dans votre cœur, je l'ai trouvé noble et pur, et Dieu vous a pardonné la seule faute que vous ayez commise... Je vous absous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Il tira un petit reliquaire de son sein et le présenta à la malade qui baisa respectueusement le Christ.

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché, reprit-elle.

— Je vous bénis, mon enfant, comme Dieu vous bénira !

Je m'étais agenouillée, ainsi que Rose, devant le lit de la mourante, et, comme elle, je pleurais à chaudes larmes.

— Ouvrez le rideau, dit-elle d'une voix qui s'affaiblissait de minute en minute, puis la fenêtre, le ciel est bleu ; il ne se voile pas pour mourir, mourir! Pauvre atome ! que fait un grain de sable de plus sur le rivage de la mer ?... Non, le ciel s'assombrit cependant ; il pleure aussi sur moi ! J'ai besoin de larmes pour effacer toutes celles que j'ai versées !

Puis elle répéta ces quatre vers qu'elle redisait souvent, et toujours en regardant le ciel :

Tu l'as voulu, mon Dieu! que cette coupe pleine,
Cette coupe de vie où je cherchais du miel,
Ne fût jamais pour moi qu'une coupe de fiel!
Oh! que ta volonté soit faite... et non la mienne!

Elle ferma les yeux un instant. Je crus qu'elle était morte... Je m'approchai et mis la main sur son cœur, il battait encore. Quel horrible spectacle que celui d'une agonie aussi longue et aussi cruelle !

Elle rouvrit les yeux ; ils étaient sans éclat, leur teinte vitreuse me fit froid au cœur.

— Qu'on m'apporte mes enfants, dit-elle d'une voix languissante, je veux leur donner encore un baiser et les bénir.

— On amena les deux enfants muets et terrifiés par cette scène de mort, bien qu'ils ne comprissent pas; on les posa sur son lit; elle les regarda avec un de ces regards indéfinissables où s'exhale l'âme d'une mère, elle les baisa au front, puis elle plaça sa main sur leur tête en disant :

— Mes enfants! je vous bénis, puissiez-vous être plus heureux que votre pauvre mère! prononcez son nom dans vos prières, pour que Dieu vous aime et vous bénisse! Voulez-vous, mes enfants, embrasser votre mère pour la dernière fois?

Mais les enfants regardaient autour d'eux avec une angoisse visible. On les emporta.

Les domestiques étaient montés dans la chambre de douleur, et, tous, à genoux, priaient, les miens et les siens.

Je n'oublierai jamais cette scène déchirante! Elle embrassa Rose, me serra la main ; la sienne était déjà glacée... son contact me fit tressaillir! Elle prit aussi celle de M. Bulmer, et elle essaya de faire un signe pour tous ceux qui étaient autour d'elle; elle dit encore ces tristes mots :

— Des larmes! merci!

Elle tourna ses yeux mourants vers le ciel, où le soleil venait de s'enfoncer derrière un épais rideau de nuages noirs... elle soupira fortement, et ses paupières s'abaissèrent pour ne plus se relever!... elle était morte!

Le curé continua les prières des agonisants, et la

chambre ne retentissait que de cris et de sanglots. Pour moi, j'étais suffoquée; cette émotion était trop forte pour mon âge... Beauvielle m'emporta dans ma voiture, et je dis à Rose que désormais elle ne me quitterait pas. Je demandai la bague qu'Arabelle portait à son doigt depuis des années ; ce fût le seul souvenir que je voulusse garder, puis ses manuscrits, ses pensées et ses poésies.

Le digne M. Bulmer, qui veilla le corps d'Arabelle, arrangea toute cette lugubre cérémonie de l'enterrement, cérémonie pour laquelle M. Belmont se trouva justement de retour, plus éffrayé et surpris que réellement attristé; malgré les signes extérieurs qu'il voulut donner de sa douleur, personne n'y crut.

Je demandai à me charger des enfants, il refusa. Je dis à M. Bulmer de déposer chez le notaire la donation du chevalier de Gricourt, afin que M. Belmont n'y pût pas toucher, et que cet héritage restât intact pour les fils d'Arabelle.

Le pauvre curé était dans un tel état de fatigue et de désespoir, que je restai un mois à Mareuil pour le voir, le soigner, et nous consoler tous les deux en pleurant ensemble sur la mort prématurée de notre pauvre amie !

Rose pleurait nuit et jour. Rien, rien ne pouvait adoucir sa douleur.

Je retournai à Paris pour m'arracher à ce deuil, et accomplir ma mission auprès d'Octave. J'engageai le

curé à faire le voyage avec moi, par raison de santé. En effet, il était malade ; le digne homme avait été au-delà de ses forces morales et physiques... toutes lui manquaient à la fois. J'avais un excellent médecin, et je comptais beaucoup sur ses conseils. Il se décida à m'accompagner. Quant à Rose, nos prières furent inutiles, ainsi que celles de M. Bulmer. Rien ne put la décider à partir avec nous.

— Non, non, je ne veux pas quitter le tombeau de ma maîtresse... Non, Lambert, non, je ne me marierai pas. Je mourrai là où elle est morte !... Seigneur ! Seigneur ! je l'aimais tant.

Et alors elle se prenait à pleurer de nouveau.

Nous partîmes donc sans elle, et nous eûmes la douleur d'apprendre que peu de mois après notre départ, elle s'éteignit dans les larmes. Il n'existe pas deux cœurs semblables à celui de la pauvre Rose, à la mémoire de laquelle nous donnons encore des pleurs.

A peine installée dans mon hotel à Paris, et y ayant établi confortablement le digne pasteur, j'écrivis à M. Thorange pour le prier de passer chez moi le lendemain vers deux heures. Je voulais que M. Bulmer fût présent à notre entretien.

Le lendemain donc à deux heures précises, on annonça M. Thorange, qui était loin de se douter de ce que j'avais à lui dire.

Lorsqu'il se fut assis, je tirai un portefeuille de ma poche, et j'y pris la lettre d'Arabelle que je remis à

Octave avec un sérieux qui le glaça, il me regardait sans comprendre.

— Lisez, monsieur, lui dis-je, ensuite je vous parlerai.

Il ouvrit ce billet, ses mains tremblèrent, il pâlit. Je crus qu'il allait s'évanouir ; il passa la main sur ses yeux humides et sur son front, comme pour essuyer une sueur glacée.

— Vous le voyez, lui dis-je, monsieur, elle est morte! Vous dire que je connais toute sa vie, c'est vous dire que je sais quel rôle vous y avez joué, et quelle funeste influence vous avez eue sur sa destinée.

Alors, M. Bulmer et moi, nous lui racontâmes les années qu'Arabelle avait passées en Auvergne et combien elle avait édifié et attendri le monde.

Octave parut au désespoir ; il ne pouvait parler, il se frappait le front, il se maudissait ; il nous dit que son mariage n'avait pas été heureux, et que Dieu l'avait puni, sans doute !

Je repris la parole.

— Rappelez-vous, lui dis-je, M. Thorange, pour le but moral de vos ouvrages, puisque vous écrivez, qu'on ne peut se jouer impunément du cœur d'une femme, ni de son avenir... Que celui qui, comme vous, brise l'un et l'autre lâchement, sans scrupules, sans remords, celui-là est un monstre !... à qui Dieu ne doit de bonheur ni sur cette terre, ni dans l'autre monde. Avoir rencontré dans la vie un pareil trésor, car cette femme

était un ange, vous le saviez, un ange de pureté... de bonté... et une perle de beauté... de talents... une merveille enfin, comme il en apparaît rarement... Vous saviez bien tout cela... et vous avez osé la flétrir... et la faire mourir de douleur avec cette tache que votre calomnie à répandue sur elle. Elle est morte comme une sainte,en vous pardonnant.Pour moi, je ne saurais vous pardonner de m'avoir enlevé ma trop chère Arabelle.

Il s'éloigna désespéré.

— Vous avez été bien rude, chère comtesse, me dit le curé.

— Il avait besoin d'une leçon, il la méritait, l'infâme!

Nous apprîmes que huit jours après il était au spectacle, et qu'un mois plus tard il se remariait en secondes noces. Voilà les hommes, aimez-les, mourez pour eux!

Le curé, parfaitement remis grâce à nos soins et ceux du docteur, est retourné en Auvergne; et moi, le cœur déchiré par la mort de ma chère Arabelle, je me suis occupée de mettre au net ses mémoires.

On m'a dit hier qu'Octave Thorange est mort, il y a trois semaines, membre de l'Académie française.

FIN

17882

TABLE

		Pages.
Prologue		1
I.	— Une vieille femme	1
II.	— Un procureur	26
III.	— Arabelle	31
IV.	— Un début	41
V.	— Un marquis	55
VI.	— Non et oui	79
VII.	— Une soirée au palais	85
VIII.	—	96
IX.	— Mystère	106
X.	— Départ et arrivée	109
XI.	— Une fête	127
XII.	— Amour, aveu	139
XIII.	— Inondation	155
XIV.	— Evénement burlesque et triste	166
XV.	— Testament	184
XVI.	— Souvenirs et regrets	196
XVII.	— Découverte	202
XVIII.	— Poésies	219
XIX.	— Mariage	226
XX.	— L'Auvergne	234
XXI.	— Un soufflet	244
XXII.	— Monsieur Belmont	255
XXIII.	— Extases, secrets	264
XXIV.	— Sermon	274
XXV.	— L'orage	284
XXVI.	— Mort	295

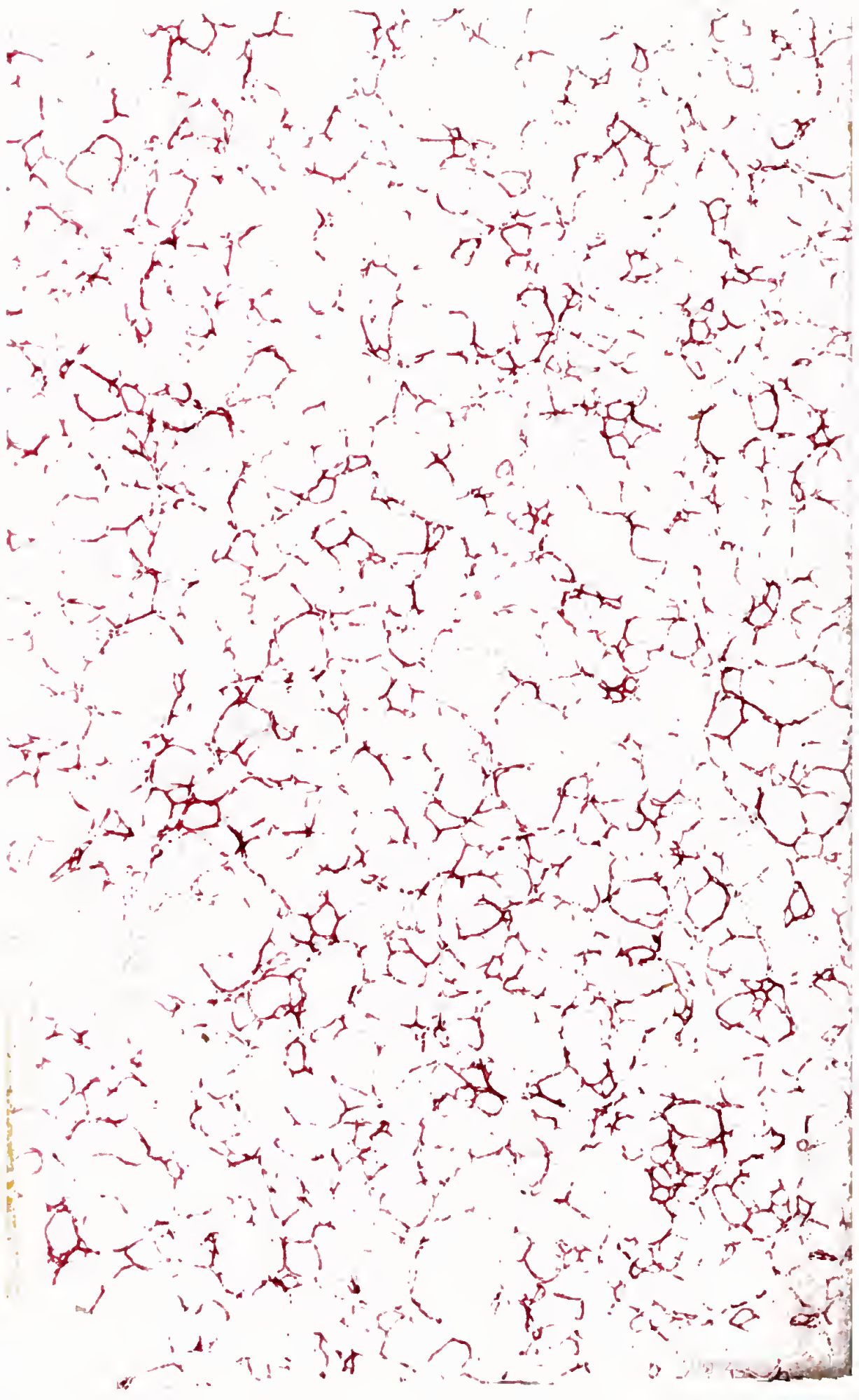
FIN DE LA TABLE

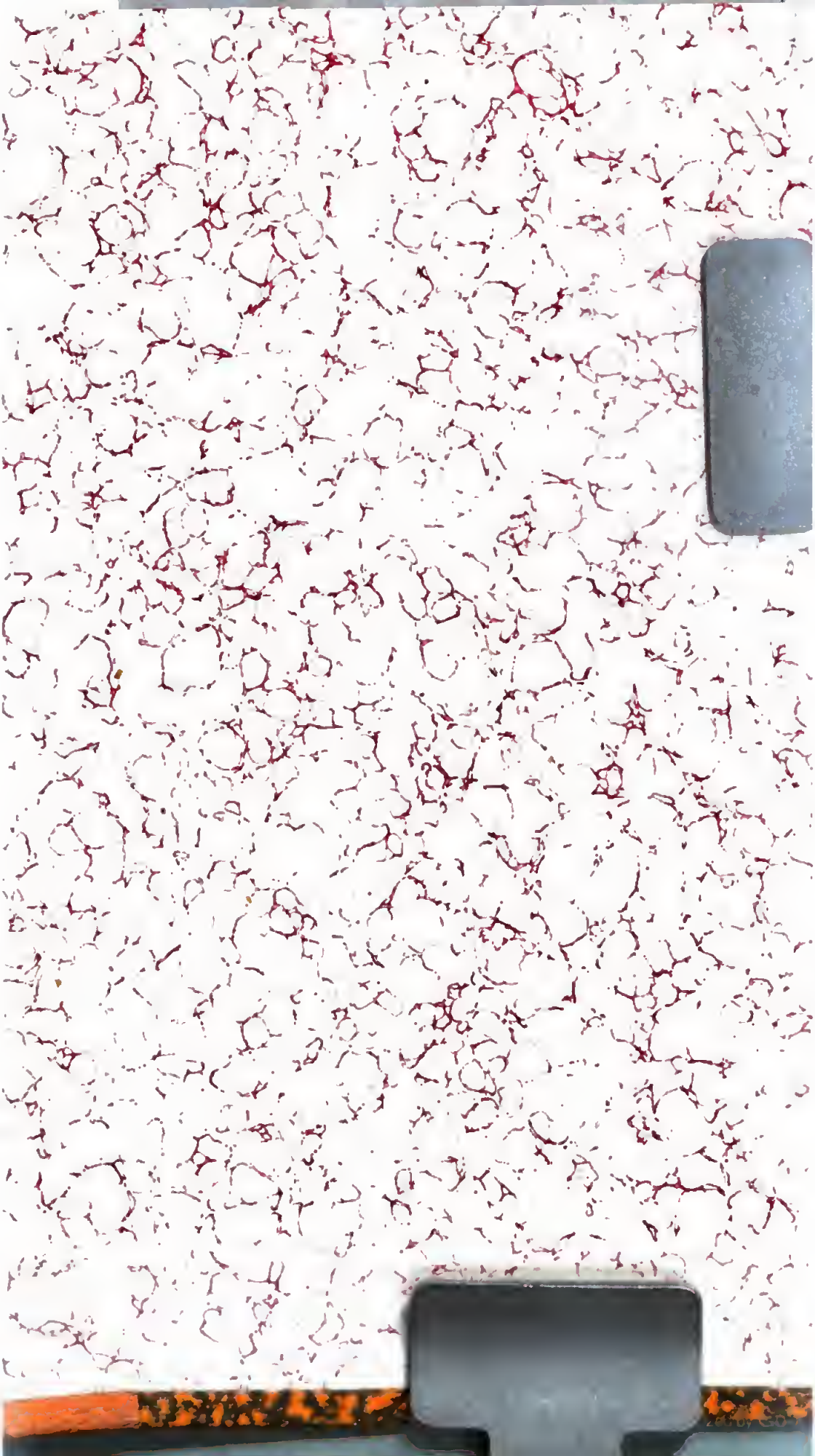
POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google